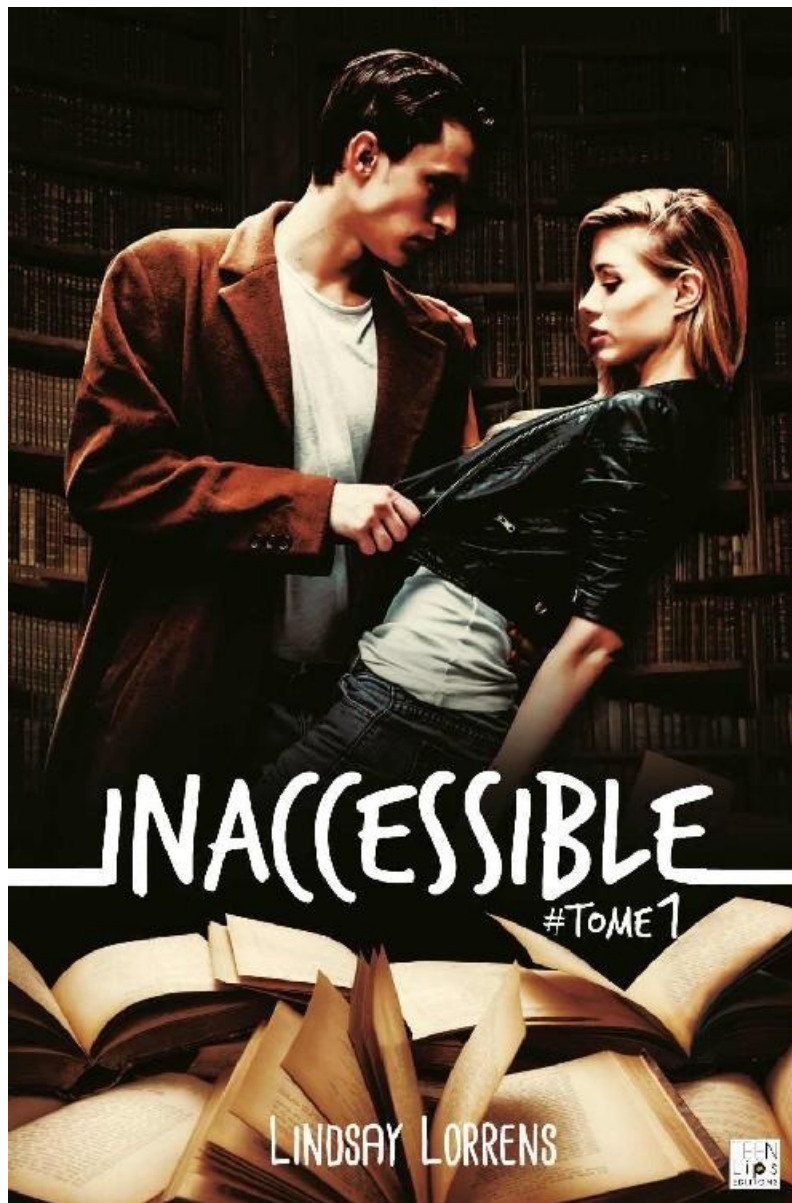




# INACCESSIBLE

#TOME 1

LINDSAY LORRENS



- [Page titre](#)
- [Prologue](#)
- [Partie 1 Retour en arrière](#)
- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [12](#)
- [Partie 2 Le temps est venu](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [18](#)
- [Épilogue](#)

Lindsay Lorrens

# Inaccessible

Tome 1



-  
[www.lipsandcoboutique.com](http://www.lipsandcoboutique.com)

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

© 2018, Lips & Co. Éditions  
*Collection Teen Lips*  
Première édition : mai 2018

ISBN : 978-2-37764-231-1

Sous la direction de Shirley Veret  
Correction et mise en page : Aurélia Brachet  
Conception graphique de la couverture : Caroline Copy-Denhez  
Illustration de couverture et intérieur : © 4 PM production



Lindsay Lorrens

**Lindsay Lorrens**, lecteur correcteur indépendant, est titulaire d'un Master en lettres modernes. Autrefois professeur de français et d'anglais pour divers organismes, elle poursuit aujourd'hui sa carrière tout en se consacrant en parallèle à ses passions : la lecture et l'écriture.

Maman active et débordée, elle jongle entre ses rôles d'épouse, de mère, d'entrepreneuse et de passionnée de littérature de la façon la plus désorganisée qui soit. Et elle croque la vie à pleines dents !

# Table des matières

[Prologue 7](#)

[Partie 1 Retour en arrière 15](#)

[1.16](#)

[2.42](#)

[3.59](#)

[4.70](#)

[5.92](#)

[6.102](#)

[7.119](#)

[8.141](#)

[9.158](#)

[10.179](#)

[11.191](#)

[12.210](#)

[Partie 2 Le temps est venu 230](#)

[13.231](#)

[14.244](#)

[15.262](#)

[16.279](#)

[17.292](#)

[18.315](#)

[Épilogue 342](#)

*À Nicolas, Quentin et Zoé,*

*Je vous aime*



## Prologue

La sonnette de l'interphone retentit, annonçant l'arrivée d'Anna. Je sors de ma chambre et me mets à la recherche de mon sac à main et de ma veste. La sonnette retentit de nouveau, plus insistante. Mes lèvres s'étirent malgré moi sur un sourire moqueur. J'ouvre la porte.

— Tu n'es vraiment pas une fille patiente !

— Tu me demandes d'être patiente alors que ça fait des semaines que j'attends cette fête ? piaille-t-elle.

Il est déjà tard et je n'ai vraiment pas envie de sortir, mais ma meilleure amie Anna ne me pardonnerait pas cette dérobade. Depuis le temps qu'elle me parle de cette soirée. J'aurais mille fois préféré m'avachir dans mon canapé et me plonger dans le polar génial que je lis depuis la veille. Tant pis, il faut savoir se sacrifier parfois... J'ai choisi avec soin une tenue sobre, mais élégante qui se compose d'une jolie jupe noire et d'un top couleur vert d'eau, qui fait ressortir le vert de mes yeux, et chaussé des ballerines dorées. Je jette un rapide coup d'œil au miroir et note que ces vêtements me mettent en valeur tout en restant corrects.

Un maquillage discret et le brossage soigné de mes cheveux couleur miel achèvent mon look. Pas besoin de trop en faire à 22 ans.

— Active-toi un peu, Marion ! Tu es très bien comme ça. Allez, ouste !

Elle m'attrape par les épaules puis me pousse gentiment vers la sortie. Je lève les yeux au ciel. Nous quittons la résidence universitaire tout en bavardant gaiement. Notre année de licence arrive à son terme et l'on peut dire que nous n'avons pas chômé ! Les derniers examens ont eu lieu cette semaine et c'est avec impatience que j'attends les résultats. Anna et moi suivons un cursus en langues étrangères appliquées et sommes inséparables depuis le lycée. Autant Anna est une fille extravertie, pétillante, toujours pleine d'entrain, autant je suis un cas pathétique de timidité et de réserve. Deux parfaits contraires qui, au grand étonnement de nos proches, un beau matin de septembre, cinq ans plus tôt, se sont rencontrés pour ne plus jamais se quitter.

La soirée dont il est question se déroule dans un des endroits à la mode tout près de la fac. Un étudiant fortuné a privatisé la boîte de nuit pour fêter la fin des examens et des affichettes ont été placardées dans tous les couloirs du complexe universitaire. Il faut simplement présenter sa carte d'étudiant aux vigiles à l'entrée pour se voir ouvrir les portes du saint Graal. Depuis qu'un étudiant de sociologie, sur lequel Anna a des vues, lui a demandé si elle comptait se rendre à la fête, elle ne parle plus que de cela. À l'image de sa personnalité, le physique d'Anna n'est qu'exubérance. Une tignasse rousse indisciplinée, des taches de rousseur lui parsemant le visage, des fossettes qui font craquer la plupart de ses interlocuteurs, des yeux noisette rieurs. Parfois, je me sens bien terne à côté. Moi aussi j'aimerais, tout comme elle, inspirer la sympathie au premier abord. Mais voilà, tout le monde ne peut pas avoir une personnalité solaire comme elle et je ne l'en aime que plus.

La promenade est très agréable en ce samedi soir de mai. Les rues sont

animées, le temps est dégagé et une douce brise emplie d'odeurs printanières rend l'air particulièrement délectable. J'aurais mille fois préféré me balader dans la vieille ville et humer les parfums environnants plutôt que de m'enfermer dans un lieu obscur et nauséabond rempli de jeunes excités qui vont passer leur soirée à boire et à brailler. Nous arrivons à destination après une vingtaine de minutes de marche. Je me morigène et tente de faire bonne figure. Je ne veux pas gâcher la bonne humeur d'Anna qui se dandine déjà au rythme de la musique qui s'échappe par vagues du gros bloc de béton gris, sans aucune fenêtre, en face de nous. Une file patiente sur le trottoir, le temps que les deux armoires à glace en costume sombre vérifient les cartes des uns et des autres. Nous attendons docilement notre tour.

Anna ne cache pas son empressement. Elle inspecte chaque visage alentour dans l'espoir d'y repérer son apollon. J'essaie de la rassurer.

— Ne t'inquiète pas, il va arriver.

— Je l'espère bien ! Je n'ai pas passé trois heures dans la salle de bains pour que finalement on me pose un lapin !

Elle glousse de façon comique, ce qui lui attire immédiatement des regards curieux.

Les agents de sécurité refusent l'entrée à plusieurs individus qui leur présentent bien une carte, mais pas de la bonne université. Des cris de protestation éclatent. Toutefois, la fête n'est ouverte qu'aux étudiants de la fac Jean Cocteau. Les agents ne se laissent pas impressionner par les contestataires. C'est enfin notre tour ! Nous sommes autorisées à pénétrer dans la fosse aux lions.

La piste de danse est très spacieuse. Tout autour, des fauteuils confortables en velours noir sont disséminés de-ci de-là. Le bar, ingénieusement éclairé de spots

multicolores, se trouve au fond de la vaste salle circulaire. Plusieurs barmen s'y activent déjà avec efficacité. L'ensemble est plutôt cosy, pourtant ça ne change rien, car je ne me suis jamais sentie très à l'aise dans ce genre d'endroit.

Nous dirigeons nos pas vers le vestiaire pour y déposer nos effets puis nous choisissons des fauteuils un peu en retrait de la piste pour pouvoir observer à loisir la foule qui se déverse par vagues ininterrompues dans ce lieu immense. Anna s'éclipse pour aller nous chercher des boissons.

— Tu prends quoi ?

— Euh, un coca, s'il te plaît.

— Tu es sûre ? Tu ne veux pas un truc plus corsé, pour une fois ?

— Anna...

— D'accord, d'accord, « miss parfaite » !

Elle s'éloigne en pouffant.

Installée dans un coin obscur à l'écart de l'afflux de monde, bien à l'abri des regards, je peux observer à loisir la faune qui m'entoure. Je remarque instantanément ceux ou celles qui s'emploient à attirer l'attention, par leur comportement ou leur tenue vestimentaire. D'autres, plutôt mal à l'aise, tentent de suivre le rythme de la musique, avec maladresse, tout en surveillant s'ils sont observés. Ceux-là sont plutôt drôles. Mais je préfère tout de même ces derniers à ceux qui essaient par tous les moyens de se faire remarquer. Anna revient avec les boissons.

— Alors ? Tu l'as aperçu ?

— Non, désolée. Mais n'aie aucune crainte. Il sera là. C'est lui qui t'a parlé de

cette fête. Pourquoi ne viendrait-il pas ?

— Oui, tu as raison... Oh ! J'adore cette chanson ! Tu viens ?

— Pas tout de suite. Je te rejoins dans une minute.

— OK. Mais ne tarde pas, hein. Ne me laisse pas seule au milieu de tous ces fauves !

Elle s'éloigne tout en riant et se dandinant avec bonne humeur.

Le DJ, un grand cornichon au look de geek, est plutôt bon. Il s'emploie à créer une ambiance détendue avec des morceaux rythmés et entraînants. Cela se ressent sur la piste où les danseurs s'éclatent manifestement. Grand bien leur fasse ! Le silence se fait soudain, à la surprise générale. Mes yeux furètent de gauche à droite pour comprendre ce qui se passe, puis reviennent se poser sur le DJ qui remue les bras dans tous les sens pour capter l'attention de l'assemblée médusée. Il saisit un micro.

— Oyez, oyez, braves gens ! Bien le bonsoir à vous, étudiants de la fac Jean Cocteau !

Une nuée d'acclamations salue ses paroles de bienvenue.

— Je vous demande de faire un accueil chaleureux à l'organisateur de la soirée qui souhaite s'adresser à vous.

Un jeune homme qui se trouvait dans l'ombre, derrière le DJ, apparaît à ses côtés. Mon cœur cesse de battre, je ne parviens plus à respirer.

— Bonsoir à toutes et à tous. J'espère que vous vous amusez. Je m'appelle Maxime Lafarge. J'ai organisé cette fête pour marquer la fin des exams. Mais pas seulement... Pour tout vous dire, en invitant toute la fac, j'espérais qu'une

personne viendrait. Et cette personne est ici ce soir.

Tout le monde s'observe avec curiosité. Moi, je voudrais me planquer dans un trou de souris !

— Je ne vous dirai pas de qui il s'agit, car elle me tuerait sûrement si je vous dévoilais son nom.

Il se met à rire, le traître !

— J'espère seulement que ce quelqu'un viendra à ma rencontre, car, moi, c'est ce que j'ai fait toute l'année.

Des gloussements se font entendre. Puis des sifflements appréciateurs. Le jeune orateur poursuit.

— Ce soir, je veux lui dire à quel point elle m'a ensorcelé, à quel point j'en pince pour elle.

De nombreux rires fusent. Je continue à l'observer, comme fascinée.

— Voilà, je vais vous laisser profiter de la soirée. Merci de m'avoir écouté. Et surtout, amusez-vous !

Il descend de l'estrade sous les applaudissements. Le DJ reprend ses fonctions. La musique retentit de nouveau, plus rythmée que jamais. Anna me rejoint, surexcitée.

— Oh ! Tu as entendu ? C'est pas à moi que ça arriverait un truc pareil ! Ce que c'est romantique ! Marion ? Tu vas bien ? Tu es toute pâle !

Je reprends ma respiration brusquement, comme sortie d'apnée. Je ne peux détacher mon regard de l'orateur. Car c'est lui.

C'est lui... Et ses yeux sont braqués sur moi.

Partie 1  
Retour en arrière



*Huit mois plus tôt*

— Marion ! Ouvre cette fichue porte ! On va être en retard pour le premier jour !

— J'arrive, Anna... Je ne trouve pas mes clés.

— Si tu daignes m'ouvrir, je pourrai peut-être t'aider à les chercher.

C'est à ce moment précis que je les vois. Embarrassée, je pointe le bout de mon nez.

— Euh, en fait, elles étaient sur la porte.

La belle rouquine qui me fait face se moque franchement de son étourdie de meilleure amie.

— Tu vois ? C'est pour ça que je t'aime tant. Tu fais rire la galerie sans même le vouloir. On ne s'ennuie jamais avec toi !

Je lui fais une belle grimace. Elle m'imitte. On est totalement puériles, mais on s'en fiche complètement. Nous quittons le studio.

L'automne s'est installé, avec son lot de feuilles tourbillonnantes, ses couleurs profondes d'or et de pourpre, son ciel gris et lourd. Le tableau qui s'offre à ma vue est très beau, pourtant, il a le don de me ficher le bourdon. Nous marchons bon train vers la fac qui se trouve à dix minutes à pied de la résidence

universitaire dans laquelle j'ai établi mes quartiers depuis un peu plus de deux ans déjà. Après avoir décroché notre DEUG en juin dernier, nous avons tout naturellement décidé de poursuivre pour au moins un an. Une licence nous semble être la solution, car, pour l'instant, la vie active ne nous tente pas plus que ça. Le statut d'étudiant a quelque chose de rassurant. On se sent encadré par le système. Ensuite, terminé le *cocooning* !

Nous reprenons très vite nos marques après l'interruption estivale de quatre mois et nous dirigeons vers le grand hall de l'unité de langues étrangères appliquées afin d'y dénicher nos noms et récupérer nos emplois du temps. Ma rouquine se faufile avec agilité dans la masse compacte d'étudiants attroupés devant le tableau d'affichage, me tirant sans scrupules par la manche tout en ignorant mes coups d'œil irrités.

— Ah, te voilà, m'interpelle Anna. Marion Fabiani. Tu as l'emploi du temps numéro 2. Et... me voici ! Anna Lacour. Je suis dans le groupe 4. Mince ! Ce n'est pas très pratique d'avoir des noms aussi éloignés alphabétiquement parlant ! On ne se retrouve jamais dans les mêmes groupes. C'est trop dommage, si on était ensemble, je pourrais te laisser faire tout le boulot, pas besoin de prendre de notes, on travaillerait en binôme sur les mêmes exposés et c'est toi qui t'y collerais !

Elle pouffe comme une môme de 5 ans et, tout en levant les yeux au ciel, je ne peux m'empêcher de l'imiter.

Nous griffonnons rapidement nos emplois du temps et nous séparons pour rejoindre nos groupes respectifs.

— À tout à l'heure, ma belle, me lance Anna.

— On se retrouve pour déjeuner.

Je me dirige vers ma salle de cours, dans l'aile ouest du vieux bâtiment qui a déjà vu passer des générations de jeunes gens en devenir. Quelques têtes familières sont déjà installées. Je prends place à côté de Rosa, une petite brune toute menue et sympathique avec qui je discute occasionnellement depuis mon entrée en fac. Elle semble ravie de m'avoir pour voisine de table.

— Bon sang, Marion, tu es de plus en plus belle. Je suis jalouse ! Comment fais-tu pour avoir cette peau satinée ? Et je ne parle même pas de la couleur de tes yeux. Un vert pareil, ça ne se trouve nulle part. Si j'étais un gars, je te draguerais sans hésitation !

Très embarrassée, je vire au rouge, tout en bredouillant des remerciements. *Mais, qu'est-ce qu'il lui prend ?* Ce genre de trucs, on les pense, mais on ne les dit pas ! Je change de sujet pour me donner une contenance.

— Tu as passé de bonnes vacances ?

— Oh, oui. Excellentes ! J'ai rencontré un bel Italien cet été, à Rome. Il m'a fait découvrir la ville. C'était magique. Giovanni m'appelle très souvent. On essaie de garder le contact, mais, entre nous, je ne pense pas que cette relation soit faite pour durer. Et toi, les amours ?

Je pique de nouveau un fard. Décidément, ce n'était peut-être pas une si bonne idée d'avoir choisi Rosa pour voisine. Je reste volontairement évasive.

— Oh, moi, tu sais, je préfère me consacrer à mes études pour le moment.

Rosa me dévisage comme si je venais soudain de me métamorphoser en extraterrestre. Mais elle ne fait pas de commentaires.

*Ben quoi, c'est si anormal de penser études plutôt que garçons ?*

Notre groupe est constitué d'une vingtaine d'individus, issus d'origines et

d'univers différents. La matinée passe très vite. J'amasse une quantité impressionnante de documents en tous genres. Des bibliographies diverses et variées aux photocopiés sur lesquels sont imprimés les premiers cours, mon sac regorge d'informations qu'il me faudra assimiler dans les prochains jours. Et voilà, l'année vient véritablement de commencer.

Je retrouve Anna devant le restaurant universitaire, communément appelé le « RU », l'estomac dans les talons.

Nous nous attablons dans un coin près des grandes baies vitrées après avoir rempli nos plateaux de tout un tas de choses appétissantes.

— Alors ? Je constate que tu as survécu.

— De peu. Figure-toi que j'ai choisi pour voisine Rosa Perez et... tu te souviens de Rosa ?

Anna hoche vivement la tête.

— Oui, c'est une chic fille. Très volubile, mais sinon très gentille.

— Oh pour être gentille, ça, elle l'est ! Elle s'est mis dans l'idée de me caser avant la fin de l'année. Rosa ne comprend pas pourquoi je n'ai pas de copain. Du coup, elle veut me présenter des types qu'elle connaît.

J'attends la réaction d'Anna, qui tarde à venir. Je crois utile d'ajouter :

— Je ne vois pas de quoi elle se mêle. Je ne lui ai rien demandé !

Anna, pourtant rarement diplomate, semble embarrassée. Elle pique du nez, soudain très intéressée par le contenu de son assiette. Elle reste immobile quelques instants puis relève la tête pour m'observer. Son visage affiche une expression sérieuse, chose assez rare pour être précisée. Je sens que ce qu'elle va

me dire ne va pas me plaire. Elle pose une main sur la mienne.

— Tu sais, ma belle, il faudra bien que tu tires un trait sur cette histoire. Cela fait deux ans maintenant.

Je la fixe un instant puis cille à plusieurs reprises, car mes yeux s'embuent malgré moi. C'est un coup bas. Je sais très bien à quoi elle fait allusion, mais je n'ai pas envie d'en parler. Chaque jour qui passe, j'essaie d'oublier, sans succès, ce qu'il s'est passé.

— Anna. Tu sais que... C'est trop... Je veux dire... Je ne sais pas si j'en serai un jour capable.

Elle se lève de table et vient me serrer dans ses bras. Son geste me réconforte et lorsque je relève la tête, je constate l'étonnement de quelques étudiants alentour qui lèvent les yeux au ciel. Je retrouve le sourire.

Après notre pause déjeuner, Anna et moi nous séparons. Elle a un cours de deux heures. Je décide de profiter de mon après-midi libre pour me rendre à la « BU », la bibliothèque universitaire. J'espère y dénicher certains ouvrages présents sur ma bibliographie. Ce serait toujours ça de gagné sur mon budget serré d'étudiante. Si j'attends trop, tout sera dévalisé en un rien de temps.

Il faut savoir une chose : j'adore les bibliothèques. Du plus loin que je me souviens, c'est l'endroit dans lequel je me suis toujours sentie le plus en sécurité, comme un deuxième chez moi. Les livres me procurent un sentiment de bien-être et de satisfaction tel que me blottir dans l'un des fauteuils confortables mis à disposition ressemble, à mes yeux, à l'idée que les gens se font du bonheur. Vivre des aventures à travers les yeux d'un personnage, confortablement assis, aller à la rencontre de nouveaux univers, de nouveaux horizons, vivre des émotions si fortes que l'on peut passer du rire aux larmes sans même bouger d'un pouce et sans déboursier un centime : voilà ce que

procurent les bibliothèques ! De l'émotion, de l'adrénaline à l'état pur !

Je sors mes photocopiés et me mets à parcourir les différents rayonnages classés par thèmes et par ordre alphabétique. Je dénicher sept des douze ouvrages présents sur ma liste, ce qui n'est pas mal du tout ! Fière de moi, je m'autorise un petit moment de détente.

Je flâne dans les allées, passe devant la rangée Romances et m'en éloigne comme de la peste. Je ne crois plus à tout cela depuis belle lurette. Je m'attarde quelques minutes dans l'allée Science-fiction à survoler les titres puis bifurque dans la section des Romans policiers, Polars et Thrillers. Agatha Christie, Mary Higgins Clark, Simenon, Patricia Cornwell, Fred Vargas, Camilla Lackberg. Je ne sais plus où donner de la tête devant tous ces noms qui trouvent écho en moi. Pourtant, je parviens malgré tout à me décider en dépit des nombreux romans qui me font de l'œil. C'est Camilla Lackberg qui obtient mes faveurs. Je choisis un endroit tranquille et me perds dans les pages de *La Princesse des glaces*.

Je sursaute. J'ai perdu la notion du temps tant les aventures d'Erica Falck me tiennent en haleine. Je lève les yeux à la recherche d'une horloge susceptible de me donner une idée précise de l'heure lorsque je constate que quelqu'un m'observe. Mal à l'aise, je détourne très vite le regard et décide finalement de sortir mon portable de mon sac pour vérifier l'heure. 16 h 02. Mince ! Je n'étais pas censée m'attarder aussi longtemps à la bibliothèque. Je m'autorise un coup d'œil discret en direction de l'endroit où se trouvait celui qui m'observait et constate qu'il n'a pas bougé d'un pouce. Je fronce les sourcils, agacée. L'inconnu me sourit, et je dois avouer que ce sourire me fait fondre. Déstabilisée, je le détaille brièvement. Je dois reconnaître qu'il est très beau garçon. J'imagine qu'il s'agit d'un étudiant. Son allure est décontractée, il possède une épaisse chevelure brune en bataille qui lui donne un air faussement négligé. De là où je me trouve, je peux voir que le bleu de ses yeux, tranchant sur un teint mat, sort de l'ordinaire. Il doit sans l'ombre d'un doute rencontrer

beaucoup de succès auprès de la gent féminine. Tant mieux pour lui ! Je hausse les sourcils et ne lui prête pas un regard lorsque je passe près de lui, dans un geste de désintéret absolu, puis retrouve la lumière du jour après avoir dégainé mon sésame : ma carte de bibliothèque !

L'air est exceptionnellement doux pour un mois d'octobre. Même si le trajet est de courte durée, je profite de ce moment. J'adore marcher tout en prenant l'air. Rien de tel qu'une petite promenade pour réfléchir et s'éclaircir les idées. Arrivée dans mon modeste, mais pas moins douillet studio, je range les ouvrages nouvellement empruntés sur ma petite étagère et fais une place de choix sur ma table de nuit au polar qui m'a tenue en haleine une bonne partie de l'après-midi, et dans lequel j'espère me replonger dès que mon emploi du temps me le permettra.

Il faut que je m'active : il me reste encore quelques petites courses à faire avant de démarrer mon service. Pour financer mes études, en plus de ma bourse, je travaille quatre soirs par semaine comme serveuse dans un petit restaurant familial à deux pas du campus. Ce n'est pas l'Amérique, mais ce job me permet de joindre les deux bouts. Mes parents m'aident un peu aussi, mais avec leurs salaires d'employés de bureau ils ne peuvent pas prendre en charge toutes mes dépenses. C'est aussi bien comme ça. J'aime assez être indépendante.

Je fais un bref saut à la supérette du coin puis, après avoir rempli une partie des documents à remettre à l'administration et m'être changée, je prends le chemin du modeste, mais réputé Pain d'antan. Lorsque je prends mon service, je dois m'attacher les cheveux en chignon et porter une jupe ou un pantalon, noirs de préférence, et un chemisier blanc. Ainsi vêtue, j'entre dans l'établissement cinq minutes à l'avance.

Je me rends directement dans l'arrière-salle pour déposer mes effets dans le petit vestiaire attenant et croise M<sup>me</sup> Dujardin. Gérante de l'établissement avec

son mari, elle s'occupe de l'accueil et également de l'encaissement. Dès qu'elle m'aperçoit, son visage s'éclaire. La cinquantaine bien sonnée, elle s'est prise d'affection pour moi lorsque je me suis présentée à elle, un soir, il y a pratiquement deux ans. Le courant est tout de suite passé et, depuis ce jour, elle me dorlote comme une vraie mère poule. Ils possédaient déjà un serveur à cette époque, Cédric, mais un peu d'aide avait été la bienvenue, car leur restaurant, situé dans un quartier animé de la ville de Rennes, est très apprécié. J'ai été prise à l'essai une semaine et, désormais, je fais partie de l'équipe.

— Comment tu vas, ma grande ?

— Bien, Carole, je vous remercie.

— Et la reprise des cours ?

Je la rassure sur ce point et elle retourne aussitôt vaquer à ses occupations. Je pose mes affaires dans mon casier attitré, à côté de celui de Cédric, puis enfile le ravissant tablier blanc en dentelle qui complète ma tenue de serveuse. C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai retrouvé le couple il y a de cela une semaine, après la coupure estivale durant laquelle je suis rentrée chez moi, dans mon petit village en Normandie, tout près de Caen. En ce qui concerne Cédric, mon plaisir est moins évident... 27 ans, d'un naturel charmeur et d'un abord facile, il s'est toujours montré amical envers moi. Son service est beaucoup moins chargé depuis que je suis là. Seulement, en mai dernier, il a eu la mauvaise idée de me déclarer sa flamme et je n'ai eu d'autre choix que de l'envoyer sur les roses. Cela a laissé un froid entre nous, mais j'espère sincèrement que nous retrouverons notre bonne entente et, surtout, qu'il me fichera la paix. Sans quoi, mes soirées au restaurant risquent fort de s'avérer pénibles.

Comme à l'accoutumée, Jacques Dujardin nous sert le plat du jour qu'il vient de mitonner avec Omar, l'apprenti cuisinier. À tout juste 19 ans, Omar est une



grande asperge dégingandée à l'humour à toute épreuve. Je l'adore ! C'est le petit frère que je n'ai jamais eu. La peau et les yeux sombres, les cheveux coiffés à la *Jackson Five*, un visage perpétuellement souriant, il inspire la sympathie au premier regard. Il a toujours quelque chose d'amusant à raconter durant le repas. M. Dujardin ne s'ennuie certes pas aux cuisines avec lui. Ce repas ne fait pas exception à la règle : la grosse moustache de Jacques Dujardin ne cesse de tressauter tant il s'esclaffe. M<sup>me</sup> Dujardin l'observe du coin de l'œil avec tendresse tout en écoutant les histoires du jeune apprenti.

— Et là, le prof me dit : « Mais t'es fou, Omar, tu vas pas mettre des œufs dans une pâte Brisée ! »

Jacques éclate de rire. En les voyant aussi hilares, nous les imitons, mais sans vraiment saisir ce qu'il y a de si drôle. Omar continue de jacasser et nous l'observons, pendus à ses lèvres, heureux de ce moment de détente avant le *rush*.

Nous devons manger rapidement, avant l'ouverture, à 19 h 30, mais notre repas à cinq est toujours convivial. Sans compter que quatre repas équilibrés gratuits par semaine, pour moi, c'est une aubaine ! Le repas terminé, Carole Dujardin part accueillir les premiers clients. Je m'attarde un instant du côté des cuisines, sous prétexte de débarrasser la table, pour papoter un peu avec Bozo le clown.

— Alors, chuchote-t-il sur un ton taquin, Cédric la tique est revenu à la charge ?

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je l'avais tout naturellement mis au parfum lorsque le serveur m'avait déclaré sa flamme. Je sais que je peux compter sur sa discrétion.

— Pour l'instant, ça va, mais j'ai comme dans l'idée qu'il n'a pas bien digéré mon refus.

— Tu m'étonnes ! Cédric, le tombeur de ces dames, s'avouer vaincu ?

Omar ricane puis, lorsque je pince les lèvres, faussement agacée, il me fait un clin d'œil. Je ne peux m'empêcher de glousser comme une dinde.

— Je dois te laisser. J'ai du boulot qui m'attend.

Il retrouve son sérieux un instant.

— S'il te colle de trop près, fillette, tu m'en parles. Je mettrai les choses au clair avec lui.

Je lève les yeux au ciel, amusée.

— C'est gentil à toi, bonhomme, mais je préfère régler ça toute seule.

Il ne répond rien, mais je sais qu'il n'en pense pas moins.

De retour en salle, je vais prendre les premières commandes. Après les avoir transmises, je m'attelle à mettre une touche finale à la présentation des tables en disposant les couverts et les serviettes. Cédric en profite pour me rejoindre, un sourire charmeur plaqué sur le visage. Il m'observe intensément.

— Je peux t'aider, ma belle ?

Mal à l'aise, je tente de faire bonne figure. Je lui souris et lui tends les menus.

— Tu peux les placer sur les tables, si tu veux ?

Il acquiesce et frôle mes doigts au passage. Agacée, car je sais que c'était intentionnel, je fais comme si ce contact n'était rien.

*J'en étais sûre ! Il va revenir à la charge ! La poisse...*

Le service se déroule sans aucune anicroche, si ce n'est que je me sens épiée toute la soirée. Cédric n'a de cesse de m'observer du coin de l'œil à intervalles réguliers. À 22 h 30, après avoir débarrassé, nettoyé et rangé la salle, j'embrasse Carole, passe faire un salut en cuisine puis je prends congé. Je suis épuisée. Cédric me rattrape alors que je passe la porte.

— Je peux te raccompagner, si tu veux. Je n'aime pas beaucoup te voir rentrer seule si tard.

Je retiens de justesse le soupir qui s'apprêtait à franchir mes lèvres. J'apprécie son geste, mais le quartier est sûr, car très fréquenté, même à cette heure tardive. Je n'ai jamais fait de mauvaise rencontre depuis que je travaille ici. Rennes est l'une des plus grandes cités estudiantines de France ; qui plus est, elle est classée parmi les sites touristiques les plus appréciés de la région. Les étudiants et les touristes se comptent donc à la pelle à toute heure du jour et de la nuit. C'est l'une des raisons qui avaient pesé dans la balance lorsque j'avais émis le souhait, auprès de mes parents, de venir dans cette ville. Ils savaient que je ne craignais rien.

— La résidence n'est qu'à dix minutes de marche, tu sais.

Il prend un air abattu.

— À toi de voir. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose, c'est tout.

Je sais que je vais le regretter, mais je n'aime pas faire de la peine aux gens.

— Très bien. J'accepte. C'est très gentil à toi.

Nous marchons tous deux, côte à côte, dans un silence gêné. C'est Cédric qui le rompt.

— Tu sais, je ne t'en veux pas. J'ai compris que tu ne voulais pas que ça aille

plus loin entre nous. Mais c'est dommage de briser notre amitié, tu ne penses pas ? On s'entendait bien.

— Oui... c'est vrai. C'est juste que je ne veux pas te donner de faux espoirs.

Je risque un coup d'œil vers lui. Il a baissé la tête, semble malheureux. Le voir comme cela me fait de la peine, pourtant je ne peux pas lui donner ce qu'il veut. Comment lui faire comprendre que ce n'est pas à cause de lui ? Mon cœur a été brisé. Jamais je ne pourrai accorder de nouveau ma confiance. Je suis bien trop meurtrie.

— Non, ne t'en fais pas. Tu as été très claire. Je me suis fait une raison.

Je lui souris. Il me dévisage un instant, puis répond :

— Très bien, dans ce cas...

Le reste du trajet est plutôt agréable. Cédric me raconte ses vacances en Irlande. Il est parti avec un ami et ils ont bourlingué là-bas plusieurs semaines durant. Cela fait des années que je rêve de visiter Dublin. J'écoute son récit avec intérêt. La verte Erin, Temple Bar, les pubs, Trinity collège. Un jour, moi aussi je visiterai ces endroits.

Nous arrivons à destination. Cédric me souhaite bonne nuit puis me quitte. Je rentre enfin chez moi et m'écroule sur le lit quelques minutes plus tard, exténuée.

Le réveil est difficile. La nuit a été courte et, pour une marmotte comme moi, on ne peut pas dire que sept heures de sommeil soient suffisantes pour me sentir en pleine forme. Aussi, c'est tel un zombie que je me lève. Mon premier cours est à 8 heures. Je prends une douche rapide, enfile un jean et un fin tricot blanc puis avale rapidement mon petit-déjeuner, constitué d'un mug de thé vert et de

biscuits aux céréales.

J'inspire de grandes goulées d'air frais, ce qui achève de me réveiller. J'atteins l'immense campus de Rennes 2 tout en méditant sur le fait qu'il faut être particulièrement vicieux pour placer un cours de littérature anglaise médiévale à 8 heures du matin !

Mon portable vibre. Je le sors de mon sac.

*\* Anna\_ Tu es où ?*

*\* Marion\_ Ici :-)*

*\* Anna\_ Ah ah ah !*

*\* Marion\_ J'arrive juste dans le hall. Et toi ?*

*\* Anna\_ Je suis tout près, je te rejoins.*

*\* Marion\_ OK.*

S'agissant d'un cours magistral, de nombreux étudiants de différents groupes sont réunis dans l'amphithéâtre de l'aile est du grand bâtiment. Anna nous dégote une place dans les gradins du côté gauche, pas trop loin du professeur.

Ce dernier, un petit monsieur affublé de lunettes rondes cerclées d'or et dont les cheveux blancs bouclés lui confèrent une apparence de papi gâteau, est tout entier absorbé par ses notes.

Ma meilleure amie profite de ce répit.

— Devine quoi ? me chuchote-t-elle, excitée comme une puce.

Je lui réponds sur un ton blasé afin de l'énerver, mais je suis consciente que

mes yeux amusés disent le contraire.

— Quoi ?

— J'ai craqué pour un étudiant de mon groupe !

Je lève les yeux au ciel.

— Encore !

Anna prend son air vexé.

— Comment ça, encore ? Ça n'arrive pas si souvent que ça.

Je me mets à compter sur mes doigts pour l'agacer.

— Bon d'accord, capitule Anna. Mais il est vraiment mignon, tu sais. J'espère qu'il est libre.

Pour lui prouver que je ne me désintéresse pas de ses sentiments, je lui demande quelques informations sur l'étudiant en question. Puis, un raclement de gorge, qui s'apparente plus au couinement d'une souris, se fait entendre. Le professeur démarre son cours.

Deux heures plus tard, épuisées par une quantité impressionnante de notes prises et d'informations à assimiler, Anna et moi nous séparons. Elle a un autre cours. De mon côté, je ne reprends qu'à 14 heures. Aussi, pour tuer le temps, je décide de déposer à l'administration la paperasse que j'ai scrupuleusement remplie puis de me rendre à la BU pour poursuivre la lecture du livre que j'ai emprunté la veille et rangé dans mon sac le matin même.

Je choisis le même fauteuil confortable que le jour précédent. Une nouvelle fois, je suis happée par les aventures d'Erica Falck et de l'inspecteur Patrik

Hedström. Ce n'est que tout récemment que je me suis prise de passion pour les univers sombres, effrayants, oppressants. Les romans sentimentaux dans lesquels je me plongeais avec ferveur et qui me transportaient, adolescente, sont relégués aux oubliettes ! Ma chambre, chez mes parents, en est d'ailleurs emplie. Je passais parfois des nuits blanches à dévorer ces histoires passionnées qui me bouleversaient. *Jane Eyre*, *Raison et sentiments*, *Orgueil et préjugés*, *Les Hauts de Hurlevent*, *Roméo et Juliette*. C'est à cause de toute cette littérature romanesque qui a bercé mes jeunes années que je me suis laissé piéger. Et j'ai payé très cher cette âme fleur bleue que je possédais à l'époque.

De nouveau, je cherche l'heure et, de nouveau, mon regard rencontre celui de l'inconnu de la veille qui est en train de m'observer. Déstabilisée, je le soutiens un instant, tant ses yeux bleus me perturbent. Ses cheveux sont toujours aussi ébouriffés, il porte un jean ajusté bleu foncé et un pull-over gris chiné. Il est vraiment très beau. Lorsqu'il me sourit, je détourne les yeux, embarrassée. Je fais semblant de me concentrer sur ma lecture, mais le cœur n'y est plus. Je relis le même passage une bonne dizaine de fois, sans rien comprendre, avant de me jeter à l'eau et de risquer un coup d'œil vers l'endroit où se trouvait le garçon, quelques minutes plus tôt. Zut ! Il est toujours là et il ne me lâche pas des yeux. Oh non ! Voilà qu'il approche ! Je fais semblant de me replonger dans mon livre.

— Bonjour, dit-il à voix basse alors qu'il arrive à quelques centimètres de moi.

Il a une belle voix grave. Très masculine. Je lève les yeux et suis happée par son regard.

— Bonjour.

— Tu as l'air de beaucoup aimer lire. Deux jours d'affilée que je te vois et deux jours que je te trouve plongée dans un livre.

— C'est une bibliothèque.

Il sourit tout en continuant de me dévisager, ce qui me plonge dans l'embarras. J'essaie de tenir bon et de conserver mon air blasé, même si c'est loin de ce que je peux ressentir en ce moment.

— Effectivement. Merci de le préciser, ajoute-t-il, amusé. Mais si tu regardes autour de toi, tu constateras que tu es bien la seule, ici, à lire.

Je quitte un instant ses yeux pour observer la faune qui nous entoure. Et, j'en conviens, le beau gosse a raison. Certains travaillent en groupe, d'autres discutent tout simplement. Des étudiants flânent parmi les allées. Mais aucun n'est plongé, comme moi, dans un roman. Je reviens à lui. Il me tend une main offerte.

— Je m'appelle Maxime.

— Ravie de faire ta connaissance.

Sa main est ferme et chaude. Je la serre à contrecœur en prenant bien soin de paraître des plus ennuyées. Ce contact me trouble plus que je ne le souhaiterais, mais, à cet instant, je ne l'avouerais pas sous la menace. Même pas sous la pire des souffrances ! Il ricane.

*Crâneur...*

— Oui, je vois ça. Et ton nom à toi, c'est...

— Marion, marmonné-je.

— Je suppose que tu aimerais que je te laisse poursuivre ta lecture, Marion ?

Il a prononcé mon prénom avec beaucoup de douceur, ce qui me perturbe



malgré moi.

— Oui, je te remercie.

— Ne me remercie pas, c'est normal. Je te dis à très bientôt.

Il me sourit une dernière fois, ne lâchant pas mon regard, puis fait demi-tour et disparaît au détour d'une allée. C'est à ce moment que je me rends compte à quel point ma respiration s'est accélérée, à quel point mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je prends plusieurs grandes inspirations pour me calmer. Ses derniers mots résonnent en moi comme une promesse.

Je pousse un bruyant soupir. Et voilà ! Par sa faute, je suis désormais incapable de reprendre ma lecture. Que vais-je faire, moi qui adore squatter la bibliothèque ? Impossible de ne plus venir ! Car il est évident qu'il reviendra à la charge. Ses derniers mots ont été clairs. Pourtant, je suis sûre de ne pas l'avoir encouragé à chercher à sympathiser. Peut-être aime-t-il les défis ? Dans ce cas, je suis dans la panade.

*Je dois parler à Anna !*

Nous nous rejoignons, comme la veille, devant le restaurant universitaire. Elle semble au bord de la crise de nerfs.

— Non, mais tu le crois, ça ? Deux heures de littérature anglaise médiévale suivies de deux heures de littérature comparée ! Ils essaient de nous tuer ou quoi ? Ou bien ils veulent qu'on abandonne ? Ça leur fera moins de copies à corriger. Qu'ils ne comptent pas sur moi ! Heureusement, je n'ai plus cours de la journée, je vais pouvoir souffler un peu.

Après ce flot de paroles ininterrompues, Anna reprend sa respiration et m'observe tout en fronçant les sourcils.

— Et toi, blondinette, ta matinée ?

Elle se sert une généreuse portion de frites au self et opte pour une énorme mousse au chocolat en dessert, elle qui, habituellement, fait attention à sa ligne. Je ne peux m'empêcher de sourire. Nous payons puis nous dégotons une table un peu à l'écart, comme à notre habitude, pour pouvoir discuter tranquillement.

— Je suis allée à la bibliothèque et figure-toi qu'un type m'a abordée.

— Ah ? répond Anna, occupée à se goinfrer de frites. Et tu l'as bien rembarré, j'imagine.

— Eh bien, c'est là le hic. C'est ce que j'ai fait, mais ça ne l'a pas gêné. Bien au contraire.

Anna lève le nez de son assiette, les sourcils haussés.

— Euh... Un cinglé ?

Nous nous observons quelques secondes et sommes prises d'un fou rire spectaculaire, provoquant aux tables voisines de nouveaux roulements d'yeux vers le ciel. Il faudra qu'à l'avenir on se fasse un peu moins remarquer, car les étudiants qui fréquentent le RU vont définitivement nous classer dans la catégorie « dérangées du cerveau ».

Le reste de la semaine passe sans autre événement particulier. J'évite la BU comme la peste, me contentant de la petite bibliothèque de mon UFR Langues pour assouvir ma soif de lecture dans un endroit approprié. Entre les cours et les devoirs à rendre, je ne vois pas le temps filer. Anna est totalement entichée de son coup de cœur du moment. Il s'appelle Pierre et se dit guitariste. Je ne l'apprécie pas. C'est un coureur. Dès qu'Anna a le dos tourné, il en profite pour me reluquer – moi, comme toutes les autres filles d'ailleurs – alors qu'il fait

clairement les yeux doux à mon amie. Impossible de lui en parler. Elle le prendrait mal, c'est sûr. J'espère juste qu'elle ne souffrira pas trop à cause de ce casanova à la gomme.

Au restaurant, Cédric s'est bien comporté. Il agit de nouveau avec moi comme avant. Agréable, amusant, il fait ce qu'il faut pour que le service se passe dans les meilleures conditions possibles, malgré des clients parfois exigeants. Aussi, c'est avec satisfaction que je me couche, le vendredi, un peu avant minuit, après une soirée particulièrement chargée au restaurant.

J'ai survécu à cette première semaine. Si je continue sur cette voie, mon année devrait se dérouler sans trop de bobos.

Enfin, du moins, je l'espère...



Samedi matin. Anna et moi avons prévu une journée détente. Au programme : lèche-vitrine, cinéma, balade en ville et grignotage intensif.

Après m'être octroyé une grasse matinée, j'avale mon petit-déjeuner, à demi allongée dans le canapé. Je prends une douche rapide puis m'habille. Ma meilleure amie ne va pas tarder. Anna vit toujours chez ses parents dont la propriété se situe à vingt minutes en voiture du campus. C'est très pratique pour elle qui ne comprend pas toujours les difficultés financières et organisationnelles que je peux rencontrer au quotidien. D'une part, parce que ses parents sont plutôt fortunés. D'autre part, parce qu'elle n'a pas besoin de vivre en résidence universitaire et donc, pas de courses à faire, pas de frigo à remplir et pas grand-chose à ranger. Et, à vrai dire, à 21 ans, elle ne semble pas prête à quitter le cocon familial. Ce que je peux comprendre. Une vie pareille, ça ne se quitte pas si facilement !

Quant à moi, eh bien, je me débrouille. Mes parents vivent à deux heures de route de l'université. Je me vois donc mal effectuer le trajet aller-retour chaque jour, quand bien même je possède une voiture que je gare sur le parking de la résidence et qui est bien pratique pour le genre de virée qu'on s'est concoctée. Et puis, je suis plus autonome qu'Anna. J'apprécie mon indépendance, même si j'adore mes parents.

La sonnette retentit. J'enfile ma veste, attrape mon sac, mes clés, et file en coup de vent.

La Clio bleue que mes parents m'ont offerte lorsque j'ai obtenu mon permis, peu après mes 18 ans, n'est pas de toute première jeunesse, mais elle se conduit

très facilement. Qui plus est, elle ne consomme quasiment rien en carburant, ce qui constitue un gros avantage. Je suis dingue de ma petite citadine.

Je me gare dans le parking souterrain du centre commercial. Rennes est une très belle ville ; j'aime beaucoup me balader dans son centre historique. Nous écumons tout d'abord les boutiques de fringues et de chaussures. Anna fait une razzia dans tous les domaines : sacs, chaussures, lingerie, robes, pantalons. Ses parents vont piquer une crise ! Je suis beaucoup plus raisonnable. J'achète une paire de bottes soldées, un jean slim noir et deux jolis pulls.

Nos emplettes terminées, nous nous accordons un peu de répit en allant prendre un rafraîchissement et quelques douceurs dans une charmante crêperie, typiquement bretonne, située dans la vieille ville.

Lorsqu'elle nous voit débarquer les bras chargés, la propriétaire des lieux, un petit bout de femme tout en formes et en sourires, nous taquine.

— Dites donc, jeunes demoiselles, vous avez dévalisé tous les commerces du coin ! Vous auriez pu en laisser un peu pour les autres !

Elle glousse bruyamment, nous transmettant sa bonne humeur. On plaisante un peu avec elle, puis passons commande et nous installons à une table face à la vitrine.

Je sirote un thé vert et déguste une crêpe au sucre. Anna a opté pour une belle part de far breton accompagné d'une tasse de café.

— Il est génial. Trois jours qu'on sort ensemble et je ne lui ai pas encore trouvé de défauts.

Je marmonne dans ma barbe.

— Pierre est gentil, attentionné et il s'intéresse vraiment à moi. J'espère que je

ne l'ennuie pas avec ma manie de parler tout le temps.

— Tu sais, comme tu l'as dit à l'instant, vous ne sortez ensemble que depuis trois jours. C'est un peu tôt, non, pour cerner quelqu'un ?

Anna repose le morceau de gâteau qu'elle s'apprêtait à ingurgiter et prend son air de martyr.

— Mais, tu ne l'aimes pas, toi ?

Je me mords la lèvre, embarrassée.

— Là n'est pas la question... Tu sais pourquoi je te mets en garde.

Je baisse les yeux sur mon assiette. Anna prend ma main et la serre.

— Oui, je le sais bien. Et je te remercie de t'inquiéter pour moi. Mais tous les garçons ne sont pas comme... tu sais qui.

Je hoche la tête tout en reposant mes couverts sur la table. Cette conversation m'a coupé l'appétit. Je déglutis avec difficulté, tente de penser à autre chose. Pierre n'est pas quelqu'un de bien. Et ma meilleure amie l'apprendra à ses dépens, tôt ou tard.

Après notre petite collation, nous retournons à la voiture pour y déposer nos paquets. Il y a un petit bout de marche, mais le trajet passe très vite tant il est agréable de se promener dans les rues riches en histoire du vieux Rennes.

Deuxième partie du programme : se faire un ciné. Le complexe dédié au 7<sup>ème</sup> art se trouve non loin du centre commercial. Après avoir débattu longuement sur le film que nous allons visionner, nous nous achetons chacune un énorme seau de pop-corn puis dirigeons nos pas vers la salle numéro 15, dans laquelle va être projeté le dernier film d'action à la mode. Anna a catégoriquement refusé le film

d'horreur et j'ai catégoriquement refusé la comédie romantique. Ne restait plus que l'option action-aventure. Nous nous choisissons deux fauteuils au beau milieu de la salle et commençons à picorer tout en visionnant les bandes annonces.

J'en profite pour observer les gens assis alentour. Le film que nous avons choisi semble intéresser en majeure partie la gent masculine. Très peu de femmes sont présentes. En revanche, toutes les tranches d'âge sont représentées. Mon regard s'arrête sur un profil qui me semble familier, deux rangs plus bas sur la gauche. Une paire d'yeux accroche les miens et ne semble plus vouloir les libérer. Mon cœur s'emballe. Je me sens comme prise au piège. Grâce à un énorme effort de volonté, je parviens à me délivrer de leur emprise et reporte mon attention sur le grand écran. Ça pour une mauvaise surprise ! C'est le garçon de la bibliothèque. Celui que j'ai réussi à éviter toute la semaine. Et il faut qu'il ait choisi le même film que moi. Je suis maudite.

J'ai toutes les peines du monde à suivre l'intrigue. Mon regard, comme animé d'une volonté propre, ne cesse de délaisser l'écran pour aller se fixer sur une silhouette, subrepticement, quelques fauteuils plus bas. Chaque fois que cela se produit, son visage est tourné vers le mien. La poisse... De son côté, Anna ne cesse de bâiller tant le film la passionne. Mais à aucun moment elle ne s'aperçoit de mon trouble. Ces deux heures me semblent durer une éternité. De coups de feu en explosions, de courses-poursuites en bagarres musclées, sur un fond de RAP et de techno, la bande-son est un vrai cauchemar pour toute personne dotée d'une oreille délicate. Anna et moi accueillons le générique de fin avec un soupir de soulagement, mais pour des motifs différents. Je me lève et enfile ma veste, n'osant regarder dans la direction du beau brun et prie pour qu'il ne vienne pas à ma rencontre lorsque je franchirai la sortie. Il ne le fait pas. Allez savoir pourquoi, plutôt que du soulagement, j'en ressens un petit pincement au cœur de déception. C'est de toute façon mieux comme cela.



Nous retrouvons la lumière du jour.

Il est déjà presque 16 heures. Je raccompagne ma meilleure amie chez elle. Sur le chemin du retour, elle échange des textos tout en affichant un air béat. Je ne peux m'empêcher de lever les yeux au ciel. Nous arrivons devant la propriété de ses parents. Anna prend un air ennuyé.

— Pierre m'invite à sortir ce soir... Tu m'en voudras si j'accepte ? Je sais bien qu'on avait prévu de se retrouver après, mais j'ai trop envie de le voir !

Elle me lance un regard suppliant. Je ne peux m'empêcher de rire.

— Vas-y, ça ne m'embête pas du tout. De toute façon, je suis lessivée. J'aurais été un vrai boulet ce soir.

— Tu es sûre ? insiste Anna, réellement tracassée.

— Sûre et certaine. Mais appelle-moi ou envoie-moi un SMS quand tu rentreras, même s'il est tard. Je serai plus tranquille.

Elle me sourit tout en faisant claquer une bise sur ma joue.

— Il ne va pas me manger, tu sais. Ce n'est pas un *serial killer* comme dans les bouquins que tu lis.

Je n'ajoute rien, mais je n'en pense pas moins. Anna récupère ses paquets dans le coffre. Je démarre.

De retour chez moi, je m'allonge sur le canapé, ronronnant comme un chat. Je n'ai pas du tout faim après les cochonneries que j'ai avalées tout au long de la journée. Tout ce que je veux, c'est me délasser dans un bain bien chaud, tout en poursuivant ma lecture.

Mon portable sonne. C'est ma mère.

— Bonjour, ma chérie. Comment vas-tu ?

— Je vais bien, maman. Semaine très chargée, mais je m'en suis bien tirée. Et papa et toi ?

— Tout va bien à la maison. On se demandait si tu aurais envie de venir passer la journée avec nous demain.

— Oui, ça me ferait très plaisir !

— Tu viens quand tu es prête. Papi et mamie seront là aussi. Ils vont être heureux d'apprendre que tu viens. J'ai prévu un rôti Orloff et papa va nous faire sa fameuse tarte tatin pour le dessert.

— Génial ! Je serai là vers 11 heures. Il ne devrait pas y avoir trop de problèmes sur la route un dimanche.

— Alors je te dis à demain, ma puce.

— Bisous, maman. À demain.

Je suis rassérénée par ce coup de fil. Cette petite réunion familiale improvisée est une très bonne idée. Cela fait des semaines que je n'ai pas vu mes grands-parents, moi qui ai toujours été proche d'eux. Je me fais une joie de rentrer à la maison, même pour une brève journée.

Je viens de terminer la lecture de mon roman. L'intrigue était rondement menée et j'ai beaucoup aimé le style de l'auteure. Il faudra que j'aille rendre le livre dans la semaine pour en emprunter un autre. J'espère juste ne pas croiser une certaine personne...

Il est minuit passé. Je dors profondément, enfouie sous les couvertures, lorsque mon portable vibre. J'ouvre un œil endormi, sors un bras de dessous les chaudes épaisseurs et tâtonne à la recherche du petit objet rectangulaire. Sitôt trouvé, je rétracte le bras, couvert de chair de poule, maudissant la personne qui a osé m'arracher aux bras de Morphée.

*\* Anna\_ Je suis bien rentrée.*

Je soupire, mais décide de faire un effort. Après tout, c'est moi qui lui ai dit de me prévenir dès qu'elle serait de retour de son rendez-vous.

*\* Marion\_ Tu as passé une bonne soirée ?*

*\* Anna\_ Pas vraiment... Je peux t'appeler ?*

*\* Marion\_ Oui, bien sûr.*

Je décroche à la première sonnerie.

— Que se passe-t-il, Anna ?

— Excuse-moi de t'embêter avec mes histoires. Il est tard.

— Ce n'est rien.

— Tu dormais, je l'entends à ta voix.

— Et alors ? On s'en fiche ! Raconte.

Anna ne répond pas immédiatement. Elle hésite.

— Je ne sais pas trop par quoi commencer.

— Lâche le morceau, Anna.

— Disons que Pierre a été très entreprenant toute la soirée. Il a fallu que je calme ses ardeurs de façon répétée.

— Ah.

— Il était très collant, pire qu'une sangsue ! Mais il n'y a pas que ça. Il a passé son temps à envoyer des SMS. Je suis quasi certaine qu'il s'agissait d'autres filles.

— Quel sale type !

— Et, cerise sur le gâteau, il m'invite dans un super resto et, au moment de régler la note, monsieur se rend compte qu'il a oublié son portefeuille ! J'ai dû passer à la caisse. Tu parles d'une soirée romantique !

— Le sale con ! Je savais qu'il n'était pas net. J'espère que tu ne comptes plus sortir avec lui.

— Oh non, ça m'étonnerait ! Mais je suis si déçue... Il m'avait l'air d'un gentil garçon. Ça n'aura pas duré bien longtemps.

— Ma pauvre choupette. C'est mieux comme ça. Dis-toi que tu l'as percé à jour assez vite. Tu n'auras pas trop souffert.

— Oui, tu as raison. Décidément, je commence sérieusement à perdre foi en la gent masculine.

Ce n'est pas moi qui la détromperai sur ce point.

— Je vais te laisser dormir. Merci de m'avoir écoutée.

— Tu sais bien que tu peux m'appeler quand tu veux. Bonne nuit, ma rouquine.

— Bonne nuit, ma blondinette.

Quel sale type ! Je savais bien que ça se terminerait de cette façon. Au moins, leur histoire n'aura pas été trop loin. Décidément, tout cela me conforte dans la promesse que je me suis faite de me tenir loin des hommes. C'est sur ces belles résolutions que je me rendors quelques secondes plus tard.

Après neuf heures d'un sommeil bien mérité, je me réveille de très bonne humeur. Le soleil entre à flots par la fenêtre de ma chambre et je vais passer la journée en compagnie des gens que j'aime. Je me prépare et enfile la jolie robe bleue que ma mamie aime tant me voir porter. Je relève mes cheveux en queue de cheval, ce qui me donne un air d'adolescente et me maquille légèrement. Puis je prends un petit-déjeuner léger et cours à ma voiture.

Je quitte rapidement la ville en empruntant l'autoroute. Le paysage est plutôt triste, mais c'est le chemin le plus court pour rentrer chez moi. J'insère mon CD favori dans le lecteur et me mets à chanter gaiement en compagnie d'Ed Sheeran. Le trajet me semble moins long ainsi. Une heure trente plus tard, j'emprunte la sortie. Après avoir serpenté sur des routes bordées de verdure et vallonnées, j'arrive enfin à destination. Mes parents vivent dans le Calvados, dans une charmante maison en pleine campagne tout près de Caen. Je me gare juste à côté de la vieille Citroën de mon papi qui est très sensible sur le sujet. Les voitures construites de nos jours sont selon lui de la vraie camelote, tout en plastique et en électronique. De l'avis de mon grand-père, rien de tel que la vieille mécanique qu'on peut démonter et bricoler à volonté ! Impossible avec les autos modernes.

Je m'élanche hors de ma Clio et pénètre dans la maison sans même avoir signalé ma présence. Tout le monde est réuni à la cuisine. Dès que j'apparais, ils se précipitent à ma rencontre. C'est un amas désordonné d'embrassades et d'étreintes sonores. Ma mère me trouve amaigrie. Est-ce que je me nourris

bien ? Ma grand-mère me trouve radieuse dans ma jolie robe. Mon père et mon grand-père me taquent sur ma queue de cheval.

— C'est que tu n'as plus 5 ans, gamine ! me lance mon papi. Va falloir penser à te coiffer comme une dame.

Tous ricanent. Je suis aux anges. Je suis chez moi.

— Tu tombes très bien, ma chérie ! s'exclame mon père, tout en se dirigeant vers le bar. C'est justement l'heure de l'apéro.

— Ah... mon moment préféré de la journée ! renchérit mon grand-père tout en m'adressant un clin d'œil, sous l'air courroucé de ma grand-mère.

J'aide mon père à placer les bouteilles sur la table de salle à manger tandis que les femmes disposent tout un assortiment de délicieuses petites choses à grignoter. Mon père et mon grand-père prennent du porto, tandis que ma mère se verse un martini. Ma grand-mère opte pour du vin blanc.

— Et toi, ma puce, qu'est-ce que tu bois ? me demande ma mère.

— Mais, elle n'a pas droit à l'alcool, elle n'a que 5 ans ! la contre mon grand-père.

— Papi...

— Marion...

Je pouffe.

— Je n'y peux rien, moi, c'est cette queue de cheval qui me ramène des années en arrière. Quand tu étais petite, tu étais coiffée exactement de la même façon.

Tous hochent la tête, attendris. Cela me fait chaud au cœur. J'offre mon plus beau sourire à la cantonade.

— Je prendrai un Baileys.

Le repas est délicieux. Le rôti de ma mère est un pur régal. Quant à la tarte de mon père, j'espère bien pouvoir repartir avec les dernières parts. C'est une tuerie ! Pourvu que papi ne me coupe pas l'herbe sous le pied...

J'apprécie mon indépendance, mais pour rien au monde je n'échangerais ces moments en famille. Ils sont mon oxygène. Sans eux, deux ans plus tôt, je n'aurais pas eu la force de continuer. Mes parents ont toujours été à l'écoute. Ce sont des gens bien, compréhensifs, tolérants. Quant à mes grands-parents, je les adore. Je suis leur unique petit-enfant et ils m'ont toujours considérée comme la prune de leurs yeux. Ils se chamaillent et se taquent très souvent, mais il s'agit d'un jeu. Peu de couples de leur âge s'aiment aussi fort.

— Alors, ma chérie, comment se passent tes études ? me questionne ma grand-mère.

— Pour l'instant, ça va. Ça ne fait qu'une semaine, tu sais. J'essaie de prendre mes marques, car, cette année, c'est bien plus difficile que les années précédentes.

— Trouve-toi un homme riche, gamine, me conseille mon grand-père d'un air entendu. Tu n'auras plus à te fatiguer pour rien.

Ce qui provoque les réactions outrées de ma mère et surtout de ma grand-mère.

— Charles ! le réprimande-t-elle, comment peux-tu dire une chose pareille à notre époque ? Les femmes se prennent en charge seules de nos jours. Elles se

débrouillent très bien et n'ont pas besoin des hommes pour subvenir à leurs besoins.

Il prend un air narquois pour lui répondre.

— Ah, pour ça, les choses ont bien changé.

Ma grand-mère hausse les épaules et lui intime d'un air sévère :

— Tu ferais mieux de débarrasser la table au lieu de dire des âneries !

Il me lance un clin d'œil malicieux avant de s'exécuter docilement.

La journée passe bien trop vite. Il est grand temps de reprendre la route. Aussi, c'est avec tristesse que j'annonce mon départ. Le ciel s'est couvert entre-temps, annonçant une belle averse. Ma mamie me prend à part alors que nous sortons de la maison.

— Alors, ma petite chérie, quand est-ce que tu nous présentes un beau jeune homme ?

— Mamie...

— Quoi ? Tu es jeune. C'est bien normal à ton âge d'avoir un petit ami.

— Enlève-toi ça de la tête ! Ce n'est pas du tout dans mes projets.

— Ne dis pas fontaine, je ne boirai pas de ton eau à cause d'une vilaine expérience. La vie est parfois bien dure, mais elle continue malgré tout.

Je les embrasse tous bien fort et les remercie pour cette journée parfaite. Avec un pincement au cœur, je m'installe au volant de ma citadine et démarre après leur avoir fait de grands signes. Ils ne rentrent qu'une fois la voiture disparue. Je n'attendrai pas deux mois pour les revoir la prochaine fois.



Sur la route, je médite les paroles de ma grand-mère. Elle a raison, bien sûr. Je ne suis pourtant pas près de remettre le couvert ! Mon cœur a été piétiné, mis en charpie, sauvagement mutilé. La pluie s'abat sur le pare-brise, remplaçant les larmes que j'ai tant versées, mais qui se sont taries avec le temps.

Il me faut d'urgence renouveler mon stock de romans noirs ! Je n'ai plus aucun livre à me mettre sous la dent. La bibliothèque de mon UFR n'est pas très achalandée, je devrai donc me résoudre à remettre un pied à la bibliothèque centrale.

N'ayant pas cours le lundi après-midi, j'aurai tout le temps pour m'y rendre. IL ne sera pas forcément là. Oui, bon... Je suis persuadée du contraire. Mais je ne peux pas me passer de livres. À côté du stress lié aux cours, aux devoirs à rendre, aux partiels du premier semestre à préparer, c'est mon unique moyen de me détendre, de m'évader. Certains étudiants font la fête, d'autres prennent des médocs. Mon truc à moi, c'est la littérature. Cette fois-ci, je pense laisser sa chance au Fred Vargas qui m'a fait de l'œil la dernière fois.

Bon, c'est décidé, je l'emprunte puis j'irai le lire dans l'autre bibliothèque. Je claque la porte de mon studio pour me rendre à mon premier cours qui débute dans quinze minutes.

Je retrouve Anna pour le déjeuner. Aujourd'hui, nous décidons d'aller manger un morceau ailleurs qu'au RU car nous avons besoin de prendre l'air. Il faut dire que les cours de la matinée ont été particulièrement éprouvants. Beaucoup de notes à prendre, d'informations à retenir. Nous marchons une quinzaine de minutes puis nous arrêtons à une sandwicherie. Notre choix fait, nous mettons le grappin sur un banc situé dans un parc non loin de là, en plein soleil, ce qui nous procure un bien-être indescriptible. Les femmes ne sont pas bien compliquées : donnez-leur du soleil, du chocolat, quelqu'un avec qui papoter et c'est le bonheur !

— Alors, comment s'est passé ton dimanche ? s'enquiert Anna.

— Super bien ! J'ai passé la journée chez mes parents. Mes grands-parents étaient là.

— Ah ? Tiens ! Comment vont-ils ? Ça fait un sacré bout de temps que je ne les ai pas vus.

— C'est vrai. Il faudra que je t'emmène la prochaine fois. Ils seraient ravis de te voir.

— Avec plaisir. Je les ai toujours beaucoup aimés. Tout comme tes parents d'ailleurs.

— Oui, je sais. Eux aussi t'apprécient énormément. Et toi ? Tu t'es remise du fiasco de samedi soir ?

Anna lève les yeux au ciel.

— C'est déjà de l'histoire ancienne pour moi. Il est revenu à la charge hier et ce matin, mais je lui ai clairement fait comprendre que ça n'irait pas plus loin entre nous. Je pense que le message est bien passé.

— Tu m'en vois ravie !

— Tiens, en parlant de revenir à la charge.

Je lève le nez de mon sandwich déjà bien entamé, alertée par le ton de sa voix.

— Oui ?

— Mon beau gosse de frère. Il repart à la pêche aux infos te concernant.

Un gémissement à fendre l'âme franchit mes lèvres.

— Il remet ça ?

— Je le crains. Que veux-tu ? Tu lui as tapé dans l'œil !

Le frère d'Anna est de deux ans mon aîné. Depuis que sa sœur et moi nous connaissons, il roule des mécaniques en ma présence. Mais ce n'est que lorsqu'il a réalisé qu'il m'était totalement indifférent que j'ai pris un attrait certain à ses yeux. Et pour cause, je suis la seule fille insensible à son charme, lui, le beau brun ténébreux qui fait craquer toutes celles qu'il rencontre.

Je prends mes yeux de cocker.

— Tu lui dis de m'oublier, tu veux bien ?

— C'est déjà fait, tu me connais, dès qu'il s'agit de lui rabattre le caquet. Mais il ne s'avoue pas vaincu. Il dit qu'il pourrait te faire oublier l'autre abruti.

— Pitié...

— Tu ne penses pas si bien dire. Il veut que je te file son numéro. Il m'a presque suppliée pour que je lui donne le tien, mais c'est hors de question ! Je ne te jetterai jamais dans la gueule du loup.

— Merci !

— Je t'en prie. Mais ne te crois pas sauvée. Je le connais. Il ne lâchera pas prise aussi facilement ! Il est pire qu'un pitbull quand il veut quelque chose. En général, ça fonctionne bien avec mes parents. Il arrive toujours à ses fins. Pour ça, j'ai eu un bon professeur !

— Super, tu me rassures vachement là.

— Je préfère que tu saches à qui tu as affaire.

Génial ! Ne manquait plus que ça. Tout d'abord Cédric, puis Maxime de la bibliothèque et maintenant, Paul, le frère d'Anna. Cela aurait pu être risible si je n'avais eu autant envie de fuir à l'autre bout de la planète. Pourquoi faut-il qu'ils soient attirés par moi alors que la seule chose que je veux, c'est que l'on me fiche la paix ? Mon comportement général n'a pourtant rien qui puisse inciter à la drague, c'est même tout le contraire. D'habitude, je me contente tout simplement d'éviter les jeunes de mon âge. Mais ce n'est pas toujours possible, preuve en est. Ils sont tous trois beaux garçons, ils ont probablement du succès auprès des filles qu'ils rencontrent. Qu'ils me fichent la paix !

Sitôt son déjeuner terminé, Anna reprend la direction du campus pour assister à son cours de traduction. Tout un programme !

Après les révélations de ma meilleure amie, j'hésite à franchir les portes de la BU. J'ai déjà bien assez de soupirants comme ça... Je pourrais aussi bien rester là, tranquillement, et profiter des bienfaits du soleil ?

*Froussarde ! Tu vas y aller, prendre ton bouquin, et tu ressorts illico.*

Mes bonnes résolutions en tête, je prends le chemin de la bibliothèque.

Le lieu est plutôt désert en ce début d'après-midi. J'inspire à pleins poumons. Dieu que j'aime ces odeurs de vieux papier qui hantent les bibliothèques ! Je rends le Camilla Lackberg et me dirige tout droit vers mon allée favorite.

Mince ! Le Fred Vargas n'est plus là. Bon. Que vais-je prendre à la place ? Je survole à nouveau les titres du coin « Polars ». Je réalise rapidement que je ne suis plus seule. Un frisson me parcourt l'échine. Je fais volte-face. C'est lui, vêtu d'un jean slim clair et d'un polo bleu marine qui fait ressortir le bleu incroyable de ses yeux. C'est là que je prends conscience de sa stature impressionnante. Je dois lever la tête pour soutenir son regard. Son torse se trouve à hauteur de mon visage et me frôle presque. Je sens son parfum discret, mais très masculin, qui

contribue à me faire perdre pied. Je déteste ce sentiment de ne pas maîtriser la situation, d'être à sa merci, puis je rencontre son sourire qui me fait perdre toute contenance. Il est toujours aussi beau. C'est la panique ! Mais il faut que je me calme, que j'essaie de respirer plus calmement. Maxime m'observe avec intérêt.

— Salut.

— Salut.

— Tu es revenue.

— On dirait bien, oui.

— Des jours que je t'attends.

Je ne réponds rien. Ses paroles me perturbent. Il reprend, ne me lâchant pas du regard :

— Comment as-tu trouvé le film ?

— Vraiment pas terrible, lui réponds-je avec honnêteté. Et toi ?

— Je ne sais pas trop. J'avais quelque chose de beaucoup plus intéressant à regarder.

Je rougis, confuse. Ça semble l'amuser.

— Tu cherches un livre en particulier ? Je peux peut-être te conseiller ?

— Tu t'y connais en romans policiers ?

— Oui, Marion. Je m'y connais un peu.

— Tu te souviens de mon nom.

C'est une constatation, pas une question.

— Comment aurais-je pu l'oublier ?

Que puis-je répondre à ça ?

— Alors, dis-moi, quels auteurs lis-tu en général ?

— Je viens de terminer un Camilla Lackberg qui m'a beaucoup plu. Fred Vargas me tentait bien, mais je pense qu'il a été emprunté. Je préfère les romans noirs, mais il ne faut pas non plus que ce soit trop gore.

Il sourit.

— Comment se fait-il qu'une fille comme toi soit attirée par ce genre de littérature ? Tu ne devrais pas plutôt lire des romans à l'eau de rose ? ajoute-t-il, un brin moqueur.

Je fronce les sourcils.

— Peut-être que les filles comme moi ne croient plus à ces bêtises ?

Je le défie du regard. Il ne dit rien, se contente de me fixer. Je suis très troublée par la façon dont il soutient mon regard. Je romps intentionnellement le silence qui s'est installé et qui devient de plus en plus embarrassant.

— Alors ? Que me conseilles-tu ?

— Je te réponds uniquement si tu acceptes de venir prendre un verre avec moi quelque part.

— Non, impossible, répliqué-je précipitamment.

— Pourquoi ça ?

— J'ai du travail.

— Tu as du temps pour lire, mais pas pour aller boire un verre ?

— Oui. Enfin, non.

— Tu as déjà un copain ?

— Mais non ! Ce n'est pas ça !

— C'est quoi alors ?

— Pourquoi tu veux qu'on aille prendre un verre ?

— Ça semble évident, non ?

Il s'est dangereusement rapproché. Son regard se fait plus insistant, il tente de me percer à jour. La situation devient beaucoup trop intense pour moi. Il y a comme de l'électricité dans l'air tant nous sommes tendus.

— Eh bien, non. Dis-moi.

Il semble pris de court.

— Tu... tu me plais, c'est tout. Et j'aimerais te connaître, en apprendre plus sur toi.

Il effleure ma joue de sa main. Ce geste me met dans tous mes états. Je ferme les yeux.

— Je ne suis pas ce genre de fille, tu sais. Je ne vais pas boire de verre. Je ne sors pas en général.

— Pourquoi ?



Je réalise alors que je tremble. Je serre les poings de frustration.

— C'est comme ça. Je ne sors pas, c'est tout. Tant pis pour le livre. Je repasserai une autre fois.

Je me mets à courir comme si j'avais le diable aux trousses.

— Marion !

Je ne me retourne pas. Il faut à tout prix que je le fuie.

De retour dans mon studio, je retire veste, chaussures et cours me blottir au fin fond de mon lit. Il faut un certain temps pour que les battements désordonnés de mon cœur ne se calment. Pourquoi Maxime me met-il dans cet état de tension extrême ? Pourquoi ai-je autant envie de pleurer ? Moi qui pensais avoir épuisé mon stock de larmes pour toute une vie, voilà qu'elles menacent à nouveau de déborder. La vie est trop compliquée. Je veux juste qu'on me laisse tranquille. Est-ce trop demander ?

Le pire dans tout ça, c'est que je suis repartie bredouille. Pas de livre pour m'évader aujourd'hui...

L'après-midi passe très vite, ponctué de pensées peu réjouissantes. J'ai énormément de mal à me concentrer sur mon travail. Je repose mon crayon, excédée. Je sais pertinemment que je ne pourrai pas rester seule *ad vitam aeternam*. Mais en l'état actuel des choses, je suis incapable de redonner ma confiance à quelqu'un. Oui, cela fait deux ans. Mais non, je ne suis pas guérie. Peut-être ne le serai-je jamais. Une seule fois j'ai donné ma confiance et je m'en mords encore les doigts.

Ce garçon me plaît. Je ne peux pas le nier. Il me plaît beaucoup. Sa façon de me regarder me met des papillons dans le ventre. Je suis très réceptive à ce qu'il

dégage. Mais je ne veux plus me brûler les ailes. Je n'y survivrai pas cette fois-ci.

L'année ne sera peut-être finalement pas aussi sereine que je l'avais cru quelques jours plus tôt. Je sens même qu'elle s'annonce très compliquée...



Le service au restaurant est particulièrement pénible en ce lundi soir. M. et M<sup>me</sup> Dujardin, comme à leur habitude, sont des amours. M<sup>me</sup> Dujardin, surtout, est aux petits soins pour moi. Ses enfants sont grands. Cela fait des années qu'ils ont quitté le nid. Aussi, elle a tout naturellement reporté son affection sur moi. Je suis un peu sa petite protégée.

Les clients ne sont pourtant pas trop exigeants. Je reçois même quelques beaux pourboires. Ce qui me dérange au plus haut point, c'est le regard pesant de Cédric qui me poursuit, où que j'aie. Il me tape sur les nerfs ! Ce n'est franchement pas agréable de sentir que ses moindres faits et gestes sont surveillés. Cela me rend maladroite et je déteste ça.

Aux alentours de 22 heures, je me rends aux cuisines pour y déposer les assiettes et couverts d'une table que je viens de débarrasser lorsque Omar se poste devant moi, les bras croisés. Je lève un sourcil.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma belle blonde ? Tu m'as l'air bien renfrognée ce soir.

Je ne peux m'empêcher de lui sourire. L'apprenti cuistot a appris à repérer quand je ne vais pas bien ou que quelque chose me tracasse.

— Rien. Je te remercie.

— À d'autres ! Vide ton sac !

— C'est Cédric...

— Mais encore ?

— Il ne fait que me fixer depuis qu'on a commencé notre service. Je n'en peux plus ! Je me sens surveillée. C'est très désagréable !

— Je compatis... Tu sais c'est quoi ton problème, blondinette ?

— Parce que j'ai un problème ? Moi ? J'ai un problème ?

— Han han.

— Alors je t'écoute.

— Tu as un goût d'inaccessible. C'est ce qui est si attirant chez toi. Les hommes prennent ça pour un défi. Ils veulent toujours ce qu'ils ne peuvent pas avoir.

— Ah oui ? Mais je n'ai rien demandé à personne, moi.

— Là n'est pas la question.

— Bon. Et comment se fait-il que tu sois si perspicace à ton âge ?

— Euh... Je crois que le fait d'avoir cinq sœurs n'est pas étranger à l'affaire. Je suis devenu un pro dans les histoires de cœur.

Il me fait un clin d'œil charmeur. Je glousse comme une dinde.

— Tu m'en diras tant. Mais dis-moi, si mon inaccessibilité me rend aussi irrésistible aux yeux des hommes, pourquoi tu ne me dragues pas, toi ?

— Euh... sans vouloir t'offenser, je préfère les filles un peu plus chaudes. Et puis tu n'as pas vraiment ce qu'il faut, là où il faut, si tu vois ce que je veux dire.

J'éclate de rire.

— Quel toupet ! Tu n'as pas honte de me sortir un truc pareil ?

— Pourquoi ? Il faut savoir ce que tu veux. Moi, je ne te cours pas après, tu devrais être contente.

— Tu sais quoi, Omar ? Je suis sûre que dans quelques années, tu seras un véritable bourreau des cœurs.

— Pourquoi ça, dans quelques années ?

Il m'offre un sourire irrésistible. Je ricane puis retourne en salle, complètement déstressée.

Cédric me propose une nouvelle fois de me raccompagner. Je n'ose pas refuser, même si je sais pertinemment que cela ne nous mènera nulle part. Il faut qu'il se fasse une raison, une bonne fois pour toutes !

Si Omar a raison, concernant ma façon d'être qui attire les hommes comme des mouches, je ne suis pas sortie de l'auberge...

Le lendemain, je me sens déprimée. Je suis épuisée en raison d'une nuit pratiquement blanche. J'ai beaucoup réfléchi aux remarques d'Omar et ma nuit a été ponctuée de rêves pour le moins désagréables. Partout où mes pas me menaient, j'étais poursuivie par des hommes sans visage qui me déclaraient leur flamme. À la fin de mon rêve, un visage est apparu : celui de Maxime. Il me prenait dans ses bras et me déclarait son amour. Je me suis réveillée en sursaut et en sueur. Dès lors, impossible de me rendormir.

Que faire ? Je ne peux pas me passer de livres. C'est mon unique moyen de me détendre, de m'évader. Maxime ne peut quand même pas se trouver là à chaque fois. C'est un étudiant. Du moins, je le suppose. Il doit bien suivre des

cours de temps en temps. Après mon cours magistral de 8 heures à 10 heures, je me rendrai immédiatement à la BU et, même s'il s'y trouve, je l'ignorerai, tout simplement. Il finira bien par se lasser.

Je retrouve Anna à l'entrée de l'amphithéâtre.

— Tu n'as pas bonne mine, ma poulette. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je n'ai pas bien dormi. Rien de grave.

— Ah. Tu veux en parler ?

— Non. C'est gentil, mais non.

— Comme tu veux.

Nous nous installons aux mêmes places que la fois précédente et, de nouveau, le professeur semble perdu dans ses notes. Anna profite une fois de plus de ce répit.

— Figure-toi qu'hier soir, après le repas, j'ai surpris mon frère dans ma chambre en train de trifouiller mon téléphone ! chuchote-t-elle. Tu penses bien que j'ai piqué une crise. Il m'a répondu qu'il voulait juste s'en servir le temps que le sien recharge, mais c'est un sale menteur. Je suis sûre qu'il cherchait ton numéro.

Je la dévisage, les yeux écarquillés. Ne manquait plus que ça ! Paul !

— Ne t'en fais pas, enchaîne Anna pour me rassurer, je lui ai interdit de te contacter. Je lui ai répété dix mille fois qu'il ne t'intéressait pas et que s'il avait le malheur de t'ennuyer, je lui ferais payer cher.

— Tu m'en vois rassurée.

Que peut-il m'arriver encore ? Les grenouilles ? Les sauterelles ? Cette journée s'annonce décidément très mal.

Les deux heures qui suivent sont éprouvantes. Le petit professeur, passionné par sa matière, ne prend pas beaucoup de pauses et déclame son cours à vitesse grand V. À plusieurs reprises, Anna et moi sommes forcées de copier l'une sur l'autre. On griffonne ainsi une vingtaine de pages qu'il nous faudra mettre au propre au cours de la semaine. 10 heures sonnent. Un soupir de soulagement général fuse dans l'immense salle sans que notre enseignant n'en prenne conscience. Anna file à son cours. Quant à moi, j'hésite. J'ai les mains moites d'appréhension. Je marche à pas lents jusqu'à la BU puis m'arrête devant la porte d'entrée. Je rebrousse chemin. Puis reviens sur mes pas.

J'entre. Mon regard parcourt le grand hall. Pas de visage connu, mis à part celui des bibliothécaires. Mes pas me portent jusqu'à mon coin favori. Toujours personne. Je pousse un soupir de soulagement.

— Bouh !

Un cri de frayeur tel qu'une employée de la bibliothèque fronce les sourcils tout en me lançant un regard de reproche franchit mes lèvres.

Je fais volte-face, en colère. Maxime se tord de rire. Je prends un air offusqué, mais ne parviens pas à le conserver bien longtemps devant son air amusé.

— Ça te fait rire ?

— Beaucoup.

— Sale type !

Il prend un air contrit.



— Excuse-moi, mais c'était trop tentant.

— Non, c'est trop facile.

Je me détourne et inspecte une nouvelle fois les titres qui pourraient m'intéresser, ignorant superbement le beau brun qui emplit l'espace de sa présence. J'attrape le tome 1 de *Millénium* de Stieg Larsson. Une douce voix chuchote tout près de mon oreille :

— Trop gore pour toi.

Je repose le livre, plus troublée que je ne le voudrais et poursuis ma recherche. Un autre titre attire mon attention. Il s'agit de *Sans raison* de Patricia Cornwell.

— Celui-ci te plairait. Un titre qui me parle. Pas à toi ?

Sa voix s'est encore approchée. Je frissonne.

— Tu as froid ? susurre-t-il dans mes cheveux.

Je prends une profonde inspiration puis me retourne brusquement. Mes yeux rencontrent les siens, nous enfermant dans un lieu hors d'atteinte, hors du temps. Je peux voir tant de choses dans son regard. Des choses que je préférerais ignorer. Je ferme les paupières, ne pouvant en supporter davantage. Je sens alors une main douce et chaude caresser ma joue puis me lever délicatement le menton. J'ouvre les yeux et suis immédiatement happée par un océan d'un bleu profond. Ma respiration se fait de plus en plus saccadée. Mon cœur bat la chamade.

— De quoi as-tu peur, ma douce et belle Marion ?

— De toi.

Il sourit, un brin amusé.

— Je suis si laid que ça ?

Il semble déstabilisé par mon air soudain triste et grave.

— La beauté cache parfois la pire des laideurs. Et vice versa. Tu n'as pas vu *Shrek* ?

Il rit franchement puis s'approche encore. Ses lèvres ne sont plus qu'à quelques centimètres des miennes.

— Tu me parles de *Shrek* alors que je te sors le grand jeu ?

— On dirait bien, oui.

Ses lèvres s'étirent sur un sourire parfait.

— Marion ?

— Maxime ?

Il ferme les yeux.

— Redis-le.

— Quoi ?

— Mon prénom. Je pensais que tu ne le prononcerais jamais.

— Maxime.

Il lâche un soupir.

— Prends ton bouquin et suis-moi.

— Où ça ?

— Peu importe. On ne peut pas rester ici. J'ai besoin d'urgence de prendre l'air. Tu me rends dingue !

Il m'attrape par la main et m'emmène dehors. Allez savoir pourquoi, je n'ai ni l'envie ni la force de lui résister. Peut-être que je le regretterai, mais, inutile de se voiler la face, le fait est qu'il m'attire. Et pas qu'un peu !

Nous marchons une bonne partie de la matinée. J'en apprend beaucoup sur lui. Maxime a 23 ans, il suit un master en histoire et voue une passion aux polars, tout comme moi. C'est pour cette raison qu'il squatte cette partie de la bibliothèque chaque fois que je m'y rends.

— À vrai dire, je m'y rends beaucoup plus souvent depuis que je t'y ai vue, m'avoue-t-il avec un clin d'œil.

Il vit en colocation avec son cousin depuis peu et occupe le reste de son temps à travailler sur son mémoire, à faire du sport, à sortir avec ses amis. Il me pose ensuite de nombreuses questions, mais je reste volontairement évasive. Je ne veux pas lui en dire trop, je ne peux pas me permettre de laisser les choses aller trop loin. Je lui révèle simplement que je suis une licence, que je vis seule en résidence universitaire et que, pour financer mes études, je travaille quatre soirs par semaine dans un restaurant.

— Tu étudies quoi ?

— Je préfère ne pas te le dire.

— Pourquoi es-tu si mystérieuse ?

— Disons plutôt que je suis discrète.

— Tu joues sur les mots.

Il s'arrête de marcher, saisit mon bras pour que je le regarde.

— Je vais devoir te quitter, il faut que j'aille récupérer mon cousin à la gare.

— Oui, d'accord.

— Tu veux bien qu'on se revoie ?

Je détourne les yeux.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Une nouvelle fois, il me prend par le menton pour plonger ses yeux dans les miens.

— Pourquoi ça ne serait pas une bonne idée ? Tu me plais. Et je sais que je ne te laisse pas indifférente. Ne me dis pas le contraire.

— Non. Mais je t'ai déjà dit que je ne sortais pas.

— Très bien. Alors appelle ça comme tu veux. Si tu veux te donner bonne conscience, tu n'as qu'à te dire que nous sommes deux amateurs de romans policiers qui se retrouvent pour discuter bouquins ?

Je réfléchis un instant puis acquiesce lentement, malgré les sentiments contradictoires qui font rage dans ma tête. Il semble heureux de ce signe encourageant.

— Génial. On se retrouve à la BU demain ?

— Oui... d'accord.

Je me sens irrésistiblement attirée par lui. Pourtant, je sais qu'il me faudra garder mes distances si je ne veux pas, tôt ou tard, avoir à en souffrir.

Il s'approche encore de moi, observe longuement ma bouche. Il hésite. Je suis tétanisée, je n'ose plus bouger un muscle. Il se penche vers moi puis dépose un doux baiser sur mes lèvres. Je ferme les yeux un instant, puis les rouvre. Maxime me sourit une dernière fois et part.

Mon cœur bat à tout rompre. Que vais-je faire ? Je ne suis pas prête pour ça.

Je déjeune au RU avec Anna qui ne cesse de me demander ce qui me préoccupe, car je suis ailleurs et réponds à côté.

— Mon frère ne t'a pas contactée, rassure-moi ?

— Non, pas du tout. Je suis juste fatiguée à cause de la nuit que j'ai passée.

— Essaie de ne pas te coucher trop tard ce soir.

— Ça va être difficile. Je travaille ce soir. Mais demain je pourrai.

Je souris à ma voisine de table.

— Merci de t'inquiéter pour moi. Et merci d'être toujours là quand j'en ai besoin.

— Tu es bête. Tu sais bien que je ferais tout pour toi. Tu es mon âme sœur.

Anna me prend la main par-dessus la table et la serre quelques secondes durant. Tout au long du repas, elle fait la conversation pour deux. Tout est toujours simple avec elle. Elle n'est pas ma meilleure amie pour rien. Je ne mange pas grand-chose. Je manque d'appétit. Une demi-heure plus tard, nous reprenons la direction des cours.

Une nouvelle fois, la soirée au restaurant s'avère épuisante. Le mardi soir, en général, le service est plus chargé. Si ça n'avait été que cela, je me serais remise. Je prends un réel plaisir à côtoyer les Dujardin et à bavarder avec Omar. Mais c'est sans compter Cédric le gardien de prison. Il surveille mes moindres faits et gestes et je n'en peux plus de cette situation. Il va falloir qu'il cesse, sans quoi je vais devoir me montrer désagréable.

— S'il continue de te coller comme le pot de glu qu'il est, je vais aller lui parler, m'annonce le jeune cuisinier, le visage inhabituellement sérieux, alors que je passe lui souhaiter une bonne nuit.

Je pousse un long soupir de lassitude puis lui donne un baiser sonore sur la joue. Lorsque je franchis la porte du restaurant, Cédric offre, comme à son habitude, de me raccompagner. Je décline fermement sa proposition et rentre chez moi, ragaillardie par mon geste d'humeur. Il peut penser ce qu'il veut. J'en ai assez de sa présence étouffante.

23 heures. Je somnole déjà dans mon lit. Mes pensées convergent vers une seule et même personne. J'apprécie beaucoup Maxime et me sens bien en sa compagnie, mais je suis persuadée qu'il me sera très difficile de le tenir à distance. Il y a comme de l'électricité entre nous. Il le sait et moi aussi. Comment gérer mon attirance pour lui ? Cela promet de devenir très compliqué... Mais je n'imagine pas simplement tout arrêter, ne plus le voir. J'éprouve quelque chose pour lui. Mais ça ne peut pas aller plus loin. Que vais-je faire ? Je suis dans une impasse.

Mon portable vibre. Il s'agit d'un numéro inconnu.

*\* Bonsoir, belle blonde. Ça fait un sacré bout de temps qu'on ne s'est pas vus. Ça te dirait qu'on sorte un de ces soirs ? Paul*

Alors là, c'est le pompon ! Les menaces d'Anna n'ont pas dû le terrifier

finalement.

*\* Marion\_ Bonsoir, Paul. C'est très gentil à toi, mais je ne suis pas intéressée.*

*\* Paul\_ Comment peux-tu ne pas être intéressée ? ;- ) Blague à part, ce serait en tout bien tout honneur.*

*\* Marion\_ Désolée, Paul. Pas pour le moment. Bonne soirée.*

*\* Paul\_ Tant pis. Fais de beaux rêves, ma belle. Mais ne te crois pas sauvée. Je reviendrai à la charge...*

Super ! Anna va m'entendre. Désormais, elle va devoir garder son portable sous clé.

Mercredi matin. Je suis fébrile. Angoissée. Anxieuse. Pire qu'une ado pour son premier rendez-vous. Non, ce n'est pas un rendez-vous. Pourtant, je ne peux m'empêcher de passer un peu plus de temps dans la salle de bains et de faire un effort vestimentaire. Après ma douche, je choisis une jupe droite noire qui m'arrive aux genoux et qui ira très bien avec ma nouvelle paire de bottes ainsi qu'un ravissant pull cintré de couleur beige. Une touche de blush et de mascara, un bon coup de brosse dans ma tignasse couleur miel et le tour est joué.

Je prends le chemin du campus. Ce matin, j'ai trois heures de travaux pratiques puis un seul cours magistral en début d'après-midi. J'irai à la bibliothèque ensuite.

Une fois n'est pas coutume, ce début de journée passe très lentement. Rosa s'est assise à côté de moi en expression orale et ne cesse de me vanter les qualités de certains de ses amis, ce qui a le don de m'agacer prodigieusement.

— En passant, tu es à tomber aujourd'hui ! Cette tenue te va super bien.

— Merci beaucoup.

— Mais c'est vraiment dommage que personne ne puisse en profiter.

Elle ponctue sa phrase d'un clin d'œil. Je ne peux m'empêcher de lever les yeux au ciel.

— Écoute, Rosa, c'est très gentil à toi de te préoccuper de ma vie sentimentale, mais je t'ai déjà expliqué que ça ne me disait rien.

— Mesdemoiselles, je suis persuadé que votre conversation est d'une importance capitale, mais si mon cours ne vous intéresse pas, je vais vous demander de sortir ! nous rappelle à l'ordre notre professeur.

Nous baissions toutes deux la tête sur nos notes, embarrassées au possible. Je me fais la promesse que c'est la dernière fois que je laisse cette pipelette me tenir compagnie.

Midi sonne enfin. Je retrouve Anna dans le hall de notre UFR.

— Comment vas-tu ? Mieux qu'hier j'espère.

— Tu es loin du compte ! Si tu es d'accord, on va marcher un peu. J'ai besoin de prendre l'air. On s'achètera un sandwich en route.

— Pas de souci, blondinette !

Je lui raconte ma soirée au restaurant avec Cédric le pot de colle, les messages reçus de la part de son frère et, enfin, la réprimande faite par mon professeur, le matin même, à cause de Rosa l'entremetteuse. Je préfère garder pour moi le « dossier Maxime » que je classe dans la catégorie « top secret ». Le visage d'Anna vire au rouge.



— Quoi ! Il a osé te contacter ? hurle-t-elle, me perçant pratiquement un tympan. Il m'avait promis. C'est de la trahison ! Il veut la guerre ? Il va l'avoir ! Attends, ce soir, que je lui mette la main dessus, ce traître.

Je tente de la calmer. En vain. Je ne voudrais pas être à la place de Paul. Les rouquines sont connues pour leur caractère agressif.

Nous passons notre pause déjeuner à chercher des solutions pour tenir Cédric à distance. Anna fait son affaire de Paul et je fais la mienne de Rosa. C'est le cœur moins lourd que je prends le chemin de mon dernier cours qui, je l'espère, passera vite.

À mon grand désespoir, il dure une éternité. L'enseignant nous noie sous un flot d'informations techniques qui me semblent difficilement applicables. Je suis, de plus, interrogée à trois reprises sur la méthodologie de traduction alors que j'ai la tête ailleurs. Mes réponses sont pour le moins évasives. À 15 heures tapantes, je pousse un soupir de soulagement. Il est temps de prendre le chemin de la bibliothèque.

Je range consciencieusement mes affaires dans ma besace et sors. Mes pieds sont comme soudain lestés de plomb. Je marche lentement, pensive. J'ai attendu ce moment toute la journée et, maintenant que j'y suis, je l'appréhende. Je me rends aux toilettes pour faire un point sur mon aspect général. Je lisse mes cheveux avec mes doigts pour les discipliner et me lave ensuite les mains. Tout ce qui me fait gagner du temps est bon à prendre. J'inspire profondément pour me calmer puis sors tout en me serinant des mots d'encouragement.

J'entre dans la bibliothèque, me dirige vers notre allée favorite. Il est là. Il lit, assis dans l'un des confortables fauteuils mis à disposition, totalement plongé dans sa lecture. Je suis en totale admiration. Ce qu'il est beau ainsi, totalement abandonné, perdu dans son monde. Dès l'instant où il lève le nez de son

bouquin, nos yeux se croisent. Je ne saurais décrire ce qui se passe alors. Un mélange d'émotions fortes qui m'étreignent et provoquent une accélération instantanée de mon rythme cardiaque. Il semble soulagé de me voir. Maxime m'offre un magnifique sourire, suivi d'un clin d'œil charmeur. Ça me fait rire. Nous nous observons, mais aucun de nous ne bouge.

Je décide de le rejoindre. Lorsque j'arrive tout près de lui, Maxime se lève. Je dois lever la tête. Il sourit.

— Tu es un tout petit bout de femme en fait ? chuchote-t-il, un brin moqueur.

— Pas du tout. C'est toi qui es trop grand.

Il rit puis reprend son sérieux.

— Tu es très belle.

Il caresse ma joue du bout des doigts, emprisonnant mon regard de ses yeux captivants. Je perds pied. Nous sommes seuls, perdus au milieu de nulle part. Plus rien autour n'a d'importance.

— Il va falloir que tu me donnes ton numéro.

— Pourquoi veux-tu mon numéro ? lui demandé-je, légèrement sur la défensive.

— Parce que, petite demoiselle, ne sachant pas à quelle heure tu allais te décider à pointer le joli bout de ton nez, j'ai attendu toute la journée, assis dans ce fauteuil. Je me demandais même si tu allais finir par arriver.

Je vire au rouge, confuse.

— Mince ! Excuse-moi. Je n'ai pas pensé à te dire à quelle heure je serais là.

— Précisément. Alors ?

— Alors quoi ?

— Ton numéro ? Tu me le donnes ? Comme ça, la prochaine fois, je pourrai te joindre en cas de besoin.

Je suis bien ennuyée. J'hésite, car je confie très rarement mon numéro.

— Je n'en abuserai pas, je te promets.

Il me regarde droit dans les yeux, sérieux. J'accepte et lui dicte les chiffres. Je le regretterai peut-être, mais je décide de lui faire confiance.

— Tu veux bien qu'on sorte d'ici ? J'ai vraiment besoin de m'aérer.

— Oui, oui. Bien sûr.

Il prend ma main dans la sienne, me plongeant dans un état de confusion certain. Je ne suis pas prête pour ça. Il me sourit, resserrant la pression sur mes doigts.

— Je ne la lâcherai pas. J'ai trop peur que tu essaies de t'enfuir, comme l'autre fois.

Maxime me lance un regard sévère dissuasif qui me fait rire. Nous sortons, main dans la main.

— Tu m'accordes combien de ton temps ?

— Eh bien, je ne sais pas. Je n'ai plus cours de la journée si c'est ce que tu veux savoir.

— Génial ! Tu acceptes de faire un tour en voiture ?

— Euh... Ça ne m'a pas l'air très en rapport avec les livres ce que tu me

proposes. Où comptes-tu m'emmener ?

— Si je te le dis, ça ne sera plus une surprise.

Je sonde ses yeux, à la recherche d'une réponse à lui apporter.

— Tu peux me faire confiance, ajoute-t-il, plus sérieux. Il ne t'arrivera jamais rien avec moi.

Nous nous tenons l'un en face de l'autre. En ce milieu d'après-midi, le campus est très fréquenté, mais nous ne nous préoccupons pas de ce qui nous entoure. Un rayon de soleil transperce soudain un énorme nuage gris qui emplit le ciel et nous inonde de lumière.

Maxime éclate de rire.

— Si ça, c'est pas un signe !

Mes réticences fondent comme neige au soleil.



Maxime me conduit au parking du campus, là où sont stationnés les véhicules des étudiants, à savoir, des tas de boue pour la plupart. Aussi, quel n'est pas mon étonnement lorsqu'il se dirige vers une Audi TT noire flambant neuve. Je marque un temps d'arrêt.

— Tu te fiches de moi là.

— Pourquoi ? Tu refuses de monter dans une belle voiture ?

— Ce n'est pas ça. Ne me dis pas qu'elle est à toi ?

Il prend un air goguenard.

— Et si, belle demoiselle. Cadeau de mes parents pour l'obtention de ma licence.

Mes yeux sont comme deux ronds de flan.

— Moi, pour mon passage en licence, j'ai eu droit à un marque-page personnalisé et une liseuse. Je crois que je vais avoir une sérieuse discussion avec mes parents.

Maxime s'esclaffe.

— Dis donc, tu es une petite marrante, toi, en fait ?

— C'est ce que disent les gens qui me connaissent bien.

— Mais je ne demande que ça, moi, à bien te connaître.

Il me lance un regard lourd de sous-entendus qui me plonge dans un état de confusion totale.

Maxime rit une nouvelle fois. Il semble énormément apprécier m'embarrasser.

— Tu es adorable quand tu rougis.

Il m'embrasse sur le front puis, en vrai gentleman, m'ouvre la portière côté passager. Je dois avouer que je suis peu habituée à ce genre de comportement. De la galanterie ? Bon OK, il vient probablement d'une autre planète.

Je pénètre dans l'habitacle. Maxime démarre aussitôt. Sa conduite est à la fois prudente et nerveuse. Il frôle constamment les limitations de vitesse, pourtant, je me sens en sécurité. À sa décharge, il doit être assez difficile de respecter le kilométrage autorisé avec pareille voiture. Je profite du fait que son attention est prise pour l'observer à la dérobée. Même son profil est parfait. Il possède un nez droit et fin, des pommettes hautes, une mâchoire carrée recouverte d'une barbe naissante. De longs cils noirs ourlent ses yeux magnifiques. Son épaisse tignasse en désordre lui confère un look à la fois rebelle et beau gosse.

— Ton petit examen te plaît ?

Je me détourne immédiatement, prise sur le fait, et change subtilement de sujet.

— Nous allons très loin ?

— Non, pas trop, me répond-il, mystérieux.

— Mais encore ?

Il ricane.

— Autre aspect de ta personnalité, tu es une fille entêtée.

— Disons que je n'ai pas pour habitude de monter dans la voiture d'un quasi-inconnu sans même connaître la destination.

— Oui... c'est sûr que dit comme ça. Dis donc, je suis un quasi-inconnu pour toi ?

— Eh bien, tu es d'accord que ça ne fait pas très longtemps qu'on se connaît ?

— Exact. Pourtant, j'ai l'impression que ça fait bien plus...

Il me lance un regard à la dérobée. Je ne réponds pas, bien trop occupée à triturer nerveusement la lanière de ma besace.

Après un long silence, Maxime reprend.

— On ne va pas bien loin. Je t'emmène dans la forêt domaniale de Rennes. On est presque arrivés.

— Dans la forêt ?

— Oui. Ça ne te plaît pas ? me demande-t-il, hésitant.

— Non, au contraire ! Depuis le temps que je voulais m'y rendre. Je n'ai encore jamais eu l'occasion de m'y promener.

— Tant mieux ! J'aime assez l'idée de te faire découvrir des choses.

Il m'offre un sourire enjôleur qui me plonge dans un trouble incroyable. Je déglutis avec difficulté, mon cœur se met à battre frénétiquement. J'écarquille les yeux.

*Quoi ? Qu'est-ce qui m'arrive ?*



Je ne peux pas laisser s'installer la tension qui règne désormais dans l'air. Il faut que je me ressaisisse.

— Dis-moi, je dois me mettre dans l'ambiance de quel conte ? *Le Petit poucet*, *Le Petit chaperon rouge* ou *Hansel et Gretel* ?

Il ricane.

— Hum, je t'imagine bien en petit chaperon... Je suis très tenté par le rôle du loup.

Maxime me lance un clin d'œil. OK, là, il a clairement décidé de me sortir le grand jeu. Je ne peux m'empêcher de lever les yeux au ciel, amusée, réalisant alors qu'il me sera plus difficile que prévu de le tenir à distance...

Nous arrivons à destination. En cette période de l'année, le parking visiteurs est quasiment désert, ce qui semble assez incompréhensible au regard des couleurs incroyables qui s'offrent à nous. Du rouge profond, du brun, du jaune doré, du vert éclatant. Les couleurs automnales sont dignement représentées.

Nous nous aventurons dans les chemins sinueux, cernés de hêtres, de pins, de chênes séculaires qui rendent les lieux obscurs et mystérieux. Nos pas sont amortis par des feuilles mortes, des brindilles et les aiguilles des pins. De furtifs bruits dans les arbres et les fourrés témoignent de la présence de petits animaux à nos côtés. L'air sent divinement bon. J'adore la forêt !

— Tu sais pourquoi je t'ai amenée ici ?

— Tu veux dire, en plus de me croquer ou de me perdre ?

— Oui, grosse maligne, me rétorque-t-il, amusé.

— Dis-moi.

— J’ai choisi cette forêt comme sujet de mon mémoire. Tu n’imagines pas la richesse historique de ces lieux.

— Non, je ne réalise pas bien. Tu peux m’en parler si tu veux ?

— Tu es sûre ? J’ai peur de t’ennuyer.

— Mais non, pas du tout. Je t’écoute.

— Très bien, comme tu voudras.

Tout en poursuivant notre exploration des lieux, Maxime me parle de druides et de Celtes, de feux de forêt dévastateurs, de rois, de ducs de Bretagne qui avaient fait construire un manoir au cœur même de ces bois et dont, aujourd’hui encore, il reste des traces. Son récit est passionnant. Avec étonnement, je me rends compte que je suis pendue à ses lèvres, captivée par ses paroles. J’adore le regarder parler. Non seulement il est à tomber par terre, mais en plus il est intelligent. Près d’une heure plus tard, nous faisons une pause méritée au bord d’une agréable petite mare.

— Si ton mémoire est aussi prenant que tes explications, tu es sûr d’obtenir une mention.

— Merci beaucoup. Venant de toi, c’est un vrai compliment.

— Pourquoi ça, venant de moi ?

— Eh bien, dis-moi si je me trompe, mais tu n’as pas l’air d’une fille qui distribue les compliments à la pelle.

Cette remarque me fait sourire. Il a tapé dans le mille.

— Non, tu as raison.

Nous sommes assis à même le sol, l'un en face de l'autre, sur l'herbe grasse. Je n'ose plus le regarder, car je sens que la conversation est en train de prendre un tournant plus personnel. Aussi, je décide de jouer avec des brins d'herbe que je cueille autour de moi pour me donner une contenance.

— Tu vois que je te connais mieux que tu ne penses ? me demande-t-il avec douceur.

Maxime pose son index sur ma joue et la caresse lentement. Ma respiration s'accélère. Ce léger contact sur ma peau m'électrise, je lève les yeux et nos regards se soudent l'un à l'autre tels des aimants. L'intensité de ce moment est presque trop grande. Et là, tout s'enchaîne. Il se penche vers moi, provoquant une envolée de mon rythme cardiaque. Je m'affole.

— Que fais-tu ?

— Je m'apprête à t'embrasser.

— Pourquoi ?

— Parce que tu me plais, Marion, et que, si je ne le fais pas, je vais devenir fou.

— Oh.

Je ne trouve rien de mieux à dire. Je déglutis avec difficulté. Sans libérer mon regard, il prend mon visage en coupe dans ses mains et m'attire à lui. Nous sommes si près l'un de l'autre que je suis happée par son parfum enivrant, si viril qu'il me fait perdre mes moyens. Mon souffle est saccadé. Jamais je n'ai autant redouté et à la fois espéré qu'un événement se produise, jamais je n'ai ressenti pareille émotion. J'ai l'impression que mon sang bout dans tout mon corps. Je me sens vivante. Je ne suis qu'impatience. Il pose enfin ses lèvres fraîches sur

les miennes, avec douceur d'abord, comme pour ne pas m'effrayer. Toutes mes terminaisons nerveuses sont en alerte. La sensation de ses lèvres pleines sur les miennes me fait oublier tout ce qui se trouve autour de nous. Plus rien d'autre n'existe que la sensation de nos bouches qui se découvrent. Puis, une fois que je me suis faite à l'idée de ce léger contact, son baiser se fait plus intrusif, plus exigeant. Je suis prise dans un tourbillon d'émotions, de sensations, contre lesquelles il m'est impossible de lutter. Ses bras autour de moi me serrent tout contre lui. Je suis dans une prison de chaleur, de réconfort, de bien-être, hors du temps. Je ne maîtrise plus rien. Nos respirations emmêlées, je lâche malgré moi un gémissement de plaisir. L'effet sur Maxime est immédiat, lui faisant perdre toute maîtrise. Il pose ses mains sur mes hanches dans un geste possessif pour m'attirer à lui, comme s'il voulait se fondre en moi, fourrageant dans mes cheveux tout en continuant à m'embrasser avec fougue. Je me retrouve soudain allongée sur le sol. Il est au-dessus de moi, les yeux voilés d'une émotion que je reconnaîtrais entre mille. Lorsque l'une de ses mains passe sous mon pull et se referme sur le bonnet de mon soutien-gorge, je reviens brutalement à la réalité, hors d'haleine.

— Non, arrête !

Il se redresse immédiatement, alerté par le son de ma voix, la respiration saccadée.

— Excuse-moi, Marion. J'ai perdu le contrôle.

Maxime passe une main dans ses cheveux, confus. Je fuis son regard, honteuse, serrant les pans de ma veste autour de moi. Je pense que nous avons tous les deux perdu le contrôle, mais je préfère ne rien dire. Le charme est rompu.

— Ne m'en veux pas, s'il te plaît. Depuis ce tout premier instant où je t'ai

vue, à la bibliothèque, je ne pense qu'à toi. Tu hantes mes pensées. Mais ça n'excuse en rien mon comportement. Pardonne-moi.

Ses paroles me troublent. Il a éveillé en moi des sensations que je n'avais encore jamais éprouvées. Pourtant, je ne peux pas me permettre de m'y abandonner et de tomber dans ses bras. J'ai trop peur de souffrir de nouveau.

— Ça va. Ne t'inquiète pas. Mais je préfère partir à présent.

— Marion. Je n'avais pas du tout prémédité ce qui allait se passer. Crois-moi.

Je lui souris et ne peux m'empêcher de m'approcher de lui et de caresser son visage avec tendresse. Il semble si bouleversé.

— Je te crois, Maxime.

Je ferme les yeux.

— C'est juste que... je ne suis pas prête pour ça.

J'ouvre les paupières et le contemple. Son visage est empreint d'une gravité que je ne lui ai encore jamais vue. Il semble réfléchir. Il sonde mon regard comme à la recherche de réponses, comme s'il tentait de percer mon secret. Je détourne immédiatement les yeux, affolée. Je ne suis pas prête à lui révéler ce qu'il veut savoir.

Nous quittons la magie de la forêt. Le ciel commence à s'assombrir.



## 6

Le chemin du retour est plutôt silencieux. Maxime me dépose sur le campus.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je te raccompagne chez toi ?

— Non, ça ira, je te remercie.

Je m'apprête à ouvrir la portière lorsqu'il interrompt mon geste.

— Marion...

Tant de sentiments se lisent sur son visage. De la peur, du doute, et d'autres encore, beaucoup plus forts. Je détourne les yeux.

— Regarde-moi, s'il te plaît.

J'obtempère.

— Promets-moi que nous allons nous revoir et que tu ne vas pas chercher à m'éviter. Tu as déjà pris tes distances. Je le vois. Ne fais pas ça.

Je pousse un long soupir. Je me sens perdue. Que dois-je lui répondre ?

— Je ne te promets rien. Mais je vais essayer.

Je lui souris puis me penche vers lui et dépose un doux baiser sur ses lèvres. Il me laisse partir, mais j'ai conscience que ce baiser lui laisse comme un goût d'au revoir.

Je rentre chez moi complètement vidée. Comment ai-je pu laisser les choses

aller si loin ? Tremblante, je décide de prendre une douche bien chaude pour me réchauffer. Sitôt sous le jet brûlant, je pousse un soupir de bien-être. De la vapeur emplit progressivement la salle de bains, créant une atmosphère propice à la détente.

Je tente de rassembler mes idées. Bon. Inutile de se voiler la face : Maxime est loin de me laisser indifférente. Mais je n'aurais jamais dû lui donner l'occasion d'aller si loin. Comment revenir en arrière après ça ? Cette relation est bien trop compliquée. Ma tête sait ce qu'il faut faire, mais tout le reste refuse d'obéir. Merci les hormones ! Je ferme les yeux. Heureusement, je ne suis pas de service ce soir. J'aurais bien été incapable de travailler dans ces conditions et encore moins de supporter les yeux de merlan frit de Cédric.

Un quart d'heure plus tard, je me sèche et enfile un pyjama confortable. Je m'affale dans le canapé pour me plonger dans mon livre tout dernièrement emprunté.

Le temps passe très vite. C'est le vibreur de mon portable qui me sort de ma léthargie. Je jette un œil à la pendule. Mince ! Il est déjà plus de 20 heures. Je me lève pour prendre mon portable qui est resté dans mon sac puis retourne me vautrer dans le canapé. C'est probablement Anna.

*\* Salut, belle blonde. Je sais que je t'avais promis de ne pas en abuser, mais j'ai besoin de prendre de tes nouvelles. Tu ne quittes pas mes pensées. Maxime*

Oh non ! Pourquoi je lui ai donné mon numéro ?

Il pense à moi... Pas la peine de me mentir, rien qu'à cette idée, je suis bêtement heureuse. Moi aussi je pense à lui. Mais les choses ne peuvent pas aller plus loin.

*\* Marion\_ Bonsoir, Maxime. Je vais bien, merci. Et toi ?*



*\* Maxime\_ Je ne sais pas.*

*\* Marion\_ Comment ça ?*

*\* Maxime \_ Je suis partagé entre joie et peine. Joie de t'avoir trouvée et peine de t'avoir déjà perdue.*

*\* Marion\_ Pourquoi tu dis ça ?*

*\* Maxime\_ Parce que c'est la vérité. Toi et moi savons que tu éprouves des sentiments pour moi, mais tu as peur de laisser les choses aller plus loin.*

*\* Marion\_ J'admets. Mais je n'y peux rien. Je ne veux pas souffrir, c'est tout.*

*\* Maxime\_ Alors promets-moi une chose.*

*\* Marion\_ Laquelle ?*

*\* Maxime\_ Laisse-nous une chance.*

Je ne réponds pas tout de suite. Il me demande la Lune. Mais comment lui refuser ? Je ferme les yeux. Je dois prendre une décision. Je me suis fait une promesse il y a deux ans. Mais « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point<sup>[1]</sup> ». Aussi, je décide de lui accorder ce qu'il me demande.

*\* Marion\_ Très bien. On se voit demain à la bibliothèque ?*

*\* Maxime\_ :-) Avec grand plaisir !*

*\* Marion\_ Bonne nuit, Maxime.*

*\* Maxime \_ Bonne nuit, mon ange.*

Je pose mon téléphone puis décide d'aller dormir.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ma nuit est agitée. J'enchaîne les cauchemars les uns après les autres, qui me plongent une éternité en arrière...

*J'ouvre les yeux sur une pièce sombre, sordide. Une odeur de moisi me prend à la gorge. Des tâches d'humidité parsèment le papier peint défraîchi autour de moi. Je me sens perdue. Pourquoi suis-je ici ? Un visage familier, toujours aussi précis dans ma mémoire, apparaît alors dans mon champ de vision. Et là, tout me revient.*

Je me réveille en sueur, le visage baigné de larmes. Même après tout ce temps, il continue de me hanter et de m'humilier. Vais-je devoir revivre ce cauchemar toute ma vie durant ? Aurai-je un jour la possibilité d'enterrer définitivement dans un coin de ma tête ce triste épisode de ma vie ?

Au petit matin, je ne suis plus aussi sûre d'avoir fait le bon choix.

En général, le jeudi est un jour assez chargé. Trois heures de cours le matin, deux heures l'après-midi et je travaille également au restaurant le soir. Je me console en me disant qu'au moins, aujourd'hui, je n'aurai pas la possibilité de m'évader en forêt pour faire des galipettes avec mon chevalier servant. Nous serons forcés de nous montrer raisonnables, car nous n'aurons pas la possibilité de nous voir plus d'une heure.

Je reçois un message du beau gosse au cours de la matinée qui me demande vers quelle heure je serai disponible. Je lui réponds que l'on ne pourra se voir qu'une petite heure entre deux cours, de 15 heures à 16 heures.

*\* Maxime\_ Pourquoi ne déjeunerait-on pas ensemble ? Je t'invite.*

*\* Marion\_ Désolée, c'est impossible. Je déjeune avec ma meilleure amie tous les midis.*

*\* Maxime\_ Bon. Tant pis.*

Il semble déçu, mais il n'insiste pas et me confirme qu'il m'attendra devant la bibliothèque.

La pause déjeuner se déroule dans une ambiance un brin maussade. Anna paraît soucieuse et, de mon côté, je ne fais rien pour entretenir la conversation. Nous sommes assises l'une en face de l'autre au RU. Anna semble chercher l'indigestion. Seuls des aliments gras et sucrés ont trouvé place sur son plateau.

— À ce rythme-là, tu n'entreras plus dans aucun de tes vêtements d'ici la fin de l'année. Qu'y a-t-il ?

— Rien. Pourquoi tu dis ça ?

— Je te connais, Anna. Crache le morceau.

— C'est juste que j'en ai assez d'être seule. Toi et moi, on va finir comme deux célibataires seules et entourées de chats.

— Ah bon ? À choisir, je préférerais plutôt un chien.

— Toi, tu t'en fiches bien. C'est ce que tu veux.

Ses paroles me blessent. Indiscutablement, ma meilleure amie s'est levée du mauvais pied ce matin. Je baisse les yeux sur mon assiette.

— Je ne l'ai pas choisi, tu le sais, Anna.

Elle se reprend immédiatement, consciente de m'avoir fait de la peine.

— Je sais bien...

Elle saisit ma main par-dessus nos plateaux.

— Excuse-moi, ma belle. Je ne le pensais pas. Je suis de mauvaise humeur aujourd'hui. Lorsque j'ai attrapé Paul, hier, pour lui interdire de te contacter de nouveau, il m'a dit que, de toute façon, nous finirions vieilles filles toutes les deux. Ça m'a fait réfléchir et voilà où ses paroles m'ont menée. Droit à la dépression.

Mon visage arbore immédiatement l'expression du chat du Cheshire.

— Il a dit ça, hein ? On va lui faire payer cher !

— Tu as raison ! Ce soir, je lui fais manger sa collection de figurines Marvel !

Nous éclatons de rire. Je voudrais lui parler de Maxime, de ce que je vis depuis quelques jours. Mais je choisis de ne rien dire. Il est mon jardin secret. Du moins, pour le moment.

À 15 heures, je file à la bibliothèque. Je n'ai pas beaucoup de temps. Maxime m'attend devant l'entrée, un sourire charmeur sur les lèvres. J'approche, intimidée, repensant à nos étreintes de la veille. Vu comme il me dévisage, il ne semble pas avoir oublié lui non plus.

— Bonjour, beauté.

Il se baisse pour m'embrasser, tendrement. Je lui réponds par mon plus beau sourire. Il reprend son sérieux, m'observe intensément.

— Arrête ça tout de suite sinon je ne réponds plus de rien.

— Quoi ? Arrêter quoi ?

— De me sourire et me regarder comme tu le fais. Ça me donne envie de t'enlever tous tes vêtements et de couvrir chaque partie de ton corps de mes lèvres.

Je cesse immédiatement de sourire.

— Très bien. Je pense qu'on va aller marcher un peu finalement. Tu as besoin de prendre l'air.

— Oui, je pense que c'est une très bonne idée.

Nous nous esclaffons. Maxime me prend la main. Nous sortons du campus et déambulons dans les rues tranquilles des quartiers résidentiels à proximité.

— Je ne peux pas trop m'éloigner.

— Non, ne t'inquiète pas.

On discute tout en marchant. Maxime me parle de ses études d'histoire qui le passionnent, de ses parents, de son cousin avec qui il vit en colocation. Je lui parle d'Anna, de mes parents et grands-parents. Il me demande si je sais déjà ce que je veux faire dans la vie, mais je lui réponds que je n'en suis pas encore sûre. Quant à lui, depuis tout petit déjà, il veut être historien. Il s'imagine bien en une sorte d'Indiana Jones, mais en plus classe. Il me fait rire.

J'apprécie ce moment, pourtant il est grand temps de rebrousser chemin.

— Maxime, il faut faire demi-tour, mon cours démarre dans quinze minutes.

— Tes désirs sont des ordres, princesse.

Il m'attire à lui puis plonge son regard dans le mien.

— Marion...

Il m'embrasse avec ferveur tandis que le temps semble s'arrêter. Je me sens en sécurité dans ses bras qui me maintiennent serrée contre lui. Il lâche ma bouche pour capturer mon regard.

— On est bien ensemble, tu ne trouves pas ?

— Oui. C'est vrai.

Il paraît heureux de ma réponse.

— Allons-y.

Il m'emprisonne de nouveau la main et, alors que je m'apprêtais à me remettre en route, je réalise qu'un homme nous observe. J'examine plus attentivement l'individu en question et suis saisie d'étonnement.

— Cédric ?

Maxime suit mon regard. Cédric se tient une vingtaine de mètres plus loin. Son visage reflète une colère évidente, ce qui ne semble pas être du goût de Maxime, soudain tendu.

— Tu le connais ?

— Oui. Enfin, je travaille avec lui.

— Au restaurant ?

J'acquiesce.

— Pourquoi tu fais cette tête ? Il t'ennuie ? Tu veux que j'aille lui parler ?

— Non. Ne fais pas ça. Il est jaloux, c'est tout.

— Il te drague ?

— Plus maintenant. J'ai été claire avec lui. Mais il n'a pas l'air d'apprécier me voir en ta compagnie.

— Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Je vais aller lui parler.

— Non, s'il te plaît. Partons. Je vais être en retard.

Il accepte à contrecœur. J'arrive juste au moment où le professeur s'apprête à fermer la porte. Je suis essoufflée d'avoir marché à toute allure. Impossible de me concentrer sur le cours après ce qu'il vient de se passer.

À 17 h 15, je suis de retour à la résidence. Mon portable vibre alors que je me prépare un en-cas.

*\* Maxime\_ Je n'aime pas trop que ce type te tourne autour.*

*\* Marion\_ Moi non plus. Mais il n'est pas méchant. Juste un peu collant.*

*\* Maxime\_ Tiens-moi au courant quand tu rentreras du restaurant. S'il t'ennuie, j'irai lui parler.*

*\* Marion\_ C'est gentil à toi, mais je préférerais que tu n'interviennes pas.*

*\* Maxime\_ On verra.*

Ce soir, je traîne des pieds pour aller travailler. Je redoute la confrontation avec Cédric. Que faisait-il dans ce quartier à m'observer ? Il n'habite pourtant pas dans le coin. Est-ce qu'il me suivait ? Cette idée me fait froid dans le dos. J'espère de tout cœur qu'il se trouvait là par hasard.

Comme à mon habitude, je passe tout d'abord saluer M<sup>me</sup> Dujardin, puis je me dirige vers le vestiaire pour y déposer mes affaires. Cédric est là. Il m'attend, les bras croisés, la mine renfrognée. Je prends une profonde inspiration, me dirige vers mon casier comme si de rien n'était.

— Salut.

— Salut, lui réponds-je sur le même ton désagréable.

— Tu as passé un bon après-midi ?

— Oh, ça va, Cédric. Nous savons très bien tous les deux où tu veux en venir.

— C'est qui, ce type ?

— Ça ne te regarde pas !

Il m'attrape par les poignets. Son visage fermé s'approche dangereusement du mien.

— Lâche-moi, Cédric ! Tu es fou ?

J'essaie de m'écarter de lui, mais il est trop fort. Je panique.

— Eh, mon pote, qu'est-ce qui te prend ? Laisse-la tranquille !

Omar vient d'entrer. Je pousse un soupir de soulagement. Lorsqu'il réalise ce qui est en train de se produire, il s'interpose, obligeant Cédric à me lâcher.

— Tu vas lui foutre la paix ! articule-t-il avec difficulté tant il serre les dents. Elle a été claire avec toi. Tu ne l'intéresses pas. Alors tu l'oublies !

Il colle son front à celui du serveur dans une attitude agressive. Cédric sort précipitamment de la pièce. Mon cœur cogne trop fort dans ma poitrine, je vois trouble. Je me laisse glisser le long du mur. Mes jambes ne me portent plus. Omar me rejoint sur le sol, sans rien dire. Je pose ma tête sur son épaule.

— Merci.

— Pas de quoi, ma grande. S'il remet ça, je lui fais une tête au carré.



Je ne réponds rien. Il faut que je me ressaisisse, que je me concentre sur ma respiration.

Une ou deux minutes plus tard, mon cœur a repris un rythme plus ou moins normal.

— On peut dire que tu es arrivé à pic.

— Un peu, mon neveu ! Le repas est prêt. On vous attend en cuisine. Quand j'ai vu que tu n'arrivais pas alors que Carole t'avait vue arriver, j'ai comme qui dirait eu un mauvais pressentiment. Je suis venu mettre mon grain de sel du côté des vestiaires.

— Et tu as bien fait. Tu es mon ange gardien, Omar.

Je lui dépose un baiser sur la joue.

— Un ange gardien ? Moi ? Nan... Ça fait pas très *bad boy* !

Nous ricanons. Quelques instants plus tard, nous retournons au travail comme s'il ne s'était rien passé.

Une fois n'est pas coutume, les clients désertent le restaurant assez tôt ce soir. Il y a un match de foot très attendu à ce qu'il paraît. Même M. Dujardin semble vouloir rentrer au plus vite. Aussi, Carole m'autorise à partir plus tôt que d'habitude, car elle me trouve pâle. Je la remercie et rentre chez moi.

Je suis pratiquement arrivée lorsque j'entends des pas derrière moi. Peu rassurée après ce qu'il s'est passé un peu plus tôt dans la soirée, je fais volte-face. Cédric se tient à quelques pas de moi. Mes membres se liquéfient. Je sens la nausée m'envahir tel un raz-de-marée.

Que dois-je faire ? Courir ? Tenter de le raisonner ? Mon cœur cogne

tellement fort dans ma poitrine que les battements résonnent dans mes tympans.

— Cédric. Tu me fais peur. Laisse-moi s'il te plaît, lui demandé-je avec douceur.

Il n'est pas dans son état normal. Il a l'air désespéré. Son visage reflète un tel mal-être. Il s'approche encore, jusqu'à arriver tout près de moi.

— Je t'aime, Marion. Et toi, tu t'en moques. Tu m'envoies constamment ton mépris à la figure.

— Je ne te méprise pas. C'est juste que je ne partage pas tes sentiments. Tu ne peux pas me forcer à t'aimer.

Il prend sa tête entre les mains, semble réfléchir.

— Peut-être que si tu faisais un effort, si tu acceptais de mieux me connaître, tu finirais par tomber amoureuse ?

Il s'approche encore. Il me touche presque. Je n'ose plus respirer. Je me sens en danger. J'hésite à appeler à l'aide.

— Non, Cédric. Je suis désolée.

— Tu ne fais aucun effort !

Il souffre. Cela se voit. Mais je ne peux pas lui donner ce qu'il veut.

— Tu finiras par trouver une fille qui tombera amoureuse de toi. Tu es quelqu'un de bien. Tu le mérites.

— C'est toi que je veux. Pas une autre.

Il me saisit par les épaules et me plaque contre le mur. Puis il pose ses lèvres sur les miennes et m'embrasse de force. Voyant que je ne réponds pas à son

baiser, il enfonce brutalement sa langue dans ma bouche. J'essaie de me débattre, mais il est trop fort. Impuissante face à lui, je finis par le laisser faire. Je sens des larmes rouler le long de mes joues. Cédric semble s'en apercevoir aussi. Il prend alors conscience de ce qu'il est en train de faire. Il s'écarte brusquement de moi, comme douché, le regard perdu.

— Pardonne-moi. Je ne voulais pas. Marion... je... S'il te plaît, pardonne-moi.

Il s'enfuit.

Je suis tétanisée. Je ne sais pas comment, mais je parviens à me traîner jusqu'à mon studio. Je m'écroule sur mon lit, en état de choc. Mon portable vibre à plusieurs reprises. Quelque temps après, il sonne. Une fois. Deux fois. J'arrête de compter. À bout de forces, je finis par m'endormir tout habillée.



Vendredi matin. Je m'éveille avec un mal de crâne terrible et les yeux gonflés d'avoir trop pleuré. Je prends une aspirine et fais ce que je peux pour camoufler les traces de mes pleurs, mais n'obtiens malheureusement pas beaucoup de résultats. Je me souviens d'une conversation avec Anna, au sujet de concombres ou de glaçons qui diminueraient les paupières bouffies, mais je n'en ai pas sous la main. Je me contente donc d'apposer un gant de toilette imbibé d'eau fraîche durant quelques minutes sur mon visage marqué. Je me prépare ensuite machinalement, prends mon petit-déjeuner puis me décide à prendre mon portable.

Les SMS reçus la veille au soir proviennent tous de Maxime. Il voulait savoir si j'allais bien et si j'étais bien rentrée. Inquiet par mon silence, il a ensuite tenté de me joindre. Je n'aurais pas eu la force de lui raconter... Comment Cédric a-t-il pu me faire une chose pareille ? Me forcer de cette façon. Moi qui le prenais pour un gentil garçon. Comment pourrai-je continuer à travailler avec lui au restaurant ?

J'envoie un message à Maxime pour le rassurer.

*Je vais bien, ne t'inquiète pas. J'ai eu une soirée difficile.*

Mon téléphone sonne aussitôt. Je décroche.

— Marion ? Pourquoi n'as-tu pas répondu à mes messages ? Tout va bien ?

C'en est trop pour moi. J'éclate en sanglots.

— Marion ? Marion ! Dis-moi ce que tu as. Où es-tu ? Je viens te chercher.

Je lui donne mon adresse entre deux hoquets. Quinze minutes plus tard, un terrible crissement de pneus retentit sur le parking de la résidence. Je souris malgré moi. On peut dire que Maxime a le sens du théâtral. J'entends ses pas résonner dans l'escalier. Il tambourine à ma porte.

— Marion !

Je déverrouille la porte d'entrée avant qu'il ne réveille tout le voisinage, et m'entoure de mes bras, mal à l'aise, sitôt que son regard inquisiteur trouve le mien. Il pénètre dans le studio, referme derrière lui et me conduit tout droit au canapé. Il s'assied ensuite à côté de moi et attend.

— Je t'écoute, me dit-il, le visage fermé.

Les vannes cèdent à nouveau lorsque je repense à ce qu'il s'est passé la veille. Maxime me prend par le menton pour que je le regarde dans les yeux.

— C'est ce type ? Celui d'hier ?

Je hoche la tête, embarrassée.

— Ce n'est rien, articulé-je d'une voix qui dit le contraire.

— Ce n'est rien ? Tu as vu dans quel état tu es ? Raconte-moi, insiste-t-il d'un ton sans réplique, les traits durcis par la colère.

— Que vas-tu lui faire si je te raconte ?

— Je vais le tuer !

— Alors je ne te dis rien.

— Marion..., gronde-t-il.

Je sens qu'il se contient difficilement et qu'il n'a qu'une envie, c'est de refaire le portrait de Cédric, mais je ne veux pas qu'ils se battent à cause de moi. Il s'approche, caresse mon visage avec douceur.

— Je ne supporte pas l'idée que quelqu'un puisse te faire du mal, reprend-il d'une voix redevenue normale. Dis-moi, insiste-t-il.

Je détourne les yeux. Je me sens honteuse.

— Cédric n'a pas bien pris le fait de me voir en ta compagnie hier. Omar, l'apprenti cuisinier, a dû intervenir pour qu'il me laisse tranquille. Et après...

Je m'interromps, car des sanglots menacent encore de déborder. Les larmes font une nouvelle fois leur apparition. Je les chasse d'un geste agacé.

— Je suis nulle. Je pleure comme une fille !

Il sourit.

— C'est parce que tu es une fille.

— C'est vrai. Ne m'en veux pas, s'il te plaît... Il était trop fort. Je n'ai pas réussi à le repousser.

Il bondit du canapé, hors de lui.

— Quoi ?! Est-ce qu'il t'a...

— Non. Il n'a pas été jusque-là. Il m'a suivie après le boulot. J'ai entendu des pas, je me suis retournée. Je l'ai vu. Il m'a répété qu'il m'aimait, qu'il ne supportait pas de me voir avec quelqu'un d'autre.

— On n'agresse pas une fille qu'on aime ! crache-t-il avec mépris.

— Il m’a plaquée de force contre le mur de la résidence et il m’a embrassée tout en me maintenant contre lui. Je n’arrivais pas à le repousser. Il était trop fort. Ensuite, je pense qu’il a réalisé ce qu’il était en train de faire. Et il est parti.

Maxime a les poings serrés. Il peine à se contenir. Il s’agenouille en face de moi et prend mon visage entre ses mains.

— Aucun homme n’a le droit de forcer une femme de cette manière. Tu n’as pas à te sentir mal. C’est sa faute. Pas la tienne. Jamais je n’oserais te faire subir une chose pareille. Je vais avoir une discussion avec lui.

— Non !

— Oh que si !

— Ça servira à quoi ?

— D’une, je me sentirai mieux une fois que je lui aurai refait le portrait. De deux, je vais l’avertir que s’il te touche à nouveau c’est un aller direct pour l’hôpital.

Je pousse un soupir. Je suis fatiguée et j’ai du mal à rassembler mes idées.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Oui, bien sûr. Tout ce que tu veux.

— J’aurais bien besoin d’un câlin.

Il me sourit avec tendresse.

— Ça, c’est dans mes cordes.

Maxime me prend dans ses bras. Je m’y blottis, merveilleusement bien.



J'écoute son cœur battre, la tête collée sur sa poitrine. Je me sens en sécurité. Il caresse mes cheveux, y dépose de fréquents baisers. Nous restons ainsi de nombreuses minutes, profitant de ce moment à la fois tellement intime et rempli de promesses.

C'est malgré moi que je mets fin à cet instant magique.

— Je vais devoir y aller. J'ai cours dans vingt minutes.

— OK. Je te dépose puis je vais rendre une petite visite à cet enfant de salaud. Tu sais où il habite ?

— Non. Je n'en ai aucune idée. Je ne suis jamais allée chez lui, malgré ses fréquentes invitations. J'aurais peut-être dû.

— Non ! Tu as très bien fait. Je ne sais pas pourquoi, mais l'idée de t'imaginer chez un gars ne me plaît pas plus que ça.

Cet aveu me fait sourire.

— Ah bon ?

— Oui, d'ailleurs, ça me fait penser que tu n'as encore jamais mis les pieds dans *mon* appart. Il va falloir y remédier. En attendant, je t'accompagne jusqu'à la fac.

Je prends ma besace, ma veste et nous sortons.

Avant de me quitter, sur le parking, Maxime me demande si j'ai au moins une idée du quartier dans lequel Cédric habite. Je réfléchis puis me souviens qu'il m'en a parlé à plusieurs reprises. Il se plaignait du fait qu'il lui fallait plus de vingt minutes pour venir bosser et qu'il aurait aimé habiter plus près. Je lui avais alors demandé où il vivait exactement.

— Il habite dans le quartier des Lilas. Dans des appartements rénovés d’après ce qu’il m’a dit. Je n’en sais pas plus.

— Ça ira. Je me débrouillerai pour le trouver.

— Maxime ?

— Oui ?

— Si tu le trouves, ne fais rien que tu pourrais regretter.

— Ah ça, non. Il n’y a aucun risque que je regrette ! me répond-il avec ironie.

Il se penche vers moi et m’embrasse avec douceur, comme pour effacer le souvenir d’autres lèvres bien moins tendres. Quelques minutes plus tard, j’ouvre la portière de l’Audi, me sentant désormais bien mieux.

Maxime ne me donne pas de nouvelles de la matinée. Il n’a probablement pas réussi à mettre la main sur Cédric. Je retrouve Anna vers 11 heures. Nous n’avons plus cours avant l’après-midi. Ma rouquine est de bien meilleure humeur en ce vendredi, veille de week-end.

— Oh là là. Tu as une de ces têtes, ma pauvre.

Je ne peux m’empêcher de rire.

— Quel tact !

— Tu sais bien qu’on se dit toujours tout. Pas d’hypocrisie entre nous.

Ce n’était pas la chose à dire. Je me sens mal à l’aise. Je ne suis pas aussi transparente avec Anna que je l’aurais souhaité ces derniers temps. Mais je ne veux pas lui parler de Maxime. Cela donnerait de l’importance à cette relation et je ne peux pas me permettre de laisser les choses aller trop loin. Quant à ce qu’il

s'est passé la veille avec Cédric, il m'est également impossible de lui en parler. Anna m'aurait forcée à aller porter plainte. Or, je veux à tout prix oublier cette histoire.

— Oui. C'est pour ça qu'on s'entend si bien, lui réponds-je, la mort dans l'âme.

— Pourquoi tes yeux sont tout gonflés ? Tu as pleuré ? me demande Anna, suspicieuse.

J'invente une excuse bidon.

— C'est vraiment bête. J'ai regardé un mélo hier soir à la télé et à la fin, j'ai pleuré comme une madeleine. Impossible de m'arrêter.

— Ah dis donc ! C'était quel film ?

Voilà qui m'apprendra à inventer des bobards ! Je réfléchis au dernier film qui m'a mis la larme à l'œil.

— *Out of Africa*. Trop triste.

Nous nous rendons à la petite bibliothèque de notre UFR pour y travailler un peu.

— Au fait, j'ai oublié de te dire, me chuchote Anna, je t'abandonne ce week-end. On part avec nos parents voir de la famille à Paris. Impossible d'y échapper, c'est l'anniversaire de notre tante Cécile. Paul a tout fait pour ne pas y aller, mais Maman s'est montrée inflexible. Pour une fois !

Elle ricane comme une ado.

— Ça va lui faire les pieds à ce petit prétentieux ! Tante Cécile ne peut pas

l'encadrer. Elle va lui mener une vie infernale. Je vais me marrer comme une folle !

— Tu me raconteras !

— Avec grand plaisir !

À 16 heures, Maxime ne m'a toujours pas donné signe de vie. Mon dernier cours enfin terminé, je prends le chemin du retour. Une voiture ralentit et s'arrête à ma hauteur. Une Audi TT noire. Mon rythme cardiaque s'accélère, comme à chaque fois qu'il est dans les parages. J'ouvre la portière côté passager et m'installe sur le siège.

— Tu m'as manqué, mon cœur.

Je retiens ma respiration. Il approche son visage du mien pour effleurer mes lèvres d'un doux baiser puis démarre. Je ressens une certaine appréhension à lui poser la question, mais je me lance :

— Tu as pu le trouver ?

Il se contente de sourire. Un sourire qui en dit long. Le trajet jusqu'à chez moi ne dure que cinq minutes.

— Tu veux monter ?

— J'ai cru que tu ne me le demanderais jamais ! Tu me proposes un dernier verre ?

Il ponctue sa dernière remarque d'un clin d'œil aguicheur puis il ricane. Je ne peux m'empêcher de l'imiter.

— Non, pas pour un dernier verre ! Mais j'aimerais beaucoup que tu

m'expliques pourquoi tu es de si bonne humeur.

— Ah, ça...

Nous montons les escaliers puis entrons dans mon studio.

— Ça fait longtemps que tu vis en résidence universitaire ? me demande-t-il tout en allant s'installer dans mon canapé.

Je suis amusée de le voir aussi à l'aise dans mon intérieur.

— Depuis que j'ai commencé mes études à la fac. Un peu plus de deux ans.

— Et ça ne te gêne pas de vivre seule ?

— Non, pas du tout. J'aime avoir mon indépendance. Et puis je rentre régulièrement à la maison. J'ai aussi souvent mes parents au téléphone.

— C'est bien. C'est important la famille, ajoute-t-il tout en me dévisageant intensément.

Je détourne le regard, dans tous mes états.

— Tu veux boire quelque chose ? lui proposé-je pour changer de sujet.

— Volontiers.

— Un coca ? De la citronnade ? Du thé glacé ?

— Thé glacé, s'il te plaît.

Je me dirige vers la kitchenette et emplis un verre que je lui apporte. Il s'en saisit et m'arrête d'un geste avant que je ne m'éloigne.

— Assieds-toi à côté de moi. S'il te plaît.

Je ne peux lui refuser tant son regard est implorant. Je soupire.

— Très bien, mais sois sage.

— Moi ? Je suis l'innocence incarnée, rétorque-t-il faussement vexé.

J'éclate de rire. Il se fige tout en m'observant d'un œil fasciné.

— Quoi ?

— Te voir rire, comme ça. Je craque ! Tu n'es jamais aussi irrésistible que quand tu te laisses aller.

— Merci.

Je réponds sèchement. Je suis à nouveau tendue.

— Je ne vais pas te manger, tu sais.

— Je le sais bien.

— Alors pourquoi es-tu toujours sur la défensive ?

Je prends quelques instants pour réfléchir.

— Maxime.

— Aïe. Je n'aime pas quand tu prononces mon prénom de cette façon.

— Je ne veux pas te donner de faux espoirs en ce qui nous concerne.

— Je savais bien que je n'allais pas apprécier ce que tu allais dire.

— J'en suis bien consciente, mais je ne peux pas te laisser croire l'inverse.

— On est bien ensemble, non ?

— Oui, mais...

— Mais quoi ?

— On peut continuer de se voir, de discuter. Je t'apprécie vraiment. Mais cela n'ira pas plus loin.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je ne veux pas souffrir !

Je suis au bord des larmes.

— Je ne compte pas te faire souffrir. Bien au contraire !

— Ça, c'est ce que tu dis maintenant.

— Si tu ne me laisses pas une chance, comment peux-tu le savoir ?

— Te laisser une chance voudrait dire te laisser la possibilité de me faire du mal.

— Jamais. Jamais je ne te ferai de mal.

Il prend mon visage dans ses mains, embrasse mon front, mes paupières, mes joues, ma bouche.

— Je peux te laisser du temps. Mais ne me demande pas de ne pas vouloir aller plus loin. Tu es tout ce que je recherche, tout ce dont j'ai besoin.

Il me serre fort contre lui. Je voudrais tant y croire. Mais ses paroles font écho à d'autres que j'ai entendues il y a si longtemps et qui n'ont été qu'un moyen de

me séduire. Je ferme les yeux et prends une décision. Peut-être la regretterai-je.

— Très bien. Je suis prête à te laisser une chance. Mais tu vas devoir être très patient avec moi. Si tu penses ne pas en être capable, alors il vaut mieux tout arrêter dès maintenant.

— D'accord. J'accepte ta proposition.

Nous échangeons un sourire. Il replace une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Si tu crois que tu vas réussir à me mettre dans ton lit aussi facilement, jeune fille, tu te gourres.

Je ricane.

— C'est ça, l'espoir fait vivre !

— Je peux toujours rêver, non ?

Je lève les yeux au ciel.

— Si tu me disais plutôt ce qu'il s'est passé avec Cédric ?

— Ah, ça, tu le découvriras lorsque tu le croieras ce soir au restaurant. Mais une chose est sûre, il ne t'ennuiera plus, m'assure-t-il d'une voix redevenue sérieuse. Il n'a plutôt pas intérêt, ajoute-t-il, plus pour lui-même.

Le vendredi soir en général, le Pain d'antan fait salle comble. Maxime m'a quittée une demi-heure plus tôt, pour me laisser me changer. Auparavant, il m'a fait promettre de passer mon samedi en sa compagnie, chose que je n'ai pas pu lui refuser après la décision que j'ai prise. Anna étant absente tout le week-end, j'étais libre. Mais j'éprouve tout de même une certaine réticence à sortir avec lui.



Il y a tellement longtemps que cela ne m'est pas arrivé. Je me sens nerveuse rien qu'à l'idée de ce qui va se passer. Je chasse des images peu avouables de ma tête et me concentre sur un problème bien plus immédiat : Cédric. Je ne veux pas lui parler. Je ne veux même pas le voir. La situation risque d'être très compliquée.

Mon chemisier blanc et ma jupe noire enfilés puis mes cheveux noués en chignon lâche sur la nuque, je me résous à prendre le chemin du restaurant. Lorsque je passe la porte, plusieurs choses me sautent aux yeux. Une animation inhabituelle règne dans la grande salle. Jacques et Carole Dujardin font tous deux face à un Cédric qui semble faire profil bas. Je ne peux pas distinguer ses traits, car il est de dos, mais tout dans son attitude traduit l'embarras. Omar se tient un peu en retrait et a l'air de beaucoup s'amuser. Lorsqu'il m'aperçoit, il me lance un clin d'œil complice.

— Tu te rends compte, plaide Carole d'un ton moralisateur à Cédric, cela va donner une mauvaise image de notre établissement aux clients. On n'a pas idée de se battre comme ça avec un inconnu dans la rue ! Que t'est-il passé par la tête, bon sang, Cédric ? Tu t'es regardé dans une glace ? Cela ne fait pas présentable du tout. Notre clientèle va te prendre pour un bagarreur. Tu pourrais leur faire peur.

M. Dujardin tente de calmer sa femme.

— N'en fais pas toute une histoire, ma chérie. Ça ne lui était encore jamais arrivé. Cédric, nous comptons sur toi pour que ce genre d'incident ne se reproduise plus. Je suis d'accord avec ma femme sur le fait que ça ne renvoie pas une bonne image à notre clientèle. Un serveur se doit d'être impeccable, c'est primordial. Mais n'en parlons plus. File au vestiaire. Nous avons déjà pris assez de retard comme ça.

— Merci, Jacques. Je vous présente une nouvelle fois mes excuses à tous les

deux.

Il quitte la pièce. J'aperçois alors son visage, complètement tuméfié, et comprends les craintes de M<sup>me</sup> Dujardin vis-à-vis des clients. La lèvre inférieure de Cédric est complètement fendue. Sa paupière gauche est tellement gonflée qu'on distingue à peine son œil et son nez semble cassé. Je comprends alors. Maxime n'est pas étranger à ces blessures. Je ne devrais peut-être pas, mais j'en ressens une joie intense. Ses paroles me reviennent en mémoire.

« Une chose est sûre, il ne t'ennuiera plus. »

Il l'a salement amoché. Cela ne peut signifier qu'une chose. Il tient vraiment à moi. Ça ou alors il adore cogner ses semblables. Mais je préfère pencher pour ma première idée. Omar approche.

— Dis donc, ma grande, on dirait bien qu'il a eu la monnaie de sa pièce notre ami le harceleur. D'après ce qu'il a raconté aux Dujardin, il a eu un désaccord avec un type dans la rue, le ton est monté et il s'est pris une raclée.

Il se marre franchement.

— Tu ne connaîtrais pas, par le plus grand des hasards, celui qui lui a fait sa fête ?

Il m'observe d'un œil suspicieux, tout en croisant les bras. Je prends un air innocent.

— Moi ? Je n'ai rien à voir avec ça.

Omar redevient sérieux. Il pose une main sur mon épaule.

— Je ne sais pas pourquoi, j'ai comme dans l'idée que tu ne me dis pas tout. Crache le morceau, ma grande.

Mon visage se décompose. Je baisse les yeux pour réfléchir, puis je décide de jouer la carte de l'honnêteté. Cela fait quelque temps déjà qu'il est mon confident, je me vois mal ne rien lui dire.

— Omar. Je préfère ne pas tout te raconter, car il a déjà assez morflé, mais Cédric m'a suivie hier soir.

— Putain d'enfoiré de merde ! lâche-t-il entre ses dents.

Les Dujardin sont bien trop occupés à discuter pour nous prêter attention. Je pose une main apaisante sur son bras.

— Calme-toi. Un ami s'est occupé de lui. Il ne m'ennuiera plus.

— Il a plutôt pas intérêt ! Pour qui il se prend ce mec ?

Il inspire profondément puis son visage change du tout au tout. Il m'observe d'un air goguenard. Son changement d'humeur m'intrigue.

— Quoi ?

— Un ami, hein ?

Je ris. Le rouge me monte aux joues.

— Oh là, ma grande, tu rougis ! J'en suis tout retourné ! En tout cas, il doit avoir un sacré uppercut ton « ami ».

Il me donne une bise sur la joue puis regagne les cuisines.

Je me rends à mon tour au vestiaire, le cœur plus léger qu'un peu plus tôt. Cédric ferme son casier. Je marche jusqu'au mien, l'ignorant superbement. Il ne m'accorde pas un regard.

— Excuse-moi, l’entends-je murmurer. Ça ne se reproduira plus.

Et il sort. J’ai hâte que mon service se termine pour appeler Maxime. Je dois absolument le remercier.

Le rythme est particulièrement soutenu en ce vendredi soir. Pourtant, je suis sur un petit nuage. Cédric m’évite comme la peste. Il n’ose même plus croiser mon regard. Sitôt la porte du restaurant franchie, je comprends que je n’aurai pas à appeler mon chevalier servant. Sa voiture est garée juste en face. Un immense sourire étire mes lèvres.

— Merci, lui dis-je simplement lorsque je suis à l’intérieur.

— Pas de quoi. Je recommencerai autant de fois que cela sera nécessaire.

Je ris.

— Je pense que tu n’auras pas à te donner cette peine.

— Il t’a laissée tranquille, ce soir ?

— Oui, c’est le moins qu’on puisse dire.

— Tant mieux.

Il approche son visage du mien, effleure mes lèvres puis démarre.

— Raconte-moi.

— Que veux-tu savoir ?

— Comment en êtes-vous venus aux mains ?

Il prend le temps de la réflexion.

— Disons qu'il n'était pas prêt à te laisser tranquille. Je lui ai dit qu'il ne t'intéressait pas et que s'il posait à nouveau les pattes sur toi, je lui démolirais le portrait. Il n'a pas semblé convaincu alors il a fallu que je me montre persuasif.

— Oui... Tu l'as bien amoché.

— Il a eu ce qu'il méritait. On ne force pas une femme si elle ne veut pas.

Nous arrivons devant la résidence. Maxime m'embrasse tendrement puis me souhaite une bonne nuit. Je suis plutôt étonnée, mais, avant tout, déçue. Il m'a habituée à une attitude plus insistante.

— Tu es juste venu me raccompagner ?

— Je voulais m'assurer qu'il avait bien compris le message et qu'il ne t'ennuierait plus.

— C'est le cas.

— Alors repose-toi bien, ma belle. Demain, tu vas devoir me supporter toute la journée. Tu auras besoin de toutes tes forces.

Il ponctue sa remarque d'un clin d'œil aguicheur puis s'esclaffe devant ma mine décomposée.

— C'est trop facile de te mettre dans tous tes états, se moque-t-il.

Je le dévisage un instant. Il semble déstabilisé.

— Bonne nuit, Maxime.

— Bonne nuit, mon cœur.



Que porter un tel jour ?

Question cruciale que se posent la plupart des femmes pour un rendez-vous galant. Une tenue trop féminine n'est peut-être pas très indiquée. Je ne peux pas non plus mettre un jogging. Et où compte-t-il m'emmener ? Cela m'aurait simplifié la vie s'il m'avait révélé le programme du jour. Je passe en revue ma penderie puis soupire. Je choisis finalement un jean beige slim qui met en valeur ma silhouette ainsi que l'un des jolis pulls, bleu marine, que j'ai acheté lors de ma récente petite virée shopping avec Anna. Un peu de mascara et de blush pour me donner bonne mine, un bon coup de brosse et me voilà prête. Je m'observe d'un œil critique dans le grand miroir de l'entrée. Ça fera l'affaire.

L'attente commence alors. Et les questions se mettent à fuser dans ma tête. Ai-je eu raison d'accepter de lui laisser une chance ? Jusqu'où suis-je prête à aller avec lui ? Comment cette journée va-t-elle se finir ? Dois-je mettre fin à cette relation avant que les choses n'aillent trop loin ?

Mon portable vibre. C'est Anna.

*\* Anna\_ Salut, Cocotte ! Tu m'en veux pas de te lâcher tout un week-end*

*j'espère. Nous sommes sur la route. Paul me tape sur les nerfs. Il n'arrête pas de me parler de toi. Je crois que je vais le tuer avant d'arriver à Paris !*

*\* Marion\_ Ma pauvre. Dis-lui que j'ai une maladie congénitale très rare et que tu n'avais jamais osé lui en parler jusqu'à maintenant. :-)*

*\* Anna\_ Il me demande de quelle maladie il s'agit.*

*\* Marion\_ Euh...*

Je me souviens d'avoir vu un reportage quelques mois plus tôt sur la maladie de Huntington. Ça devrait suffire à le dissuader de vouloir aller plus loin.

*\* Marion\_ La maladie de Huntington.*

*\* Anna\_ Il dit qu'il ne sait pas ce que c'est et qu'il s'en fiche.*

*\* Marion\_ Génial...*

*\* Anna\_ Je te laisse. On reste en contact. Gros bisous.*

*\* Marion\_ Bisous.*

Un crissement de pneus caractéristique retentit sur le parking. Mes battements cardiaques s'emballent aussitôt. L'interphone retentit. Je décroche le combiné.

— Oui ?

— C'est moi. Tu es prête ?

— Oui, je descends.

— Attends. Comment es-tu habillée ?

— Euh... Pourquoi tu me poses cette question ? lui demandé-je, perplexe.



Il rigole franchement.

— C'est juste pour savoir si tu es assez couverte. Prends un manteau bien chaud et aussi des chaussures confortables. On va marcher une bonne partie de la journée donc ne mets pas de hauts talons.

— OK. J'enfile ça et j'arrive.

— Je t'attends dans la voiture. Ne sois pas trop longue !

Il ne peut pas me voir, mais je lui tire la langue à travers le combiné. Il aurait pu le dire avant qu'il me fallait des chaussures de marche et des vêtements chauds. J'ôte mes bottes et opte pour des boots. Puis je sors un anorak de la penderie. Je décide également d'emporter une écharpe et des gants. Je claque la porte et descends les marches à la volée.

Lorsque j'ouvre la portière, Maxime affiche un air béat. Cela me fait chaud au cœur.

— Salut, lance-t-il avec bonne humeur.

— Salut.

Je m'installe. Il attend tout en tapotant le volant de ses doigts.

— Tu ne démarres pas ?

— Non.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que tu ne m'as pas dit bonjour.

— Mais si ! À l'instant. Je t'ai dit « salut ».

— Je le sais. Et mon bisou alors ?

Il me fixe, comme pour me mettre au défi. Je lève les yeux au ciel dans une vaine tentative de dédramatiser la situation, pour masquer mon embarras, mais je n'en mène pas large. C'est toujours lui qui m'a embrassée jusqu'à présent. Il veut que je franchisse un cap dans notre relation. Je ne veux pas en faire toute une histoire, mais réalise-t-il ce qu'il me demande ? Je déglutis et frotte mes paumes soudainement moites sur mon jean.

— Allez, tu vas y arriver, m'encourage-t-il d'une voix douce.

Je prends mon courage à deux mains et approche mon visage du sien, tout en fermant les yeux. Mes lèvres se posent délicatement sur les siennes tel le frôlement d'une aile de papillon. Maxime me laisse faire, dans un premier temps, puis il entrouvre les lèvres et répond avidement à mon baiser. Quelques instants plus tard, il met fin, quelque peu essoufflé, à notre étreinte. J'ouvre les yeux. Il m'offre un sourire étincelant.

— Je prolongerais bien ce moment, mais nous avons un bout de route à faire.

Il colle son front au mien et pose ses mains en coupe sous mon visage dans un geste infiniment intime et tendre.

— Je suis bien avec toi.

— Moi aussi, bredouillé-je presque malgré moi.

Il semble heureux. Maxime dépose un baiser sur le bout de mon nez puis reprend une position compatible avec la conduite.

— Allez, en route !

— Où va-t-on ?

— Je ne te l'ai pas dit ?

— Non, tu ne me l'as pas dit.

Il ricane.

— Ah bon. Il me semblait pourtant... Tu es sûre ?

Il capitule devant mon regard noir.

— Nous allons nous balader sur la côte. C'est très beau à cette période de l'année et, cerise sur le gâteau, il n'y a quasiment personne en raison du vent glacial. Tu es partante ?

— Complètement. C'est une très bonne idée. J'adore marcher. Et l'air marin nous fera le plus grand bien.

— J'adore quand tu dis « nous ».

Il me lance un regard lourd de sens-entendus. Je ne peux faire autrement que détourner les yeux. Il démarre.

Moi aussi, j'aime ce *nous*, mais j'espère simplement que je ne finirai pas par le regretter.

Une heure plus tard, nous arrivons à destination. La plage de la Mine d'Or se situe dans la commune de Pénestin. La palette de couleurs qui s'offrent à notre vue est incroyable. Des falaises de couleur ocre, un sable doré, l'océan d'un vert profond, un ciel gris perle. Après avoir apprécié le panorama, je reviens à Maxime qui est, lui aussi, en pleine contemplation : il m'observe intensément.

— Tes yeux sont de la même couleur que l'océan.

— Les tiens me font penser au lagon d'une île paradisiaque.

Nous échangeons un sourire. Maxime prend possession de ma main et nous entamons notre promenade sur le sable fin.

Le vent est effectivement glacial, mais je m'en moque. Nous rencontrons très peu de monde. Mis à part quelques propriétaires de chiens, la plage est déserte. Seul le bruit des vagues rompt le calme ambiant. Je me sens détendue, apaisée. Qui plus est, Maxime n'a plus lâché ma main depuis notre arrivée et j'en éprouve un secret bien-être.

— Tu es déjà venue ici ? me demande-t-il soudain.

— Jamais. Cet endroit est magnifique.

— Oui. Je préfère y venir à cette période de l'année quand il est peu fréquenté. La plage retrouve son aspect sauvage. L'été, énormément de vacanciers squattent les lieux et ça dénature le paysage.

— Et toi ? Tu amènes souvent tes conquêtes ici ?

— Seulement celles qui comptent, répond-il sur le ton de l'humour.

Mes traits se figent malgré moi. Je sais bien que c'est bête, mais cette remarque me blesse. L'idée qu'il ait emmené d'autres filles ici ne me plaît pas du tout. Maxime réalise que je n'ai pas bien pris son trait d'esprit lorsqu'il risque un coup d'œil vers moi. Il s'arrête de marcher pour se poster en face de moi. Puis il lève mon menton vers son visage, soudain très sérieux.

— Je n'ai jamais amené d'autres filles ici. Je te le promets.

Je sonde son regard et réalise que je tiens déjà énormément à lui. Il me prend dans ses bras et me soulève en me serrant très fort.

— Fais-moi confiance.

— Je ne demande que ça, réponds-je dans un murmure.

— Que t'est-il arrivé ? Raconte-moi.

Je réfléchis quelques secondes.

— Non. Pas maintenant. Cette journée est magique. Je ne veux pas l'entacher de souvenirs aussi laids.

— Très bien. Alors quand tu te sentiras prête.

Il m'embrasse sur le front, les yeux, les lèvres, comme pour effacer les mauvais souvenirs de ma tête, puis nous reprenons notre marche. Le ressac rythme notre promenade, agissant comme le tic-tac d'une horloge, nous faisant prendre conscience de la course du temps. C'est en général le cas des moments heureux, comme si le temps s'accélérait et que l'on ne pouvait en profiter pleinement tant on les sent nous filer entre les doigts.

Aux alentours de 13 heures, Maxime me propose de déjeuner dans un petit restaurant du centre-ville de Pénestin. J'accepte vivement, car je commence sérieusement à avoir faim après tous ces efforts. Qui plus est, ça me changera de me faire servir pour une fois. Nous entrons dans le petit établissement qui propose principalement des produits de la mer. Le quinquagénaire souriant qui nous accueille nous amène à une petite table pour deux avec vue sur l'océan. Il soulève galamment ma chaise et m'aide à m'asseoir puis il nous présente les menus et s'éclipse discrètement. Du professionnalisme à l'état pur !

Je me plonge dans la lecture du menu.

— Qu'est-ce qui te fait envie ? s'enquiert mon chevalier servant.

— Je me laisserais bien tenter par la sole meunière. Et toi ?

— Euh... Sur la carte ? me demande-t-il d'un air canaille.

Je lève les yeux au ciel, mais je ne peux m'empêcher de glousser.

— Oui. Bien sûr, sur la carte !

Maxime prend une expression triste.

— Tant pis ! Pour me consoler de ne pas avoir ce qui me tente vraiment, je prendrai le burger aux deux saumons avec ses frites.

— Rien que ça ?

— Je veux bien prendre une salade, mais si je fais un malaise, il faudra que tu me fasses du bouche-à-bouche.

Devant ma mine atterrée, il rit aux éclats. Je l'imites de bon cœur. Maxime saisit ma main par-dessus la table.

— On n'est pas bien, là, tous les deux ?

Je hoche la tête et lui souris.

— Si, c'est une très belle journée.

— Tu es rayonnante aujourd'hui. Le grand air te fait du bien.

Je me dandine sur ma chaise, mais ses compliments me procurent une joie indescriptible. Le serveur vient prendre notre commande.

Le repas se déroule agréablement. Les plats sont délicieux. De plus, l'atmosphère du lieu est particulièrement relaxante avec ses musiques d'ambiance douces. Mais surtout, la compagnie de Maxime m'apporte un bien-être que j'ai rarement connu. Nous discutons de tout, de rien. Il me raconte des

anecdotes sur son enfance, me parle des lieux qu'il a visités. J'adore l'écouter parler : je suis littéralement pendue à ses lèvres. J'espère tellement qu'il ne finira pas par tout gâcher. J'accepte de le laisser régler la note à condition que ce soit mon tour la prochaine fois.

— Bon. Il est pratiquement 15 heures. Tu es d'accord pour poursuivre notre petite balade dans les environs ?

J'acquiesce, ravie.

— Oui, avec plaisir. Merci beaucoup pour le déjeuner.

— Dis donc, c'est que tu ne m'as pas habitué à autant de bonne humeur, me taquine-t-il. Où est la Marion taciturne et distante que je connais ?

— Excuse-moi. Je suis plutôt du genre renfrogné avec les garçons en général. C'est un moyen de les tenir à distance. Tu comprends ?

— Oui. Ne t'inquiète pas.

— Mais je ne suis pas comme ça. Enfin... Ce que je veux dire, c'est qu'avant, je riaais, je plaisantais tout le temps. J'ai un peu perdu ma bonne humeur. Mais en général, j'ai beaucoup d'humour.

Il m'observe attentivement, d'un air grave.

— Et qu'est-ce qui t'a fait perdre cette bonne humeur ? Ou plutôt, qui ?

Je baisse la tête, mal à l'aise. Puis je lui souris.

— Quelqu'un qui ne mérite pas qu'on s'attarde sur lui. Nous y allons ?

Maxime hoche la tête. Mais je sais que tôt ou tard, il exigera que je lui révèle ce qu'il m'est arrivé.

Nous prenons le chemin des dunes. Les hautes étendues vallonnées de sable fin nous protègent du vent glacial. Nous évoluons une heure environ entre les immortelles puis, fourbus, nous laissons tomber dans un coin incurvé qui nous fournit un abri. C'est comme si nous étions seuls au monde. Côte à côte, nous écoutons le bruit des vagues, le hurlement du vent, le cri des mouettes. Je ferme les yeux et respire l'air iodé. Lorsque je les rouvre, je constate que Maxime m'observe, comme fasciné. Son attention se porte sur mes lèvres. Je n'ai pas le temps de réagir. Il m'attire à lui et écrase sa bouche sur la mienne avec ardeur. Ses mains s'engouffrent dans mes cheveux puis descendent le long de mon dos. Il m'étreint comme s'il voulait se fondre en moi. Nos respirations saccadées, nous nous laissons entraîner par notre instinct. Une fois de plus, je laisse les émotions m'envahir et prendre possession de tout mon être. Maxime m'étend sur le sable confortable puis recouvre mon corps de sa chaleur bienfaisante. Lorsque je le regarde pour l'admirer, il se relève immédiatement, comme s'il avait reçu un électrochoc.

— Marion, si tu continues de me regarder comme ça, je ne réponds plus de rien. On ne peut pas faire ça ici.

Ses paroles me sortent de l'état second dans lequel je me trouve. Embarrassée au possible, je me relève. Je frotte le sable de mes vêtements et de mes cheveux pour me donner une contenance.

— On devrait partir. Il commence à se faire tard.

— OK. Il vaut mieux.

Nous rejoignons la voiture. Maxime sait que je suis contrariée, car je réponds par monosyllabes durant tout le trajet retour. Je m'emmure dans un mutisme ayant pour but de le tenir éloigné de moi. Une nouvelle fois. Lorsque nous arrivons devant ma résidence, je m'apprête à le remercier pour la magnifique



journee que nous avons passee et à lui souhaiter bonne nuit lorsqu'il verrouille la fermeture centralisee des portes. J'ouvre la bouche, interloquee. Il plante son regard dans le mien, croise les bras et prend un air severe.

— Mais. Quoi ?

— Tu ne crois quand même pas que je vais te laisser partir de cette façon ?!

— Et pourquoi pas ?

Il réfléchit.

— Tu ne veux pas qu'on monte chez toi pour en discuter calmement ?

— Pourquoi ? réponds-je sur la défensive.

Il soupire, sentant probablement que la partie s'annonce difficile.

— Écoute, Marion. Il faut qu'on parle. Je te promets de ne pas te toucher si tu n'en as pas envie. Mais je ne veux pas en discuter ici. On sera beaucoup mieux chez toi.

— Très bien...

Il déverrouille les portières. Je sors précipitamment. Maxime m'emboîte le pas. Lorsque nous pénétrons dans mon studio, je me débarrasse de mon anorak et de mes boots et vais directement me poser sur le canapé. Maxime m'observe, ne sachant probablement pas comment s'y prendre, puis vient s'asseoir à côté de moi.

— Tu m'en veux ?

— Je ne t'en veux pas.

— Si, je le vois bien.

— Tu ne comprends pas. C'est à moi que j'en veux. Pas à toi.

— Explique-moi ça.

Je sens le rouge me monter aux joues. J'enfouis mon visage dans mes genoux repliés.

— Je n'ai pas su me contrôler, marmonné-je.

— Quoi ?

Les coins de sa bouche s'étirent malgré lui. Maxime me saisit par les bras et m'attire à lui pour m'installer sur ses genoux.

— Voilà. C'est mieux comme ça, me dit-il goguenard. Alors, tu disais ?

Je lève les yeux au ciel.

— Je disais que je m'en veux parce que je n'ai pas su me contrôler, lui réponds-je en criant presque.

Cela le fait ricaner. Et moi j'ai envie de le frapper.

— Continue de te moquer et je te mets dehors.

Il rit de plus belle. Je m'apprête à me lever lorsqu'il me rattrape par la taille et m'allonge à moitié sur le canapé. Il se penche sur moi.

— Ne t'en veux pas, je suis irrésistible. Tu n'y peux rien.

J'oublie alors toutes mes résistances. Il l'est effectivement, irrésistible. Il m'embrasse avec un peu plus de contrôle, jouant avec moi, me couvrant de

baisers dans le cou, mordillant mon menton, mon nez. Il s'interrompt.

— Tu as peur de devenir accro à mon corps ? C'est ça ?

Je pouffe puis réponds, plus sérieusement.

— Non. J'ai juste peur que tu t'en ailles sitôt que tu auras obtenu ce que tu veux.

Il sonde mon regard.

— C'est ce qu'il s'est passé ? Un salaud t'a abandonnée après avoir obtenu de toi ce qu'il voulait ?

Je détourne le visage, honteuse.

— N'en parlons plus. Ce n'est pas important.

— Bien sûr que ça l'est, si c'est à cause de ça que tu me fuis.

Allez savoir pourquoi, je me mets à sangloter.

— Je ne veux pas en parler, chuchoté-je.

Il m'installe plus confortablement contre lui, posant ma tête sur sa poitrine.

— Tu entends les battements accélérés de mon cœur ? C'est toi qui en es la responsable. Pourquoi je voudrais partir loin de toi ? Un caractère pareil, ça ne se trouve pas à tous les coins de rue.

Mon corps tressaute. Je glousse.

— Voilà, c'est comme ça que je veux te voir : rieuse, pas triste. Tu veux qu'on allume la télé ?

J'acquiesce. Il s'empare de la télécommande, déniche un programme comique et me recouvre du plaid posé sur le dossier du canapé. Tous deux enveloppés, nous passons la soirée blottis l'un contre l'autre. Je finis par m'endormir dans ses bras juste après m'être dit que c'était décidément la meilleure journée de toute ma vie.

Lorsque je m'éveille, il me faut une demi-seconde pour réaliser où je me trouve. Un coup d'œil à l'horloge. 8 heures. Bon sang, il faut que j'aïlle aux petits coins ! Je lève discrètement la tête. Maxime dort comme un bienheureux, les bras enroulés autour de moi. Je dois avoir une mine affreuse et les cheveux tout en broussailles. Je me libère en douceur de cet incroyable beau gosse et m'appête à tenter une manœuvre d'évasion lorsque je me retrouve à nouveau emprisonnée par deux bras costauds.

— Aaaaaah ! Tu m'as fait peur, andouille !

Il ne trouve rien de mieux à faire que s'esclaffer comme un gamin. Je lui donne un coup de coude dans les côtes.

— Et où comptes-tu aller comme ça, ma belle échevelée ?

— Dis donc, tu es culotté, mon grand. Et puis, c'est l'hôpital qui se moque de la charité. Ta tignasse n'est pas franchement mieux que la mienne.

Je ricane devant son air étonné et ne peux m'empêcher de passer les doigts dans sa chevelure hirsute.

— Comment tu me parles ! Et on n'est même pas encore mariés... Ça promet !

Il prend un air horrifié qui me fait rire à nouveau.

— Tu veux bien me libérer ? J'ai un besoin urgent.

— T'en as de bonnes, toi ! Moi aussi j'ai un besoin urgent. Si tu ne

m'embrasses pas dans la minute, je crois bien que je vais mourir de chagrin.

Il pose sa main droite sur son cœur, simulant un malaise. Je lève les yeux au ciel même si je dois avouer que son petit numéro me fait fondre.

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre...

Il se met alors à pousser des gémissements de plus en plus sonores qui finissent par avoir raison de moi.

— Très bien, très bien, tu ne vas quand même pas réveiller tout le voisinage ?!

Je me penche sur lui et pose brièvement mes lèvres sur les siennes.

— Quoi ! C'est tout ? se plaint-il.

Il saisit mes poignets puis m'attire au-dessus de lui. Mes mains libérées, j'ai tout loisir de les plonger dans l'épaisseur de ses cheveux. Voyant que j'ai de quoi m'occuper, Maxime profite de ma position allongée pour partir à la découverte de mes hanches et au-delà, en même temps qu'il me donne un baiser digne de ce nom. Lorsqu'il me libère enfin, complètement détendue, je cours jusqu'à la salle de bains. Cinq minutes plus tard, je reviens, la vessie soulagée, les cheveux peignés, l'haleine fraîche, le visage défroissé. J'ai de nouveau apparence humaine. Maxime est attablé devant un bol de céréales en train de chercher un programme intéressant à la télé. Je ne sais pas pourquoi, mais ce charmant tableau me fait chaud au cœur. Je n'ai encore jamais connu ce genre d'intimité avec un spécimen de l'autre sexe.

— Tu prendras du thé ? lui demandé-je tout en me dirigeant vers la kitchenette.

— S'il te plaît. J'aimerais aussi une omelette et du pain perdu si ça ne te dérange pas.

Devant mon air scandalisé, Maxime éclate de rire.

— Quoi ? J'ai bien le droit de rêver, non ?

Il m'adresse un clin d'œil taquin. Sitôt nos tasses remplies, et les tartines récupérées dans le grille-pain, je vais m'asseoir à ses côtés. Nous mangeons silencieusement, si près l'un de l'autre que nous nous frôlons à chaque léger mouvement. Lorsque Maxime penche la tête pour la poser sur mon épaule, mon cœur manque un battement. Je décide de l'imiter et me fais alors la réflexion que s'il continue comme cela, je vais avoir de plus en plus de mal à garder mes distances.

Je rince les tasses du petit-déjeuner lorsque mon portable vibre. Je m'en empare. C'est un texto d'Anna.

*\* Anna\_ Salut, blondinette ! J'espère que je ne te réveille pas. Tu vas bien ?*

*\* Marion\_ Bonjour, Anna. Ça roule pour moi. Et toi, ce week-end ?*

*\* Anna\_ Je me marre comme une folle ! Tante Cécile mène la vie infernale à Paul. Elle est toujours sur son dos. Je le plaindrais presque si je ne m'amusais pas autant ! ;-)*

*\* Marion\_ Vilaine, va.*

*\* Anna\_ Tu devrais te réjouir aussi. Il ne pense plus à toi grâce à elle. Toutes ses pensées sont tournées vers la haine qu'il lui porte.*

*\* Marion\_ Embrasse ta tante pour moi !*

*\* Anna\_ Avec plaisir ! Bisous ma puce. On se voit demain.*

*\* Marion\_ Ça marche ! Bisouilles.*

Lorsque je relève la tête, mon regard rencontre deux yeux interrogateurs.

— Tu sembles amusée.

Je me dis que nous n'en sommes pas encore au stade où nous n'avons plus aucun secret l'un pour l'autre, mais il me semble logique de lui expliquer la raison de mon hilarité soudaine.

— C'est ma meilleure amie. Anna. Elle me raconte son week-end.

— Elle est allée voir un spectacle comique ?

Allez savoir pourquoi, je me sens inexplicablement mal à l'aise. Je poursuis néanmoins.

— Non. Elle est en visite chez sa tante à Paris qui mène la vie impossible à son frère.

Il fronce les sourcils.

— Au frère de ton amie ?

— Han han.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi cette tante lui mène-t-elle la vie impossible ?

— Parce qu'elle le trouve fainéant et imbu de lui-même.

— C'est le cas ?

— Ça, c'est le moins qu'on puisse dire !



— Et ton amie est d'accord avec ça ?

— Oh pour ça, oui.

Tout cela commence à ressembler à un interrogatoire. Maxime croise les bras.

— Pourquoi j'ai l'impression qu'il y a anguille sous roche ?

— Comment ça ?

— Je trouve ça étrange que ton amie partage ça avec toi, comme si c'était censé te faire plaisir. Pourquoi ça te ferait plaisir que son frère en bave ? Il a quel âge ce fameux frère ?

Voilà. C'était ça. Je comprends maintenant d'où vient mon malaise. Je déglutis.

— Eh bien... en fait... c'est-à-dire que...

— Tu bafouilles.

Je pousse un soupir à fendre l'âme. Pourquoi tout est toujours si compliqué ?

— Paul a 25 ans. Il me court après depuis que j'ai 16 ans. Anna et moi lui avons expliqué un nombre incalculable de fois qu'il ne me plaisait pas, mais il n'a jamais eu l'air de comprendre.

— Dis donc, tu ne m'as jamais dit que tu avais toute une cour à tes pieds. Je vais devoir jouer les coqs.

Je me mords la lèvre, embarrassée. Maxime caresse alors ma joue de son index.

— Je dois vraiment être quelqu'un de fantastique pour que tu m'aies choisi,

moi, reprend-il en bombant le torse.

Je ricane. Maxime m'enlace tendrement. Il se penche vers moi pour m'embrasser, avec plus de possessivité, me semble-t-il.

— Tu veux bien qu'on passe cette journée également ensemble ? me demande-t-il, enjôleur. Juste le temps de passer chez moi faire un brin de toilette et je reviens.

Je n'aurais peut-être pas dû, car cette relation évolue beaucoup plus vite que je ne l'aurais souhaité. Pourtant, j'accepte bien volontiers, quitte à le regretter amèrement par la suite.

Une heure plus tard, il est de retour. Nous nous sommes tous deux changés. Je porte une jupe droite bleu marine avec un pull en laine de couleur crème. Maxime a enfilé un pantalon classique beige assorti à un pull à col en V anthracite. Nous nous lançons tous deux des coups d'œil appréciateurs. Dès qu'il passe la porte, il me prend la main pour me conduire vers le canapé.

— Tu m'as manqué.

— Tu n'es parti qu'une heure, lui fais-je remarquer, amusée.

— Ça m'a paru bien plus long.

Je ricane nerveusement.

— Alors. Que veux-tu faire aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, moi. Après la forêt et les dunes, il ne reste plus beaucoup d'endroits désertiques où tu pourras me sauter dessus sans vergogne.

Il me dévisage un instant, cligne des yeux, puis éclate de rire.

— Dis donc, c'est pas étonnant que tu sois si difficile dans tes critères de sélection. Tu mets la barre très haut en ce qui concerne le répondant !

Je me contente de hausser les épaules d'un air ingénu.

— Un ciné, ça te dirait ? Et si tu le permets, cette fois-ci, c'est moi qui invite.

Il hoche la tête, amusé.

— C'est d'accord. Tu es bien la première fille avec qui je sors qui insiste pour me payer quelque chose.

Je me raidis. Est-ce que les hommes réfléchissent avant de parler ? Mon visage se ferme immédiatement. Maxime réalise qu'il m'a contrariée.

— J'ai dit quelque chose qui t'a déplu ?

— Non.

— Si, je le vois bien.

— Alors si tu es si perspicace, tu devrais deviner ce qui ne va pas dans ce que tu viens de dire ?

Je croise les bras sur ma poitrine. Il semble perdu.

— Euh... C'est parce que j'ai parlé de filles ?

— Continue, tu es sur la bonne voie.

Il fronce les sourcils.

— De filles avec qui je suis sorti ? C'est ça qui te gêne ? Marion, tu es bien consciente que j'ai connu pas mal de filles avant toi ? ajoute-t-il d'un ton

diplomate, sa belle assurance ayant pris la fuite.

Le voir ainsi marcher sur des œufs aurait pu être jubilatoire si je n'avais pas été aussi énervée.

— Eh bien, j'imagine, oui.

— Dans ce cas, je suis perdu. Tu expliques au pauvre gars long à la détente que je suis ?

Je vois bien qu'il ne sait plus sur quel pied danser. Je soupire.

— Tu as dit : « Tu es bien la première fille avec qui je sors ».

— Oui... ?

— Quand tu dis ça, j'ai vraiment l'impression d'être une fille parmi tant d'autres. Pas la première et pas non plus la dernière. Comme si tu me mettais dans le même panier que toutes tes conquêtes. Être un numéro parmi d'autres ne me tente pas plus que ça, tu sais.

— Ah.

Il est confus. Mais c'est à lui de se rattraper. Il rétrécit l'espace qui nous sépare sur le canapé et prend ma main dans la sienne.

— Excuse-moi. Ce n'était pas mon intention.

Je ne réponds pas, me contentant de l'observer. Il m'a blessée. Sans le vouloir, peut-être, mais le résultat est le même.

— Marion. Je suis démuni face à toi. Sache que tu es très spéciale à mes yeux et que je ne te mettrai jamais dans le même lot que les autres. Je ne joue pas avec toi. Tu as beaucoup d'importance pour moi.

Je hoche la tête, mais le charme entre nous est rompu.

— À l'avenir, je réfléchirai à deux fois avant de sortir une énormité. Je ne veux pas te perdre à cause d'un malentendu.

— Bon, n'en parlons plus.

Je préfère changer de sujet.

— Si ça ne t'embête pas, cette fois-ci, on prend ma voiture.

— Tu veux conduire ? demande-t-il à la fois étonné et amusé.

— Ça te pose un problème ?

Il abandonne immédiatement son air goguenard. Je pense qu'il est conscient que ce n'est surtout pas le moment de faire des blagues sur les femmes au volant.

— Non pas du tout, répond-il, docile. Je suis sûr que tu conduis très bien.

Je réalise qu'il doit vraiment tenir à moi pour accepter de prendre la place du passager. Depuis notre rencontre, c'est en général lui qui mène la barque. Je vais lui montrer que, moi aussi, je peux me montrer entêtée et sûre de moi.

Maxime se sent un peu à l'étroit dans ma Clio. Il a reculé le siège à fond pour pouvoir étendre ses longues jambes et ne semble pas savoir quoi faire de ses mains. Dès que j'aborde une intersection, il se cramponne à la portière.

— Tu veux bien arrêter ? l'interpellé-je en levant les yeux au ciel. C'est très vexant.

Il coince finalement ses mains entre ses genoux et tente de faire bonne figure.

Lorsque nous arrivons à destination, j'ai retrouvé ma bonne humeur. Je me

suis amusée comme une folle durant tout le trajet à faire des frayeurs à mon voisin, freinant à la dernière minute, accélérant à des moments inopinés. Je jubilais de le voir à ma merci. Ça lui apprendra à parler à tort et à travers ! Maxime pousse un soupir de soulagement lorsqu'il quitte l'habitacle. Il n'a pas l'air d'aller bien. J'éclate de rire.

— Je t'en prie, laisse-moi conduire au retour, me supplie-t-il.

— On verra. Tout dépendra de ton comportement.

J'aperçois de l'inquiétude au fond de ses prunelles. Une nouvelle fois, je m'esclaffe sans retenue. Puis, éprouvant une pointe de culpabilité, je me hisse sur la pointe des pieds, le saisit par les épaules pour qu'il se baisse et dépose un baiser sur ses lèvres.

— Pour me faire pardonner.

Il me sourit, aux anges.

— En fait, je suis très traumatisé, se plaint-il. Il va me falloir beaucoup, beaucoup plus pour me remettre de mes émotions.

Il attend, prenant un air de martyr. Je lui tire la langue puis je l'attrape par le pull et lui donne un baiser digne de ce nom.

À notre arrivée au cinéma, nous n'avons pas à débattre longuement sur le choix du film. Tout naturellement, nous optons pour le dernier policier du moment, adapté d'un roman célèbre de Dan Brown.

Je prends les tickets à l'entrée, achète un énorme sachet de bonbons dans la boutique puis nous nous dirigeons vers notre salle. Il y a foule en ce dimanche matin. Maxime s'empare de ma main et m'entraîne vers deux sièges qu'il a repérés un peu en hauteur. Nous nous installons confortablement. Les bandes

annonces débutent.

Nous passons deux heures riches en rebondissements. Mon voisin garde son bras soudé au mien durant tout le film. De temps en temps, il approche son visage de mes cheveux pour en humer le parfum. Parfois, il pose juste ses lèvres sur ma tempe et y dépose de tendres baisers puis son attention se reporte sur l'écran. Je me sens bien. Se pourrait-il qu'il soit la réponse à mon calvaire ? Qu'il marque la fin de cette période sombre que je subis depuis deux ans ?

Lorsque le générique de fin apparaît, nous quittons les lieux. Il est déjà plus de 13 heures.

— Que fait-on maintenant ? lancé-je.

— Quoi ? Tu abandonnes ta casquette de dominante ?

Je lui tire la langue.

— On se promène un peu dans notre belle ville ?

— Oui, ça me va, acquiescé-je.

— Tu sais que j'habite tout près d'ici ? Si tu es sage, je te ferai visiter mon appartement tout à l'heure.

— Ah bon ? Je ne savais pas que tu habitais au cœur de la cité.

— Il y a tout un tas d'autres choses que j'aimerais t'apprendre, me répond-il en me dévorant du regard.

Un ange passe. Je manque de m'étouffer en avalant ma salive de travers. Maxime ricane, satisfait de m'avoir mise dans tous mes états. Les choses reviennent à la normale...

— Alors, le film t’a plu ? me demande-t-il alors que nous nous baladons main dans la main dans les rues pavées de la vieille ville.

— Plutôt, oui. Mais je trouve, comme toujours quand il s’agit de l’adaptation d’un livre, qu’ils ont occulté beaucoup de passages importants du roman. Pas toi ? Tu as lu le livre ?

— Oui. Et je suis d’accord avec toi. Mais, à leur décharge, ils ne peuvent pas tout inclure, sinon le film serait trop long.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas le faire en deux parties ? Ça leur permettrait d’être plus fidèles à l’œuvre originale.

— Peut-être... Tu as faim ?

— Hum. Pas trop, non. J’ai grignoté durant tout le film. Et toi ? Si tu veux, on s’arrête quelque part ? Je t’invite.

— Je te propose plutôt de faire une pause chez moi. Mon appartement se trouve juste là.

Il me désigne un ancien immeuble rénové, style maison de maître, à l’architecture typique des quartiers aisés du vieux Rennes. Vivre ici doit coûter une petite fortune.

— Tu le loues ? l’interrogé-je avec curiosité.

— Non. Il est à mes parents.

J’é mets un sifflement admiratif qui déclenche l’hilarité du beau gosse.

— Quoi ? Tu siffles en plus ?

Un brin embarrassée, je réponds :



— Euh... oui. Ce n'est pas très féminin.

— Tu dis ça parce que tu ne t'es jamais vue siffler.

Il plonge ses yeux dans les miens et m'offre son regard ténébreux pour lequel je serais prête à me damner.

— C'est torride.

Je déglutis péniblement, la bouche soudain sèche. Il déplace une mèche de cheveux derrière mon oreille. Ses doigts poursuivent lentement jusqu'à ma nuque qu'il caresse langoureusement. Il approche ensuite son visage du mien, m'étudie avec intensité.

— Tu es décidément pleine de surprises.

Maxime s'empare de mes lèvres et m'offre un baiser enfiévré qui me fait oublier où nous nous trouvons. Il s'interrompt avec regret quelques secondes plus tard.

— Viens. On sera bien mieux au calme.

Nous pénétrons dans l'immeuble. Maxime me prend par la main et m'entraîne avec précipitation dans un dédale de marches en spirale. Il habite au dernier étage, le quatrième. Lorsque nous arrivons devant sa porte, je souffle comme si je venais de courir un marathon. Il rit, moqueur, puis me soulève du sol pour me faire pénétrer dans son antre.

— Je connais quelqu'un qui a bien besoin d'exercice, me lance-t-il, narquois.

L'endroit est spacieux et décoré avec goût. Un professionnel a sans aucun doute été consulté pour l'aménagement intérieur. Les couleurs, les matières, les formes, tout est étudié pour donner un sentiment d'harmonie à l'ensemble.

Je me trouve toujours dans ses bras, les mains accrochées à ses larges épaules.

— Que font tes parents dans la vie déjà ?

Il plonge son nez dans mon cou, me chatouillant délicieusement.

— Hum... On s'en fiche.

Il m'embrasse méticuleusement dans cette zone sensible, provoquant mes gémissements incontrôlés. C'est alors au tour de Maxime de perdre le contrôle.

— Bon Dieu, marmonne-t-il.

Il se précipite vers le canapé pour m'y déposer et entreprendre un effeuillage en règle de ma personne, apparemment bien trop couverte à son goût. Mon écharpe et mon manteau volent sur le plancher en chêne, mes bottes suivent le mouvement. Il m'allonge complètement puis s'attaque à ses propres entraves. C'est alors que je panique.

— Maxime ?

— Oui ?

— Que fais-tu ?

— Euh... Je nous mets à l'aise ? me répond-il dans un sourire irrésistible.

Je ne peux m'empêcher d'y répondre.

— OK. Mais ne va pas trop loin. D'accord ?

Son sourire de tombeur se transforme en un sourire carnassier, provoquant des frissons dans tout mon corps. Je suis perdue...

— Je vais essayer, mais je ne te promets rien, réplique-t-il d'une voix rauque.

Il me rejoint sur le sofa immense et se fait un devoir de me détendre. Maxime prend possession de ma bouche, l'explore de sa langue, voluptueusement. Puis il descend vers ma gorge, promène ses mains sur chaque courbe, caresse chaque centimètre de mon corps. C'est l'instant le plus érotique de toute ma vie. Je suffoque sous un raz-de-marée de bouffées de chaleur. Mon cœur bat à un tel rythme que je frôle probablement la crise cardiaque. Maxime ne peut plus attendre, il lui en faut plus. Il s'apprête à ôter mon pull avant d'interrompre son geste.

— Allons dans ma chambre.

J'écarquille les yeux. Cette phrase me sort littéralement de ma torpeur. À nouveau, je panique.

— Non ! Non...

— Tu veux rester ici ? me demande-t-il, étonné.

— Ce n'est pas ça. On arrête tout.

— Quoi ?! Maintenant ? Tu ne vas pas me faire ça ?

Sa voix est désespérée. Je peux lui faire ça ? Je cache mon visage dans mes mains, rouge de honte.

— Je suis désolée, Maxime. Je ne peux pas.

— Pourquoi ? Tu ne vas pas me dire que tu n'es pas bien là, avec moi ? Tu n'as pas envie de plus ?

— Si, mais...

— Mais quoi ? Tu étais plus que réceptive. Qu'est-ce qui a changé ? Tu refuses d'entrer dans mon lit, c'est ça ?

Il est vexé. Génial...

— Ça n'a rien à voir avec toi. C'est moi.

— Explique-toi.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Il va bien falloir qu'on en parle un jour. Tu ne pourras pas te défilier comme ça à chaque fois à la dernière minute !

— Je suis vraiment désolée.

— Et moi donc, ajoute-t-il, désabusé. Nous voilà dans une impasse.

— On dirait bien.

Des larmes se mettent à rouler le long de mes joues. Je les chasse rageusement d'un revers de la main. Je contemple le beau brun qui me fait face et qui semble tellement perdu. Je ne veux pas lui causer de peine, mais je ne peux pas lui donner ce qu'il veut.

— Maxime. J'ai essayé, tu sais. Mais c'est trop dur. Accorder ma confiance, c'est une chose que je ne peux plus me permettre. Si je devais encore souffrir, cette fois-ci je ne m'en remettrais pas.

Il se contente de me contempler sans rien dire. Je sais qu'il ne comprend pas. Mais je n'y peux rien.

Je rassemble mes affaires éparpillées dans la pièce et quitte l'appartement  
comme une voleuse.

Il n'a pas bougé.

J'arrive chez moi après un temps qui me paraît interminable. Sitôt la porte refermée, je cours me jeter sur mon lit pour y pleurer toutes les larmes de mon corps. Jamais je n'aurais dû laisser cette relation aller aussi loin. Je savais que, tôt ou tard, les choses finiraient de cette manière. Le problème, c'est que je me suis déjà énormément attachée à Maxime. C'est quelqu'un de bien. Il me fait rire, il est intelligent. Et il semble honnête. Mais, sur ce dernier point, je ne peux me fier qu'à mon instinct, ce qui est largement insuffisant.

Je me lève pour examiner le parking depuis la fenêtre. L'Audi est toujours là. Je me sens honteuse. Je l'ai planté chez lui sans voiture. J'hésite à l'appeler puis me ravise. Il trouvera un moyen de venir la récupérer. Avec mauvaise conscience, je quitte mon observatoire.

Je prends la direction de la salle de bains pour enfiler mon pyjama. Il n'est qu'un peu plus de 16 heures. Je m'installe confortablement dans le canapé et me remémore ce qu'il s'est produit dans un *autre* canapé peu de temps auparavant. Je soupire, repensant à ce week-end avec un pincement au cœur. Tout a été parfait, jusqu'à ce moment. Je me sens si bien en sa compagnie. Pourquoi a-t-il fallu que cela se termine de cette façon ? Je m'empare d'un gros coussin pour le serrer très fort contre moi. Puis je saisis la télécommande et allume la télé. Je suis bien incapable d'ouvrir un bouquin vu l'état actuel de mes pensées. Pourquoi je suis partie ? J'aime tant être à ses côtés. Et s'il m'avait quittée juste après qu'on ait... ? Je ne l'aurais pas supporté. Finalement, j'ai bien fait. Mais dans le cas contraire ? S'il s'était montré doux et attentionné et qu'il avait souhaité poursuivre notre relation ? Alors j'aurai tout perdu pour rien.

Je ne m'imagine pas ne plus le voir, ne plus bénéficier de sa présence qui m'apporte tant. Je le réalise à présent. Depuis que Maxime est entré dans ma vie, j'ai retrouvé mon répondant, ma bonne humeur, mon humour aussi. Et je suis prête à renoncer à lui à cause de vieux souvenirs qui contrôlent ma vie depuis deux ans ? Mes joues sont inondées de larmes. Je ne m'étais même pas rendu compte que je pleurais. Je dois me ressaisir une bonne fois pour toutes ! Rudy ne peut pas continuer à avoir un impact sur ma vie après tout ce temps. Il m'a déjà pris beaucoup trop.

Je prends une décision. Ce sont les dernières larmes que je verse pour cette ordure.

Malgré ma peine, je souris. Je viens enfin d'avoir cette prise de conscience que j'espérais depuis si longtemps. Fini le temps des lamentations ! Je m'essuie le visage et m'apprête à prendre mon portable pour appeler Maxime lorsque des bruits de moteur provenant du parking attirent mon attention. Je marche jusqu'à mon poste d'observation favori. Mon cœur manque un battement. Maxime sort d'une BMW. Il claque la portière et se dirige vers sa voiture. Avant d'y pénétrer, il jette un coup d'œil dans ma direction. Son visage est fermé. Je ne l'ai jamais vu aussi contrarié. Je ne sais pas s'il m'a vue, mais il entre dans l'habitacle et démarre brusquement. Le véhicule disparaît de mon champ de vision quelques secondes plus tard. Le conducteur de la BMW fait marche arrière et prend le même chemin que l'Audi. Je déglutis péniblement, repose mon portable. Ce n'est peut-être pas le moment de l'appeler. De toute évidence, s'il avait voulu me parler, il serait venu frapper à ma porte.

Avec un soupir, je retrouve ma place sur le canapé. La vie regorge décidément de mauvaises surprises. Je décide de reporter mon appel au lendemain. La nuit aura peut-être un effet apaisant sur sa colère. Tout du moins, je l'espère...

En fin de soirée, je me suis assoupie devant un vieux film. Cette journée a été

riche en émotions. Je suis tirée de mon sommeil par la sonnerie de mon portable. Pleine d'espoir, je me précipite pour le récupérer sur la table. C'est Anna. Il me faut quelques secondes pour digérer ma déception. Je décroche.

— Salut, ma grande ! Comment s'est passé ton week-end ?

— Oh. Rien de spécial, je réponds d'une voix endormie. J'ai surtout révisé et rangé le studio. J'ai fait quelques courses aussi.

Je commence à devenir une experte en bobards et je n'aime pas ça.

— Marion. Tu es trop sérieuse. Ta vie est aussi passionnante que celle d'une vieille fille de 50 ans. Le week-end prochain, on sort ! Il nous faut d'urgence des amoureux.

Si elle savait ! Je préfère changer de sujet.

— Et toi alors ? Tu es rentrée ? Paul a survécu ?

— Figure-toi qu'il s'est montré exemplaire. Il commence réellement à m'inquiéter ! J'ai eu la désagréable impression qu'il essayait de me prouver qu'il pouvait être mature et sérieux. Tu le crois ça ?

— Non, pas vraiment.

— J'espère qu'il n'a pas fait ce petit numéro uniquement dans le but de t'atteindre, toi.

— Tu exagères. Il n'irait quand même pas jusque-là.

— Ah oui ? Tu as oublié la fois où il m'avait fait croire qu'il avait sauvé un chat de la noyade juste pour t'impressionner ?

— Peut-être qu'il commence à mûrir, tout simplement ?



— Ça, c'est ce qu'il voudrait que tu penses. Mais je ne suis pas dupe. Ma mère, elle, est complètement tombée dans le panneau. Elle n'a fait que le complimenter ces deux derniers jours sur sa conduite exemplaire. En revanche, tante Cécile ne s'est pas laissé embobiner, elle. J'ai bien ri ! Elle va me manquer.

— Oui, j'imagine.

— Bon je te laisse, je suis claquée ! On se voit demain matin ?

— Bien sûr, ma rouquine !

— Alors à demain, blondinette ! Gros bisous.

— Bisous.

Ma nuit est mouvementée. Les cauchemars ne me laissent aucun répit. Je ne cesse de revivre la même scène qui me hante depuis si longtemps. Mais ce n'est plus le visage de Rudy qui apparaît, c'est celui de Maxime. Le dégoût, la honte, l'humiliation sont de nouveau en moi. Je sombre dans un monde de noirceur et de solitude.

C'est exténuée que je me lève le lundi matin. Il est très tôt, mais je préfère affronter une nouvelle semaine que de nouveaux cauchemars. Je vérifie immédiatement mon portable et suis déçue de ne voir apparaître aucun message à l'écran. Je sais bien qu'il m'en veut. Mais il a promis qu'il serait patient avec moi. J'ai été honnête dès le départ. Pourtant, il a insisté pour poursuivre notre relation malgré tout. Je comprends sa frustration. Toutefois, il savait qu'être avec moi signifiait que ce ne serait pas facile. Et nous en sommes là.

J'hésite à lui envoyer un SMS. Me répondra-t-il ? Peut-être ne veut-il plus entendre parler de moi. Si c'est le cas, même si nous ne sommes pas allés jusqu'au bout, je sais que j'aurai énormément de mal à m'en remettre. Cette fois-

ci, ce n'est pas juste une histoire d'ego et de fierté blessés. Il s'agit de bien plus... Mais il vaut mieux ne pas y penser.

Oh et puis zut ! C'est moi qui me suis mal comportée la veille. C'est à moi de faire le premier pas. Que puis-je lui dire ? Dois-je m'excuser ? Je prends mon téléphone.

*\* Je suis vraiment désolée pour hier. J'ai paniqué. Ne m'en veux pas, s'il te plaît.*

J'attends quelques instants, mais ne reçois pas de réponse. Une boule se forme dans ma gorge. Peut-être qu'il est occupé ou qu'il n'a pas son portable sur lui ?

Je me prépare au ralenti, puis je prends enfin la direction du campus. Le temps est couvert. Il fait froid. Une journée maussade d'octobre qui se marie parfaitement avec mon état d'esprit actuel. Je retrouve Anna dans le grand hall, ne laissant rien paraître de mon agitation intérieure.

— Tu es toute pâle. Tu es malade ?

— Oui, je pense que je couve quelque chose.

Et un de plus à ajouter à ma liste de mensonges éhontés.

— Ma pauvre.

Je l'écoute d'une oreille distraite me relater chaque détail de son week-end. Le moins que l'on puisse dire, c'est que j'ai la tête ailleurs. Nous nous donnons rendez-vous devant le RU à midi puis volons vers nos cours respectifs.

Impossible de me concentrer. Les notes que je griffonne sont bien insuffisantes par rapport au flot d'informations qui sortent de la bouche de mon professeur. Malheureusement, en dépit de mes efforts, je ne parviens pas à

synthétiser par écrit ce que j'entends. Tout entre par une oreille et ressort de l'autre. Peu avant la fin du cours, mon portable vibre dans mon sac. Ma respiration se bloque dans ma poitrine. Je le sors discrètement et lis le message.

*\* Maxime\_ Je ne t'en veux pas. Je pensais que tu ne voulais plus me revoir. Mais il va falloir que nous ayons une discussion. Tu ne pourras pas indéfiniment me repousser. Je veux savoir ce qu'il t'est arrivé.*

J'expire brutalement. Le soulagement et de peur se disputent la place dans mon cœur. Je suis rassurée qu'il ne m'en veuille pas, mais, d'un autre côté, je me sens incapable de lui révéler ce qu'il m'est arrivé. J'aurais trop honte. La sonnerie retentit. Enfin ! Je ramasse mes affaires et sors.

Que puis-je bien lui répondre ? Je m'adosse à un mur pour réfléchir quelques instants.

*\* Marion\_ On se retrouve à la bibliothèque cet après-midi ? Je n'ai pas cours.*

*\* Maxime\_ Ça marche. J'y suis déjà. Je travaille sur mon mémoire. :-)*

Mes lèvres s'étirent en un sourire radieux. Il n'est pas très loin de moi. Sur une inspiration soudaine, je décide de faire un rapide crochet par la BU. J'ai besoin de le voir, d'être rassurée quant à notre relation. Je dois faire vite, car mon prochain cours commence dans cinq minutes à peine. Je me lance dans les escaliers et atteins les portes automatiques en un temps record. Je me précipite à l'intérieur, mets quelques secondes à le repérer.

Ce que je vois alors restera gravé dans ma mémoire pour le restant de mon existence.

Maxime est bien là. Simplement, il n'est pas seul à travailler sur son mémoire. Une fille très mignonne se tient à ses côtés. Elle lui parle, ne cesse de lui lancer

des regards éloquents. Son langage corporel ne laisse aucun doute quant à l'état de ses pensées. Je suis tétanisée par la scène à laquelle je suis en train d'assister.

La jolie brune aux formes généreuses, assise à sa gauche, se penche vers Maxime, lui offrant au passage une vue imprenable sur ses attributs féminins. Elle lui passe les doigts dans les cheveux puis approche ses lèvres pour l'embrasser. D'où je me trouve, impossible de voir le visage de Maxime. Toutefois, c'est plus que je n'en peux supporter. Je me sens très mal. Mes yeux s'emplissent de larmes, rendant flou le tableau qui s'offre à ma vue.

Tel un automate, je fais demi-tour et sors de la bibliothèque, lieu qui me déçoit pour la toute première fois de ma vie. Je marche mécaniquement jusqu'à un banc, quelque part dans la fac. Mille pensées se bousculent dans ma tête, incohérentes. Ça ne peut pas être possible. Ma raison refuse de croire aux images que mon cerveau ne cesse de lui présenter avec obstination. Je fais probablement un énième cauchemar. Il m'a dit qu'il tenait à moi, que j'étais très importante à ses yeux. Cette fille. Pourquoi embrasserait-elle Maxime de cette façon s'ils n'étaient pas plus que des amis ? Et dans ce cas, que suis-je, moi, pour lui ? Une passade ? Une distraction temporaire ? Comment peut-il me faire une chose pareille ? Il sait que j'ai déjà beaucoup souffert. Est-ce juste pour le plaisir de m'ajouter à son tableau de chasse ? Les paroles d'Omar me reviennent en mémoire.

*Tu as un goût d'inaccessible. C'est ce qui est si attirant chez toi. Les hommes prennent ça pour un défi.*

Je suis prise de sanglots incontrôlables. C'est ça ? Je ne serais donc qu'un défi pour Maxime ? Il faut que je rentre chez moi. Je ne peux pas me permettre de craquer ici, devant tous ces gens qui m'observent avec curiosité telle une bête de foire.

Après avoir refermé la porte de mon studio, je m'effondre sur le sol. Je me recroqueville sur moi-même en position fœtale et ne bouge plus. Je ne sais pas combien de temps je reste ainsi prostrée. Mon portable sonne à plusieurs reprises. L'interphone retentit à un moment donné. Je suis bien incapable de bouger. Je me sens trahie. Une fois de plus.

À croire que le sort s'acharne sur certaines personnes.

Comme si je n'avais pas déjà eu mon lot de souffrances. Faut-il que je mette fin à mes jours pour que cela s'arrête enfin ? Je pense à ma famille. Mes parents. Mes grands-parents. Je ne peux pas faire ça. Pour eux. Ils en mourraient de chagrin.

Je prends alors une décision. J'essuie mon visage couvert de larmes et appelle Carole Dujardin. Un coup d'œil à l'horloge. 17 heures.

— Bonjour, madame Dujardin, commencé-je d'une voix enrouée d'avoir tant pleuré.

— Oh, ça n'a pas l'air d'aller, ma grande !

— Non, en effet. J'ai attrapé une mauvaise grippe. Je ne pourrai pas venir travailler cette semaine. Je suis vraiment désolée.

— Ma pauvre biquette... Ne t'inquiète surtout pas pour ça. On s'arrangera. File te reposer et reviens-nous en grande forme.

— Merci beaucoup, Carole. À très bientôt.

— À bientôt, ma petite Marion.

Vient ensuite le tour de ma meilleure amie. Je lui sors la même histoire.

— Mince ! Tu avais effectivement mauvaise mine ce matin, mais je ne me serais jamais doutée que tu étais grippée. OK. Ne t'inquiète pas. Je demanderai à Rosa de te photocopier ses notes. Tu m'as fait peur. Impossible de te joindre aujourd'hui. Je croyais qu'il t'était arrivé quelque chose.

— Désolée. Je m'étais endormie.

— Je comprends. Ce n'est pas grave. Soigne-toi bien, ma blondinette ! Tiens-moi au courant. Bisous.

— Bisous.

Je prépare un sac et y entasse des affaires à la va-vite.

C'est décidé, ce soir, je rentre à la maison.

## 11

La route est éprouvante. Je me sens vidée de toute énergie. Pourtant, je dois rester concentrée au volant car la nuit est tombée et la visibilité est plutôt mauvaise. Pourvu que mes parents ne me posent pas trop de questions. Arriver à l'improviste, un soir de semaine, dans l'état dans lequel je me trouve ! Ils vont trouver ça un poil suspect. J'espère qu'ils s'en tiendront à mon histoire de mauvaise grippe.

Je parviens à destination peu après 19 heures. Le hameau dans lequel ils vivent étant plutôt calme, mes parents m'entendent me garer devant chez eux. Ils sortent et viennent à ma rencontre.

Dès que je les aperçois, les vanes cèdent à nouveau. Je me précipite dans les bras de ma mère, qui me serre très fort contre elle. Ça me fait un bien fou.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma petite chérie ? me demande-t-elle avec douceur.

— Je ne me sens pas très bien. J'avais besoin de rentrer à la maison. Je peux rester quelques jours ?

— Quelle question ! me répond mon père, un soupçon d'inquiétude dans la voix. C'est chez toi ici. Tu viens quand tu veux.

Je hoche la tête, soulagée. Je sors mon sac du coffre. Mon père me le prend alors des mains tout en passant son bras sur mes épaules.

— Rentrons chez nous, ma chérie.

Sitôt le seuil franchi, je retrouve la chaleur de ma maison d'enfance, son calme réconfortant. Je vais déposer mes affaires dans ma chambre puis laisse ma mère prendre soin de moi.

— Tu fais de la fièvre ? Tu as besoin de quelque chose ? Viens t'allonger, ma puce. J'ai justement préparé une bonne soupe. Ça va te faire du bien.

Je ferme les yeux, rassérénée. On peut dire ce qu'on veut, rien ne remplace un foyer.

À mon grand soulagement, mes parents ne me posent pas trop de questions, se contentant de me changer les idées avec des histoires du coin. M<sup>me</sup> Girard, l'institutrice du village, qui vient d'avoir des jumeaux ; M. Antonin, le curé, qui s'est mis à Internet et envoie des e-mails à ses paroissiens. Je ne me fais pas trop d'illusions. Pour ce soir, ils me laissent tranquille, mais demain, ce sera une autre histoire...

Exténuée, je rejoins rapidement ma chambre après m'être réchauffée avec la délicieuse soupe au potiron de ma mère. Mon regard se pose sur les murs qui m'ont vue grandir. Cette pièce est à mon image. Aménagée sans trop de recherche, spacieuse et organisée, sans chichis. L'effet d'ensemble, constitué de couleurs claires, de meubles anciens, de doux tissus, est plutôt réussi. Avant de m'allonger, je jette un œil aux livres de chevet qui ont bercé mes soirées d'adolescente. Rien d'autre que des histoires d'amour. Il faudrait que je me décide à les jeter. Ce ne sont que des mensonges. Je détourne le regard et enfouis mon visage en pleurs dans mon oreiller. Je revois Maxime avec cette fille dans la bibliothèque. Comment a-t-il pu me faire ça ?



Je m'endors d'un sommeil lourd et sans rêve jusqu'au lendemain matin.

Mes parents partent tôt au travail. À 7 h 30, ma mère passe la tête par la porte de ma chambre.

— Ma chérie ? chuchote-t-elle, me replongeant des années en arrière.

— Oui, maman, réponds-je d'une voix ensommeillée.

— Tu as bien dormi ?

— Plutôt, oui, marmonné-je.

— Tant mieux... Et comment tu te sens ?

— Très bien.

— Super. Ton père et moi devons partir au bureau. On se voit ce soir ?

— OK, m'man.

— Passe voir tes grands-parents aujourd'hui ? Je les ai prévenus que tu étais à la maison.

— Oui, c'est d'accord.

— À ce soir, ma puce.

— À ce soir.

J'ensevelis la tête sous mon oreiller et me rendors. Je suis si bien à la maison. J'y resterais bien toute la vie.

À 8 h 30, j'ouvre à nouveau les yeux. Je me sens déprimée, mais mes pensées sont plus claires que la veille. Il faut que j'appelle l'université pour prévenir de

mon absence.

J'hésite à allumer mon téléphone. Je ne suis pas prête à affronter les messages qui vont inmanquablement s'afficher à l'écran. Mais si Anna ou mes parents tentent de me joindre ? Tôt ou tard, il me faudra faire face, de toute façon. Je l'allume, donc. Et sans surprise, le vibreur ne cesse d'indiquer la réception de messages. Entre les appels manqués, les messages vocaux, les SMS, je compte plus d'une vingtaine de notifications. Tous de la même personne. Sans même me donner la peine de les consulter, je les efface tous sans aucun état d'âme.

Je descends et me sers un thé vert que je déguste à petites gorgées dans la cuisine. Rien d'autre. Je n'ai pas d'appétit. Je passe ensuite par la salle de bains puis sors de la maison.

Mes grands-parents vivent à quinze minutes de là. Je prends ma voiture et fais le court trajet jusqu'à chez eux. Il n'y a pas beaucoup de circulation dans ce coin perdu. Aussi, je ne risque pas de tomber dans un bouchon. Je parviens jusqu'à un chemin de campagne couvert de nids de poule, au bout duquel se dresse une belle maison en pierre sur un étage, style cottage, au beau milieu d'une vaste prairie. Un endroit idyllique. Lorsque j'étais plus jeune, je m'imaginais bien vivre dans un tel endroit, plus tard, avec mon mari et mes enfants. Belles illusions... Je lâche un soupir malgré moi. Je me gare devant l'habitation puis cogne le heurtoir sur la porte. C'est ma grand-mère qui pointe le bout de son nez, un grand sourire éclairant son visage à peine ridé.

— Je me disais bien que je connaissais cette silhouette, s'exclame-t-elle avec bonne humeur.

— Bonjour, mamie.

— Bonjour, ma petite-fille. Si tu savais comme ça me fait plaisir de te voir ici.

Elle m'entoure de ses bras frêles et me serre très fort. Je lui rends de bon cœur.

— Moi aussi, mamie. Papi n'est pas là ?

— Il est au bord du lac, ce vieux grincheux, répond-elle avec malice. Il part pêcher plusieurs heures pratiquement tous les matins.

— Ah oui. J'oubliais sa passion pour la pêche, rétorqué-je en riant.

Je pénètre dans l'intérieur lumineux chargé de souvenirs et suis ma grand-mère jusque dans la cuisine où elle s'affaire déjà à la préparation du déjeuner.

— Tu manges avec nous, j'espère ? Je prépare un parmentier de canard. Et pour le dessert, il y aura une tarte aux pruneaux.

— Mmm... Mamie, tu me gâtes !

— Ce n'est pas ce que dit ton grand-père ! Il se plaint toujours que je cuisine trop gras. S'il pratiquait une activité physique plutôt que passer son temps à pêcher ou faire la sieste, il n'aurait pas tant d'embonpoint.

Je ne peux m'empêcher de glousser.

Tandis que ma grand-mère prépare à manger, je me pose sur un tabouret et l'observe.

— Alors. Si tu me disais ce qui ne va pas ? On sait toutes les deux que tu n'as pas tout quitté sans raison.

Nous nous jaugeons quelques secondes durant.

— C'est à cause d'un garçon, c'est ça ? insiste mon aïeule, le regard acéré.

Vaincue, je hoche la tête, mal à l'aise. Je n'ai pas trop envie de parler de mes

affaires de cœur avec mamie, mais je la connais : elle ne laissera pas tomber tant que je n'aurai pas répondu à ses questions.

— S'il te cause des tracas, alors il ne te mérite pas. Tu as déjà assez souffert comme ça, ma chérie. Quitte-le.

Ça semble si simple dit comme ça. Malheureusement, les choses ne sont jamais aussi simples qu'elles le paraissent. Je descends de mon siège, me glisse derrière elle pour l'entourer de mes bras et lui fais une bise sur la joue.

— Merci pour tes conseils, mamie. Dis, ça t'embête si je rejoins papi au lac ? Ça fait un bail que je n'y suis pas allée.

— Pas du tout, ma petite-fille. On aura encore l'occasion de parler lorsque ton papi fera sa sieste après le repas.

Elle ponctue sa phrase d'un clin d'œil. Nous rions toutes deux de bon cœur.

Pour se rendre au lac, il faut suivre un petit chemin caillouteux, entouré de vastes plaines, bordé d'arbustes et de végétaux en tous genres, sur environ un kilomètre. Marcher me fera du bien.

Je ne peux m'empêcher de repenser avec nostalgie aux dernières fois où je me suis baladée en plein air. Je me sentais si bien en sa compagnie. Il avait l'air sincère. Je chasse avec tristesse ces pensées de mon esprit. Il ne sert plus à rien de penser à ces moments qui n'auront été, finalement, rien de plus que des moyens de me séduire. Mes yeux s'emplissent de larmes. Je m'arrête, inspire profondément plusieurs fois pour me calmer, puis reprends la route.

Mon papi vient juste d'attraper une belle prise lorsque je le rejoins.

— Salut, gamine ! Qu'est-ce que tu fiches ici ? me demande-t-il étonné.

— Je suis venue t’embêter. Mamie me disait à l’instant que tu as la vie trop belle.

Il ricane.

— Apporte-moi l’épuisette plutôt que de dire des âneries. Ça me fait bien plaisir de te voir. Ça fait des années que tu ne m’as pas accompagné à la pêche. Lâcheuse, va !

Je grimace tout en l’aidant à faire entrer un beau goujon dans l’épuisette.

— Il est de belle taille celui-là. Et vise un peu la truite que j’ai hameçonnée tout à l’heure.

Il jette le goujon dans sa bourriche puis en sort un énorme poisson qui a l’air de peser son poids. Papi est fier comme un coq. Je souris et en oublie tous mes soucis.

— Prends cette canne-ci. C’est une canne à pêche de fillette, me lance-t-il, moqueur, en me tendant une petite canne à moulinet.

Il tient quant à lui une longue canne télescopique.

— Tu te souviens ? C’est celle que tu utilisais quand tu m’accompagnais ? Ça fait quelques années maintenant. J’ai l’impression que c’était hier.

Son regard empli de tendresse est perdu dans le vague. Ça me fait chaud au cœur. Nous passons le reste de la matinée là, sur nos petits tabourets pliants, à pêcher sans entendre rien d’autre que le vent tourmenter la cime des arbres, quelques criquets retardataires ou encore, le cri sonore des hérons survolant le lac. J’attrape un minuscule gardon, ce qui fait ricaner mon grand-père.

Peu avant midi, il se lève et s’étire avec force grognements.

— Saleté de vieillesse ! Il n’y a rien de pire que de voir les rouages du mécanisme se dégrader de jour en jour. Là, tes problèmes te semblent importants, mais attends de voir quand tu auras mon âge. Bientôt, je ne serai même plus capable de faire pipi tout seul.

— Papi... Tu n’es pas vieux !

— Bien sûr que si. Allez, lève-toi, gamine. Si on ne rentre pas maintenant, ta grand-mère va me gâcher ma sieste.

Nous remballons le matériel puis prenons le chemin du retour.

L’après-midi passe très vite. J’en oublie presque ma peine tant je me sens aimée et entourée. Enfin, presque. Je promets à mes grands-parents de revenir les voir dès le lendemain. Lorsque je me gare devant la maison, il est pratiquement 18 heures. Mes parents viennent de rentrer. Je les écoute se raconter leur journée autour d’un verre tandis que, de mon côté, je lis confortablement installée dans le canapé. Je me croirais replongée des années en arrière.

Après le repas, je leur souhaite bonne nuit, étonnée qu’ils ne me posent pas plus de questions sur ma venue. Ils souhaitent peut-être tout simplement profiter de ma présence sans chercher à en savoir plus. Cela m’arrange, d’une certaine façon.

Sitôt dans ma chambre, je saisis mon portable abandonné là toute la journée. Sans étonnement aucun, je découvre de nouveaux messages ainsi que des notifications d’appels en absence. Je préfère enfiler mon pyjama et me brosser les dents avant d’affronter ce qui m’attend. Je m’assieds en tailleur sur le couvrelit, me mordant les lèvres d’appréhension. Les textos proviennent de trois contacts différents. Anna, Paul et Maxime. Je lis d’abord ceux du frère et de la sœur. Anna veut juste savoir comment je vais. Quant à Paul, il a su par Anna que

j'étais malade et vient également aux nouvelles. Je leur réponds rapidement avec un certain malaise que je suis clouée au lit, mais que je devrais être rétablie d'ici la fin de semaine et les remercie pour leur sollicitude. Je prends une profonde inspiration puis ouvre les messages de Maxime.

*\* Marion ? S'il te plaît, réponds-moi, je m'inquiète.*

*\* Que se passe-t-il ? Je n'ai plus de nouvelles de toi. Ai-je dit quelque chose qui t'ait déplu ?*

*\* Tu ne réponds pas chez toi. Où es-tu ? Ta voiture n'est pas là.*

*\* Marion, je deviens dingue. Fais-moi signe.*

À la lecture de ces SMS, je me sens mal. Je déglutis péniblement. Maxime semble réellement inquiet. *Il n'a que ce qu'il mérite*, me murmure une voix. *Il m'a trahie sans aucun état d'âme. D'un autre côté*, tempère une autre voix, plus conciliante, *je me dois de lui dire les choses clairement. Je ne pourrai pas me défilier éternellement. Il doit savoir que notre relation s'arrête ici.* Je prends mon courage à deux mains, frotte mes paumes sur mon bas de pyjama et pianote sur le clavier :

*Je vais bien. Mais je ne veux plus te voir. Ne m'appelle plus, ne viens plus chez moi, ne me parle plus si l'on se croise. C'est terminé.*

J'hésite un instant, les pulsations de mon cœur bien trop rapides, puis appuie sur la touche « envoi ». Une boule se forme dans ma gorge. Je bats des paupières pour chasser les larmes qui menacent de déborder. Rien qu'à les écrire, ces mots m'ont fait mal. Mon téléphone sonne. Je vérifie l'appelant et refuse l'appel.

*\* Maxime \_ Pourquoi tu ne décroches pas ? Que se passe-t-il, Marion ?*

*\* Marion \_ Je t'ai vu hier à la bibliothèque.*

*\* Maxime \_ Ah bon ? Eh bien, moi, j'aurais aimé t'y voir. Malheureusement, je t'ai attendue tout l'après-midi. Qu'est-ce qui a changé depuis ton dernier message ? Tu me disais que tu étais désolée.*

*\* Marion\_ Je t'ai vu embrasser cette fille.*

*\* Maxime\_ Ah. C'est donc ça... Écoute. Je sais que ça va te sembler difficile à avaler, mais ce n'est pas du tout ce que tu crois.*

*\* Marion\_ Et tu penses vraiment que je vais gober ça ? Je ne suis pas née de la dernière pluie. C'est qui cette fille ? Ne me dis pas que c'est une amie !*

*\* Maxime\_ Et pourtant, si. Je suis conscient que les apparences sont contre moi, mais c'est la vérité. Si tu me laissais t'appeler, je pourrais t'expliquer.*

*\* Marion\_ Non.*

*\* Maxime \_ Tu es têtue comme une mule...*

*\* Marion \_ Je t'interdis !!! Toi, tu n'es qu'un sale type ! Tu te fais passer pour quelqu'un de bien sous tous rapports et dès que j'ai le dos tourné, tu fricotes avec une bimbo !*

*\* Maxime\_ Si tu me laissais t'appeler, je pourrais t'expliquer !!!*

*\* Marion\_ Tu peux très bien m'expliquer par écrit.*

*\* Maxime\_ Cette fille, ça fait des années qu'on suit le même cursus. Elle m'avait demandé si je pouvais l'aider sur son mémoire car elle rencontrait des difficultés. Je ne savais pas qu'elle me ferait du rentre-dedans.*

*\* Marion\_ Donc, ce que tu es en train de m'expliquer, c'est que je suis arrivée au mauvais endroit, au mauvais moment ?*



*\* Maxime\_ Oui !*

*\* Marion\_ À d'autres !!! Je n'ai plus confiance en toi.*

J'éteins mon portable, au bord de la crise de nerfs. C'est trop facile. Je suis peut-être un peu naïve, mais pas bête.

Le reste de la semaine se déroule à peu près de la même manière. Le matin, je pars à la pêche avec papi. Je déjeune ensuite chez mes grands-parents puis, l'après-midi, je bavarde de tout et de rien avec mamie durant la sieste de mon grand-père. Le soir, j'écoute mes parents se raconter leur journée puis je vais me coucher et consulte mes messages. Invariablement, Maxime m'assure que je me trompe et qu'il tient à moi et, invariablement, je l'envoie sur les roses.

Le dimanche, en fin d'après-midi, après avoir déjeuné en compagnie de mes parents et grands-parents, c'est avec un énorme pincement au cœur que je me prépare à prendre la route. Je ne peux pas me permettre de manquer plus les cours, sans quoi mon année risquerait de s'en trouver compromise. J'embrasse tout le monde, leur promettant de revenir régulièrement les voir.

Le retour est plutôt calme. J'appréhende de retrouver mon quotidien. Les cours, le travail. Ma vie me paraît tellement morne à présent. Maxime y a apporté ses rayons de soleil puis est reparti, me laissant dans l'obscurité la plus totale.

Lorsque je pénètre dans mon studio, j'aperçois une enveloppe glissée sous la porte. Je pose mes affaires puis l'ouvre. Il s'agit d'une lettre de Maxime me demandant de l'appeler dès que je serai rentrée.

Il peut toujours courir !

J'appelle ma meilleure amie.

— Salut, ma blondinette ! Alors, tu vas mieux ? Tes microbes sont tous morts et enterrés ?

Je souris. Sa bonne humeur m'a manqué.

— Je vais beaucoup mieux. Merci beaucoup d'avoir pris de mes nouvelles. Tu es une vraie amie.

— Tu parles ! C'est normal. Tu aurais fait la même chose pour moi. Au fait, Rosa t'a photocopié toutes ses notes. Je lui ai expliqué pour ta grippe. Elle te donnera tout ça demain.

— Oh, super ! Mille mercis ! Et toi, ta semaine ?

— Bof. La routine. Tu m'as manqué, tu sais. La fac sans toi, c'est vraiment pas la même chose.

— Oh... merci ! Toi aussi, tu m'as manqué. Ne t'inquiète pas. Dès demain, on reprend notre petite routine toutes les deux. Enfin... À moins que tu n'aies une nouvelle cible dans ton viseur ?

— Eh non ! Toujours personne en vue. Mais je ne désespère pas, ajoute-t-elle d'un ton mutin. Le week-end prochain, toi et moi, on sort !

Je raccroche après encore quelques minutes de papotage qui me mettent du baume au cœur.

Après un rapide tour du contenu de mon frigo et des placards, je me dis qu'il me faudra d'urgence faire des courses. Je m'en chargerai le lendemain. Je m'apprête à aller me coucher lorsque j'entends un véhicule se garer sur le parking. Sûrement un étudiant de la résidence. Mon portable vibre.

*Tu es rentrée. Ta voiture est là. Soit tu m'ouvres, soit je fais un tel raffut que*

*toute la résidence sera dehors dans les prochaines minutes.*

Non, mais quel toupet ! Je vais lui faire passer l'envie de me faire du chantage. Je suis forcée de le laisser entrer pour la simple et bonne raison que j'ai toujours eu une sainte horreur des scandales. Mais il va me le payer cher !

L'interphone retentit. J'appuie rageusement sur le bouton d'ouverture puis l'entends monter les marches quatre à quatre, comme à son habitude. Je l'attends à la porte. Sitôt chez moi, je referme violemment derrière lui et lui fais face, les bras croisés, rouge de colère. Il lève les sourcils.

— Si tu crois que tu me fais peur.

— Oh ! lâché-je malgré moi. Tu es vraiment culotté !

— Et toi, tu n'as vraiment pas de cervelle !

— Qu... Qu... Quoi !!?

Je manque m'étrangler.

— Mais ! Mais tu es devenu fou ?

— Peut-être un peu. Mais je préfère être fou que stupide !

Nous nous tenons l'un en face de l'autre, tendus à l'extrême. Je pousse un cri de rage et de frustration mêlés.

— Sors de chez moi ! hurlé-je.

Tant pis pour les voisins.

— Pas avant que tu ne m'aies écouté.

— Alors parle. Et ensuite, tu t'en vas !

Maxime lève les yeux au ciel, pas du tout déstabilisé par mes cris.

— Tu crois vraiment que je suis assez bête pour embrasser une fille au beau milieu de la bibliothèque alors que je sais pertinemment que tu traînes toujours dans le coin ?

— Je n'étais pas censée te rejoindre au cours de la matinée. Tu ne m'attendais pas avant l'après-midi.

— Quand bien même ! Pourquoi je t'aurais dit que je m'y trouvais si je ne voulais pas que tu viennes ?

— Je n'en sais rien. Tu es un homme. Vous ne réfléchissez pas beaucoup en général.

Loin de le vexer, ma remarque l'amuse : il s'esclaffe. Puis il reprend, plus sérieusement.

— Je ne pouvais pas prévoir qu'Armelle allait m'embrasser et que tu arriverais au même moment.

— Armelle, hein ? Comme c'est mignon, persiflé-je. Tu pourras lui dire que, désormais, tu es tout à elle. Libre comme l'air !

— Mais je m'en contrefiche de cette fille ! C'est toi que je veux. Tu vas arrêter tes gamineries, oui ?!

— Je fais ce que je veux. Je suis chez moi. Si ça ne te plaît pas, tu n'as qu'à prendre la porte !

Il allait ouvrir la bouche mais se ravise. Maxime semble furieux.

— Très bien, comme tu voudras, reprend-il finalement avec calme.

Il fait volte-face et me plante là. Je ne bouge pas d'un pouce, sonnée. Je l'entends démarrer et quitter le parking sur les chapeaux de roue.

Il laisse un immense vide derrière lui. Une nouvelle fois, les larmes tracent des sillons sur mes joues.

Je referme la porte.

La semaine suivante, la routine reprend son cours. Je me plonge corps et âme dans les études. J'ai pris un retard énorme. Au restaurant, les choses sont revenues à la normale. Cédric n'ose plus me regarder. Je n'oublie pas ce qu'il m'a fait, mais, au moins, je suis à nouveau sereine en sa présence.

Je n'ai aucune nouvelle de Maxime. Cela aurait dû me soulager, et pourtant, c'est tout l'inverse. Je l'imagine souvent en compagnie de cette fille. La jalousie me dévore de l'intérieur. Extérieurement, je donne l'impression que tout va pour le mieux. Intérieurement, je me sens déprimée.

Après ma pseudo-grippe, Paul a continué à m'envoyer régulièrement des messages pour prendre de mes nouvelles. Cela ne me dérange pas dans le sens où il ne se montre ni intrusif ni entreprenant. *Pour le moment*, je me dis en moi-même, sans illusion aucune quant à ses intentions.

Le samedi matin, je m'octroie une grasse matinée bien méritée. Je ne dors plus, mais je n'ai pas envie de me lever, étant bien mieux sous les couvertures. Maxime ne m'a pas rappelée. Il m'a sûrement d'ores et déjà rayée de sa mémoire et se paie probablement du bon temps en compagnie de cette Armelle au décolleté plongeant. Il est clair, vu sa tenue provocante et son comportement envers lui, qu'elle ne demandait qu'à entrer dans son lit. *Pétasse !* J'ai les nerfs en pelote. Il faut que je pense à autre chose.

Après avoir quitté Anna à la fin de la pause déjeuner, la veille, elle m'a annoncé notre programme du week-end. Je ne suis pas franchement emballée. J'aurais mille fois préféré passer mon temps libre en compagnie d'une certaine personne. Je me réprimande. Il faut absolument que je cesse de penser à lui ! Je

pousse un soupir à fendre l'âme.

Courir ! Voilà ce qu'il me faut. Ça m'éclaircira les idées. Je me fais une queue de cheval, enfile un leggings, un tee-shirt, des baskets, passe mon coupe-vent puis je m'empare de mon iPod et mets les écouteurs. Je dévale les escaliers et passe l'heure suivante à suer tout en écoutant le dernier album de Bruno Mars.

Aux alentours de 14 heures, je reçois un SMS étrange d'Anna.

*\* Je passe te prendre. Attends-toi à avoir une surprise ! :(*

Je sors tout juste d'une longue douche bienfaisante. Il faut que je me hâte. Je passe en revue ma penderie et opte pour une fine chemise blanche que j'associerai à un lainage léger, blanc également, et un pantalon slim en velours noir. Je me maquille ensuite discrètement puis, une fois n'est pas coutume, je relève élégamment mes cheveux. Un coup d'œil à la glace. Ce n'est pas trop mal. L'interphone retentit. Lorsqu'on frappe discrètement à la porte, je cours ouvrir. Quel n'est pas mon étonnement !

Anna fait la grimace, accompagnée de Paul.

— Comme tu peux le constater, déclare-t-elle sans ambages, mon frère s'est quelque peu incrusté dans notre petite sortie entre filles. J'ai tout essayé pour le faire changer d'avis, mais il n'a rien voulu entendre. Et maman s'en est mêlée donc je n'ai pas eu mon mot à dire.

Je pose le regard sur l'importun qui me sourit de toutes ses dents. Il a changé depuis la dernière fois que je l'ai vu. Paul est sans conteste très beau garçon. Brun, athlétique, des dents parfaites. Mais il fait trop attention à son apparence à mon goût.

Il m'observe, les yeux brillants.

— Bonjour, Paul.

— Salut, Marion.

Sa voix également a changé. Elle a pris un timbre plus grave.

Il s'avance d'un pas vers moi et me fait une accolade un peu plus longue que je n'aurais voulu. Il se décide enfin à s'écarter de moi.

— Tu es à tomber. De plus en plus belle chaque fois que je te vois.

— Oui, elle le sait, lance sèchement sa sœur. Lâche-la maintenant ! Ne commence pas à jouer les pots de colle. Allons-y, ajoute-t-elle plus doucement à mon intention. Et je confirme. Tu es à tomber dans cette tenue.

Anna nous emmène dans le centre-ville, à l'endroit le plus animé. Nous flânons une bonne partie de l'après-midi. Je suis agréablement surprise par le comportement de Paul. Sa compagnie est beaucoup moins horripilante que dans mes souvenirs. Il n'hésite pas à porter nos paquets, et nous donne un avis masculin très sensé lorsque nous essayons des vêtements.

Notre tournée shopping terminée, nous faisons un break dans une crêperie pour recharger nos batteries. Cidre et crêpes pour le frère et la sœur et chocolat chaud et part de flan pour moi. Nous discutons dans la bonne humeur, Paul et Anna se chamaillant gentiment dès qu'ils en ont l'occasion. Pour faire la conversion, plus que par réel intérêt, j'interroge Paul sur ses projets d'avenir. Il semble heureux de mon intérêt.

— Eh bien disons que, pour le moment, je cogite pas mal.

Anna ricane vertement. Il hausse les épaules puis enchaîne.

— Après mon master en économie, je voulais faire une pause, souffler un peu.



Je ne sais pas encore si je rejoins une grande école pour me spécialiser ou si je me lance dans la vie active. Pour le moment, donc, je réfléchis.

Je n'en crois pas mes oreilles. Est-ce bien Paul qui parle de cette façon ?

— Ne l'écoute pas, s'interpose ma meilleure amie. Il veut juste faire son intéressant pour t'en mettre plein la vue.

Ils recommencent à se chamailler comme des enfants. Je souris. Finalement, je passe un agréable moment.

De retour chez moi, je décide de me poser un peu en bouquinant. Ce soir, je suis censée faire le chauffeur pour la soirée à laquelle je dois me rendre en compagnie de Paul et Anna. Il est en effet de notoriété publique que je ne bois jamais. Aussi, régulièrement, je me retrouve embarquée dans des plans foireux à raccompagner les uns et les autres à leur domicile. Réputation dont je me serais bien passée, pour le coup !

Un club en vogue des environs a placardé des affichettes dans toute la ville pour leur soirée spéciale Halloween. Je n'ai pas du tout envie d'y aller car je déteste ce genre d'endroits, mais Anna m'en aurait fait une jaunisse si j'avais refusé. Je fais donc contre mauvaise fortune bon cœur.

Je vérifie mon portable. Rien. Je claque la langue d'agacement, ferme sèchement mon livre et entre en profonde contemplation du plafond. Anna doit me passer l'un de ses costumes d'Halloween car je n'en possède pas. Je l'ai suppliée de ne rien me prêter de trop court ou trop moulant. Je préfère mille fois me mettre un drap blanc percé de deux trous sur la tête que de porter un truc indécent ! D'autant plus qu'il risque d'y avoir un monde fou. Je n'ai pas envie de passer ma soirée à devoir éviter les mains au panier.

Vers 22 heures, je prends mes clés et sors en traînant les pieds dans un

bâillement à m'en décrocher la mâchoire. Cette soirée s'annonce très longue...

Lorsque nous parvenons au club, je ne cesse de triturer la robe de sorcière que mon ex meilleure amie m'a prêtée. Heureusement que je lui ai demandé un déguisement convenable ! Dès que je tente de tirer le décolleté vers le haut, c'est le bas de la robe qui remonte.

— Tu vas arrêter de te tortiller dans tous les sens ? me morigène Anna, alias Morticia Adams. Tu es à tomber comme ça.

— Je confirme, ajoute Paul l'épouvantail, tout en me détaillant des pieds à la tête d'un œil appréciateur.

Je pousse un soupir à fendre l'âme. Je donnerais n'importe quoi en cet instant pour me retrouver au bord du lac à pêcher en compagnie de mon papi. Au bout d'une demi-heure d'attente, nous sommes enfin autorisés à pénétrer dans l'antre de la débauche.

Les organisateurs ont mis le paquet niveau déco. Toiles d'araignées gigantesques, citrouilles à gogo, squelettes fluorescents, démons. Tous les ingrédients sont là pour fêter dignement Halloween. Les serveurs sont déguisés en zombies plus vrais que nature, ce qui ne m'encourage certes pas à m'en approcher, moi qui ai une frousse bleue des mangeurs de chair ! Ils se faufilent parmi la foule, munis de plateaux chargés de coupes aux contenus orange ou rouge. *Beurk !*

L'ambiance est déjà au rendez-vous. La clientèle est presque entièrement composée d'étudiants venus là pour faire la fête. Nous avançons dans la vaste salle à la recherche d'une table libre. Paul saisit mon bras pour me conduire vers un endroit qu'il a repéré. Je ne dis rien, mais ce geste un brin possessif me met mal à l'aise. Son attitude semble dire que nous sommes ensemble. Ce qui est loin d'être le cas ! Nous nous asseyons à la table retenue par Paul puis ce dernier part

nous chercher des boissons. Je note que la plupart des filles présentes sont court vêtues, ce qui me rassure quelque peu.

Sitôt nos verres terminés, Anna m'entraîne sur la piste de danse où nous nous trémoussons parmi la foule amassée. Elle s'amuse tellement que je décide de suivre son exemple et de me lâcher un peu, de profiter du moment. Je ferme les yeux, ondulant au rythme de la musique.

Lorsque je les rouvre, Paul se trouve devant moi. Ce que je lis au fond de ses prunelles me douche instantanément au point que j'arrête de danser. Cette flamme de désir, je la reconnaîtrais entre mille, et cela ne me dit rien qui vaille. Il s'approche de moi puis me prend la main. Comble de malchance, le DJ choisit justement ce moment pour mettre un slow. Anna se fait inviter par un gars, style surfeur, plutôt mignon. Elle me lance un clin d'œil complice auquel je suis incapable de répondre, bien trop paniquée par la proximité de Paul. Impossible de me défilier. Paul pose lascivement ses mains sur mes hanches, me serrant étroitement contre lui. Nous bougeons lentement au rythme de la douce mélodie.

— Tu es vraiment à tomber dans cette robe, me murmure-t-il à l'oreille.

Je bredouille quelques remerciements tout en rêvant de prendre la fuite. J'aurais dû savoir ce qui allait se produire. Cela fait des années que Paul me court après. Je n'avais vraiment pas besoin de ça !

— Marion...

— Quoi, Paul ?

Je sens son nez se promener dans mes cheveux. Il pousse un soupir de bien-être. Je me crispe un peu plus, si c'est possible.

— Tu serais d'accord pour qu'on sorte un de ces soirs ?

— Ce n'est pas une bonne idée...

— C'est là que tu te trompes. Toi et moi, on se ressemble beaucoup. On est faits l'un pour l'autre. Si tu acceptais de sortir avec moi, je pourrais te faire oublier l'autre connard.

Il plonge son regard dans le mien. C'est la panique, j'ai l'impression qu'il va m'embrasser. Je sens mon portable vibrer à l'intérieur de la pochette que je tiens à la main. *Merci, mon Dieu !* Je profite de cette interruption pour vérifier discrètement de qui il peut bien s'agir et découvre un message de Maxime. Mon cœur bondit de joie.

*Marion, éloigne-toi de lui avant que je commette un meurtre. Prétends que tu dois aller aux toilettes. Il faut qu'on parle.*

Oh non ! Je regarde partout, mais ne le vois nulle part.

— Excuse-moi, Paul, j'ai une envie pressante. Je reviens tout de suite.

Je le plante là, au beau milieu de la piste.

Bon sang, mais où se trouvent ces fichues toilettes ? Je me faufile parmi les danseurs puis je suis un couloir emplis de toiles d'araignées. De ce côté du club, il y a nettement moins de monde. Enfin, j'aperçois un petit écriteau avec une flèche indiquant les w.c.. Je prends à gauche.

Mon cœur manque un battement. Maxime le vampire est adossé au mur, les bras croisés, la mine renfrognée. Il est à tomber, déguisé en suceur de sang. Une cape recouvre ses larges épaules, ses cheveux habituellement indisciplinés sont plaqués en arrière, révélant son magnifique regard hypnotique. Un vrai ténébreux. Je marche au ralenti jusqu'à lui, la gorge soudain sèche.

— S'il te touche encore, ce type, je te jure que je le traîne dehors.

Ses yeux se vrillent aux miens. Son ton et son regard sont sans équivoque. De toute évidence, il se contient avec difficulté. Ce n'est peut-être pas le moment de l'énerver. Quoique...

— Bonsoir, Maxime. Je suis également très heureuse de te voir, lui réponds-je, sans toutefois parvenir à insuffler une quelconque ironie dans mes paroles.

— Et qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Tu n'avais pas plus court en stock ?

Ça, c'est un vrai coup bas. Je rougis comme une pivoine, me sentant pitoyable.

— Ce n'est pas à moi. C'est à Anna.

— Ah oui ? Et c'est quoi l'idée ? Fille de joie ? C'est une fête d'Halloween ici, pas une fête pasteurs et catins !

Alors là, c'est la phrase de trop !

— Pour ta gouverne, je suis déguisée en sorcière ! Mais je n'ai pas à me justifier. Et tu sais pourquoi ? Parce que tu n'as pas à me dire ce que j'ai le droit de porter ou non, Maxime ! Tu devrais plutôt te préoccuper de ta groupie ! Où est-elle d'ailleurs ? Tu devrais la rejoindre, Armelle risque de s'impatienter.

— Je me fiche bien d'Armelle. Tout ce que je sais, c'est que tu vas porter ma cape autour de toi pour le reste de la soirée. Ce n'est pas négociable !

Il joint le geste à la parole, ne me laissant pas la possibilité de refuser. Maxime m'entoure de la soyeuse étoffe qu'il portait quelques secondes plus tôt. Il la lace autour de mon cou.

— Dernière chose, si l'autre gus repose les mains sur toi, je lui explose la tête !

Maxime me lance un dernier regard lourd de menaces puis me plante là, déboussolée par ce qui vient de se produire. Au bout de quelques instants, je reprends mes esprits. Je caresse la soie noire du bout des doigts et porte un pan du tissu à mon visage. Je suis happée par le parfum de Maxime, reconnaissable entre mille. Telle Mona Lisa, mon visage s'éclaire alors d'un sourire doux et mystérieux.

Avant de partir retrouver Anna et Paul, je pousse la porte des toilettes, avance jusqu'au grand miroir tout au fond et m'y observe durant quelques instants. La blancheur de mon teint contraste avec la noirceur de la cape. Je passe les mains sous le jet d'eau fraîche puis les plaque contre mon visage, mon cou. Ce geste me remet les idées en place et m'apaise suffisamment pour rebrousser chemin et faire comme s'il ne s'était rien passé. J'aurai tout le loisir de repenser à ce qui vient de se produire une fois rentrée chez moi.

Je jette un rapide coup d'œil à la piste. Anna danse toujours avec le grand blond. Vu sa façon de se mouvoir, il est clair qu'il lui plaît. Paul est retourné s'asseoir. Je le rejoins.

— Tu la sors d'où cette cape ? me demande-t-il, le regard étonné.

— Euh... C'est une fille dans les toilettes qui voulait s'en débarrasser alors, comme je la trouvais jolie, elle me l'a offerte.

— Ah bon.

Il ne semble pas convaincu par mon explication, mais je m'en fiche comme d'une guigne. Je scrute le club pour tenter d'apercevoir Maxime. Je le repère près du bar. Il est accompagné d'un groupe de fêtards, dont la fameuse Armelle, tout de court vêtue, qui n'a d'yeux que pour lui. Il me fait bien rire avec ses remarques sur mon déguisement ! Ma tenue est finalement tout à fait respectable. Maxime me fixe, la mine renfrognée. Je déglutis avec difficulté.

— Marion ?

— Oui ? Oh, excuse-moi, Paul.

— Je te demandais ce qui n'allait pas.

— Tout va très bien. Pourquoi tu me poses cette question ?

— Parce que tu es subitement partie alors que je te demandais si tu accepterais qu'on sorte tous les deux et que, depuis, tu te comportes bizarrement.

— Ah, tu trouves ?

— Oui, je trouve.

Il s'approche encore plus près de moi qu'il ne l'était déjà. Je reporte alors mon attention vers Maxime qui semble subitement très énervé. Je sens qu'il est prêt à nous rejoindre.

— Tu sais, j'y ai déjà pas mal réfléchi. Si tu acceptais de te départir de cette méfiance que tu as toujours éprouvée à mon égard, je suis sûr que ça marcherait, nous deux.

— Paul...

Il se penche vers moi, sur le point de m'embrasser. Je bondis alors sur mes pieds, attrape Paul par la main et le traîne vers la piste de danse.

— J'adore cette chanson ! Viens danser avec moi.

J'aurais ri de sa mine éberluée si la situation n'avait pas été aussi périlleuse. Nous passons tout près d'un Maxime déjà debout, tendu à l'extrême, les poings fermement serrés contre lui, le regard lançant des éclairs.

Il était moins une ! Je le dépasse, faisant comme s'il n'était pas là. Paul et moi dansons jusque tard dans la nuit. Je sens un poids peser sur moi tout ce temps. Je me sais observée. Cette impression est à la fois rassurante et angoissante. Rassurée de le savoir là, tout près, et angoissée qu'il voie rouge si Paul entreprend quoi que ce soit. Aux alentours de 3 heures du matin, n'y tenant plus, je me mets en quête d'Anna, que je retrouve adossée contre un mur, en train de bécoter sa conquête de la soirée.

— Anna ? Tu veux bien qu'on rentre ? Je suis lessivée.

Ma meilleure amie affiche un air déçu, mais elle ne fait pas d'histoire. Elle et le « surfeur californien » s'échangent leurs numéros. Cinq minutes plus tard, je respire la fraîcheur de l'air extérieur. Nous rejoignons ma voiture puis je ramène le frère et la sœur. Anna, assise côté passager, regarde dans le vague. Paul, quant à lui, est installé à l'arrière et me dévisage à travers le rétroviseur. Je n'ai qu'une envie, me retrouver au calme chez moi pour réfléchir aux événements de la soirée.

— J'ai passé un super moment ! s'extasie Anna. Quelle fête ! Anthony est vraiment un chic type. J'espère qu'il va m'appeler.

Sa voix est pâteuse et plus lente que la normale. Elle doit avoir bu pas mal de verres au cours de la soirée pour être dans cet état. J'espère que ce n'est pas cet Anthony qui l'a fait boire intentionnellement. Je me félicite d'avoir coupé court à leur petit tête-à-tête. Qui sait ce qui se serait passé si je n'avais pas été là pour la raccompagner ? Je secoue la tête pour chasser de vilains souvenirs. Durant tout le trajet, Anna fait la conversation.

Peu avant 4 heures, je tourne la clé de mon studio et m'écroule, tout habillée, sur mon lit. Je ferme les yeux. Si seulement je pouvais me réveiller en ayant tout oublié des événements des dernières heures.



Quelle soirée ! Le moins qu'on puisse dire, c'est que mes nerfs ont été mis à rude épreuve. J'aurais dû me douter que Paul tenterait une approche. Il faudra bien qu'il comprenne, une bonne fois pour toutes, que ça n'ira jamais plus loin entre nous. Quant à Maxime... Le hasard joue bien des tours parfois. J'étais à mille lieues d'imaginer le croiser là. Il semblait si jaloux, lui qui ne m'a donné aucun signe de vie depuis une semaine. À lui de savoir ce qu'il veut ! Trop de pensées se bousculent dans ma tête. Je suis vidée. Tant pis, je n'ai pas le courage de passer par la salle de bains. Je me débarbouillerais et me débarrasserais de mon costume et de mon maquillage à mon réveil.

Je suis en train de sombrer dans un sommeil réconfortant lorsqu'un bruit de vibration chasse le marchand de sable à grands coups de pied aux fesses. Qui peut bien me faire ça à une heure pareille ? J'entrouvre une paupière, puis l'autre, assommée de fatigue. Tel un zombie, je me traîne jusqu'à ma pochette, et en sors mon portable. C'est un message de Maxime. De façon quasi miraculeuse, je suis instantanément réveillée.

*\* Maxime*

*Tu t'es bien amusée, j'espère ! C'était qui ce type ?*

*\* Marion*

*En quoi ça te concerne ? Ça fait des jours que je n'ai aucune nouvelle de toi.*

*\* Maxime*

*Je ne vois pas le rapport. Ça ne change rien.*

*\* Marion*

*Ça change tout, au contraire.*

*\* Maxime*

*Marion... Je te laisse du temps, c'est tout. Tu n'es pas encore prête pour cette relation.*

*\* Marion*

*De quelle relation tu parles ?*

*\* Maxime*

*Tu le fais exprès ? La nôtre, bêtasse !*

*\* Marion*

*Oh.*

*\* Marion*

*Il s'agit du frère de ma meilleure amie. Je t'en ai déjà parlé. Je ne ressens aucune attirance pour lui.*

*\* Maxime*

*Tu en ressens pour moi ?*

*\* Maxime*

*Marion ?*

*\* Marion*

*Oui... Tu le sais bien.*

*\* Maxime*

*C'est tout ce que je voulais savoir. Bonne nuit, ma sorcière de Salem !*

*\* Marion*

*Maxime ?*

*\* Maxime*

*Oui ?*

*\* Marion*

*Et toi ?*

*\* Maxime*

*Et moi quoi ?*

*\* Marion*

*Tu éprouves quelque chose pour moi ? Pour de vrai ?*

*\* Maxime*

*Plus que tu ne peux imaginer.*

*\* Marion*

*OK. Bonne nuit, comte Dracula.*

*\* Maxime*

*Dernière chose. Évite que ce type te colle de trop près. Ça a le don de me rendre nerveux.*

*\* Marion*

*Très bien, je ferai mon possible.*

*\* Maxime*

*Merci.*

*\* Marion*

*Pas de quoi :)*

*\* Maxime*

*On se dit à bientôt ?*

*\* Marion*

*Oui. On se dit à très bientôt.*

Je pose mon téléphone, retourne dans ma chambre et m'endors en quelques secondes, un sourire flottant sur les lèvres.



## Partie 2

### Le temps est venu

Je n'ai pas le choix. Il faut que j'aille à sa rencontre.

Anna attend toujours ma réponse.

— Non, Anna, je ne vais pas bien. Si tu veux tout savoir, le garçon qui vient d'intervenir au micro, je le connais.

— Ah bon ?

— Oui. Et cette fille dont il parle, j'ai toutes les raisons de croire qu'il s'agit de moi, ajouté-je, des trémolos dans la voix.

Elle pousse un cri aigu.

— Quoi ?! Mais tu ne m'as jamais parlé de lui !

— Si. Souviens-toi, en tout début d'année. Il s'agit du type qui persistait à me parler à la BU malgré mon attitude distante.

Les yeux d'Anna se perdent dans le vague plusieurs secondes durant.

— Mais oui... Tu ne m'en avais plus jamais reparlé. Tu l'as revu ?

— Oui... Excuse-moi, Anna.

J'affiche un air contrit de circonstance.

— Je n'ai jamais osé te parler de lui.

— Pourquoi ça ?

Une totale incompréhension modifie ses traits, me donnant encore plus mauvaise conscience.

— Parce que j'avais peur. T'en parler, c'était donner de l'importance à cette relation. Et je ne voulais pas. Je ne sais toujours pas ce que je dois faire.

— Tu es folle ? Ce type te déclare sa flamme devant des centaines de personnes et tu ne sais pas quoi faire ? Je donnerais tout pour qu'un truc pareil m'arrive un jour ! Précipite-toi à son cou ! Arrête de ressasser le passé.

Nous nous dévisageons un court instant, le même souvenir occupant nos pensées. Je hoche la tête, résolue.

— Allez, file ! Tu me raconteras tout demain, m'encourage Anna.

J'acquiesce puis serre très fort mon amie dans mes bras. J'essuie ensuite mes mains moites sur ma jupe puis déglutis avec difficulté. Il m'attend. Je ne peux retarder l'inévitable plus longtemps. Je scrute la foule. Maxime est introuvable. Je me fraye un chemin parmi les fêtards, à sa recherche.

Où est-il ?

Mon portable vibre. Je le sors fébrilement de ma pochette. C'est lui !

*Je t'attends à l'extérieur...*

Les battements de mon cœur, déjà désordonnés, s'accélérent. Je cours presque jusqu'à la sortie, jouant des coudes pour réussir à avancer parmi la foule.

Nous nous sommes peu vus au cours des dernières semaines. Je suis rentrée chez mes parents durant les vacances de Pâques puis, entre les révisions, mon job au restaurant, les cours et enfin, les partiels de fin de semestre, le temps a filé à toute allure. Je n'ai pas eu beaucoup de temps à lui accorder.

Lorsque je le repère, adossé à un arbre non loin du club, les bras croisés, mon cœur cesse de battre. Il m'observe tout en affichant un air amusé. Il est tellement beau, semble si sûr de lui. J'arrive à sa hauteur, et lève le visage vers lui, intimidée.

— Bonsoir, ma belle, souffle-t-il.

Je ne réponds rien, me contentant de le dévisager.

— Tu as perdu ta langue ? ajoute-t-il, rieur.

Je hoche la tête.

— Est-ce que, par hasard, tu serais troublée par ce qui vient de se passer ?

Nouvel acquiescement. Maxime redevient sérieux. Il me contemple quelques instants puis diminue la distance qui nous sépare, se collant pratiquement à moi. Il se penche, approche son visage du mien, tout en me fixant intensément. Puis il emprisonne ma taille en propriétaire pour mieux me plaquer contre lui. Il murmure alors :

— Il est temps. J'ai trop attendu.

Il pose enfin ses lèvres sur les miennes.



Son baiser, intense, exigeant, contient tellement de promesses que j'en ai le vertige. Maxime prend possession de ma bouche comme s'il allait me dévorer tout entière. Je perds pied sous ses assauts.

— Viens avec moi, reprend-il quelques minutes plus tard, à bout de souffle, les sens embrasés.

— Tu ne veux pas rester à ta fête ?

Il s'esclaffe.

— Tiens ! Tu as retrouvé la parole ?

Je ris, un peu plus détendue désormais.

— Non, reprend-il. Tout ce que je veux, là, maintenant, c'est me retrouver seul avec toi. Pour moi, cette fête n'était qu'un moyen. Je devais te faire passer un message.

Il s'empare de ma main puis nous nous éloignons à pied. L'air s'est un peu rafraîchi, mais reste très agréable pour un début de printemps. Ma fine veste ne suffit pas à me réchauffer. Aussi, je me blottis contre Maxime qui semble plus qu'heureux de m'apporter sa chaleur en se serrant contre moi.

— Tu es très belle ce soir. Ravissante. Merveilleuse. À croquer !

Il me lance un clin d'œil. Je glousse.

— Merci. Tu n'es pas mal non plus dans ton genre...

C'est un euphémisme ! Il porte un pantalon de costume de coupe italienne gris anthracite sur une chemise cintrée blanche à manches courtes qui fait ressortir sa peau hâlée et ses yeux bleus.

— Tu n’as pas trouvé plus simple que d’inviter toute la fac pour me faire passer un message ? Par exemple, je ne sais pas moi... utiliser ton portable ? Ça t’aurait coûté beaucoup moins cher !

— Ah... enfin, je te retrouve. Ma petite blagueuse ! Et pour répondre à ta question, non, je ne pouvais pas te dire ça par SMS. Et tu sais pourquoi ?

— Euh... pas vraiment non.

— Parce que ça fait des mois que j’essaie de te faire comprendre à quel point tu comptes pour moi et que tu n’es jamais parvenue à me faire confiance.

Je baisse la tête puis réponds, penaude :

— Excuse-moi.

— Ne t’excuse pas. Je suis conscient que ce n’est pas intentionnel. C’est pour ça que je me suis dit que tu serais bien forcée de me croire si je me déclarais devant toute la fac.

— C’est un moyen très coûteux, mais sois rassuré : tu m’as convaincue !

Je lui souris. Maxime pousse un soupir puis s’arrête de marcher. Il se plante devant moi et pose les mains sur mes épaules. Impossible de lui échapper.

— Marion.

— C’est moi.

— Je suis sérieux. Il faut qu’on parle.

— Oh.

*Mince ! Il est sérieux.*

Ce moment, je le redoute depuis des mois. Et voilà qu'il est venu. Je ressens un besoin impérieux de prendre mes jambes à mon cou. Inutile. Je sais pertinemment qu'il me rattraperait en quelques mètres à peine. Je n'ai pas le choix. Finalement, nous allons l'avoir cette fichue conversation.

Et puis zut ! Après tout ce qu'il a dit au micro, je lui dois bien ça. Une déclaration pareille, ça n'arrive que dans les films, pas dans la vraie vie.

— Tu es d'accord pour qu'on aille chez moi ? reprend-il d'un ton prudent.

Il sait qu'il me demande la Lune. Je retiens ma respiration, en proie à une tension extrême. Au cours des mois précédents, nous nous sommes vus régulièrement, mais de façon espacée, en raison de mon emploi du temps surchargé. Lorsque nous nous rencontrions, c'était toujours soit chez moi, soit à l'extérieur. J'ai évité de remettre les pieds chez Maxime, lieu beaucoup trop risqué à mon goût. Si aujourd'hui, j'accepte de pénétrer dans son appartement, cela signifiera beaucoup.

Une boule se forme dans ma gorge, mais j'accepte.

— OK. Tu ne vas pas t'enfuir ou un truc du genre ?

*Il en a de bonnes, lui !*

— Je vais faire de mon mieux, lui réponds-je, sans réelle conviction.

Il fronce alors les sourcils puis s'empare à nouveau de ma main et m'entraîne à sa suite.

— Toi et moi, à mon appart, maintenant ! Si tu tentes de me faire faux bond, je t'attache avec une corde ! me lâche-t-il d'une voix sans concession.

— Oh ! Tu ferais ça ? Tu n'as pas le droit !

— Je vais me gêner ! Je l’ai mérité ce face-à-face. Je pense avoir été assez patient, Marion. Le temps est venu...

Des mois qu’il se contente de me laisser mener la barque à ma guise, sans me poser de questions. De cette façon, je me sentais en sécurité car c’est moi qui avais le contrôle. Dès que j’interrompais nos étreintes, il ne tentait pas de me forcer ou de me convaincre de poursuivre. Il a été plus que patient. Je suis bien consciente que notre relation ne peut pas en rester à ce stade. Elle doit évoluer. En tout cas, lui ne peut plus se contenter de si peu, et je le comprends. Je vais devoir faire un choix.

— Oui. Tu as raison.

Il semble soulagé de ma réponse car ses traits se détendent immédiatement. Nous arrivons à sa voiture garée non loin de là. Il démarre.

Ça fait des semaines que je ne suis pas entrée dans l’Audi. L’intérieur, tout comme l’extérieur d’ailleurs, est toujours aussi impeccable. Je me dis que, quand on se fait offrir pareille voiture, la moindre des choses c’est de l’entretenir comme il se doit.

La tension qui règne dans l’habitacle est pratiquement palpable. Aucun de nous ne brise le silence, dans l’expectative. Fort heureusement, le trajet est de courte durée. Dix minutes plus tard, Maxime se gare dans le parking souterrain de son immeuble. Je remarque que toutes les voitures présentes sur les places privées sont des modèles de luxe. Je me sens un peu mal à l’aise car, de toute évidence, Maxime et moi n’appartenons pas au même monde. Il vient m’ouvrir la portière et, une nouvelle fois, emprisonne ma main dans la sienne. Il doit vraiment redouter que je prenne la fuite ! Pour la deuxième fois de mon existence, je m’engouffre dans les escaliers en spirale à la suite de Maxime. Est-ce l’ascension des marches à toute allure ou le stress qui fait cogner mon cœur

aussi fort dans ma poitrine ? Le stress, sans doute aucun ! Je frôle le malaise.

Lorsqu'il referme la porte derrière moi, je me sens comme un animal en cage. Il se poste devant moi et pose ses mains sur mes épaules.

— Marion. Je ne vais pas te manger, tu sais. Ça va très bien se passer, n'aie pas peur.

*Bien sûr !*

J'acquiesce sans grande conviction. Il sourit.

— Tu as confiance en moi ?

— Oui... Mais...

— Mais... ?

— Mais tu veux que nous ayons une conversation sérieuse.

— Oui. Tu sais bien que c'est inévitable.

— Je sais, oui, concédé-je d'une petite voix.

Maxime m'attire à lui pour me serrer très fort. Il respire longuement l'odeur de mes cheveux puis dépose un baiser sur mon crâne. Je relève la tête. Nous nous observons longuement. Tant de choses non dites passent dans ce regard. N'y tenant plus, il m'embrasse fébrilement, mêlant son souffle au mien, goûtant ma bouche avec délectation. De longues minutes passent, durant lesquelles nous sommes tous deux dans notre bulle. Il met fin de lui-même à ce baiser troublant, à ma grande déception.

— Marion, il faut qu'on parle. Tant que tu ne me dis pas tout, notre relation ne peut pas évoluer. Et je te veux corps et âme. Je ne peux plus attendre.

Il m'entraîne vers le canapé sur lequel il me fait m'asseoir et s'installe à genoux sur le sol, juste en face de moi, tout en encerclant ma taille de ses bras puissants. Il ne lâche pas mon regard, m'hypnotisant de ses prunelles azur.

— Tu m'as entendu parler au micro, tout à l'heure, à la fête ?

— Oui, acquiescé-je, prudente.

— Qu'est-ce que tu as retenu, exactement, de ce que j'ai dit ?

Je détourne un instant les yeux pour me remémorer ses paroles exactes puis je reviens à lui.

— Tu as dit que tu avais organisé cette fête pour me dire que tu tenais à moi ? hasardé-je en choisissant intentionnellement des termes neutres.

— Non, Marion.

Son regard se fait plus perçant, plus pressant. Je suffoque sous cet assaut.

— Marion. Je veux que tu me répètes mes paroles exactes.

J'inspire profondément puis expire bruyamment tout en fermant les paupières.

— Tu as dit que je t'avais ensorcelé, et que tu en pinçais pour moi. Ce sont tes mots.

— Oui. Maintenant, ouvre les yeux, s'il te plaît.

J'obtempère. Il en profite pour plonger perfidement un regard à se damner dans le mien. Je suis perdue.

— Marion. Je t'aime. Je t'aime depuis la toute première fois où j'ai croisé ton regard à la bibliothèque. Je suis fou de toi. Je ne supporte pas l'idée qu'il y ait

des secrets entre nous. Je te veux tout entière. Il faut que tu t'ouvres à moi.

Je tente de me relever, mais il me retient fermement. Impossible de m'échapper. Des sanglots s'échappent de ma gorge.

— Est-ce que tu as seulement une idée de ce que tu me demandes ?

— Oui, mais c'est inévitable. Tu dois me parler.

— Si je te raconte, tu ne m'aimeras plus, reprends-je, éperdue.

— Je te garantis que tu te trompes.

Sa voix est sans réplique. Je plante mon regard dans le sien, comme pour vérifier dans ses prunelles qu'il dit vrai. Il semble sincère. Aussi, je décide de me jeter à l'eau.

— Est-ce que tu es sûr de vouloir tout savoir ?

Un court instant, il paraît déstabilisé par mon air grave, mais il persiste.

— Je veux savoir.

Je me sens soudain très lasse. Autant en finir, une bonne fois pour toutes.

— Très bien. Alors, viens t'asseoir près de moi. Ça risque de prendre un moment...

C'est d'une voix lointaine que j'entame mon récit, le regard perdu dans le vague.

— Tout a commencé le jour de la rentrée, en terminale. J'avais 17 ans. Anna et moi étions dans la même classe depuis notre entrée au lycée. La vie était belle. Je vouais une passion aux romans anglais de la période victorienne qui nourrissaient mon imagination d'ado. Ma vie se limitait, à cette époque, à la maison, les cours et les sorties avec ma meilleure amie. Nous connaissions la plupart de nos camarades de classe. Seulement, cette année-là, un petit nouveau est arrivé. Rudy Ménard. Il était très beau, personne ne savait d'où il venait. La plupart des filles craquaient pour lui car il s'entourait volontairement de mystère. Il faisait un peu rebelle, entre son look et son attitude peu sociable envers les autres. C'était le *bad boy* du lycée. Il ne parlait pas beaucoup, ne se liait d'amitié avec personne, se contentant d'échanger des paroles de temps à autre avec un ou deux garçons du groupe. Quelques semaines après le début des cours, il a commencé à s'intéresser à moi. Je ne comprenais pas trop pourquoi, car toutes les filles de la classe étaient raides dingues de lui. Anna lui avait clairement fait comprendre, à diverses reprises, qu'il lui plaisait. Les autres ne savaient plus quoi inventer pour essayer d'attirer son attention. Mais il n'avait pas l'air très



réceptif à leurs manœuvres de drague. Au bout de quelques semaines, mes camarades pensaient qu'il était gay ou qu'il avait déjà une petite amie. Elles laissèrent donc tomber. Mais il s'intéressait bien à quelqu'un. Figure-toi qu'il avait jeté son dévolu sur moi, ricané-je d'un ton amer. Je sentais son regard peser sur moi pendant les cours. Il s'asseyait toujours derrière moi, malgré mes fréquents changements de place. Il a commencé à me parler vers la fin du premier trimestre. Je ne sais pas trop pourquoi, au début, il me mettait mal à l'aise. J'aurais dû me fier à ma première impression. Au fur et à mesure que l'année s'écoulait, il trouvait toujours un prétexte pour me parler. Il n'avait pas compris un exercice, il m'arrêtait dans un couloir pour me parler d'un film qu'il avait vu, il me posait des questions sur moi, ma famille, mes goûts. Comme il était tout le temps gentil avec moi, je ne me suis plus méfiée de lui. Puis, en deuxième partie d'année, il s'est mis à m'écrire des lettres enflammées qu'il me faisait passer en cours. Il me regardait toujours comme s'il allait me dévorer. Je ne savais pas quoi faire. En fait, j'étais plutôt mal à l'aise car c'est vrai qu'il était très beau garçon, mais je n'étais pas plus que ça attirée par lui. Je pense que c'est ce comportement vis-à-vis de lui qui m'a perdue. Il n'avait pas l'habitude de susciter l'indifférence. Il a tout fait pour que je tombe dans ses bras. Il m'écrivait des poèmes. Il insistait tellement pour que je sorte avec lui qu'à plusieurs reprises j'ai accepté ses invitations. Il me parlait rarement de lui, mais voulait tout savoir de moi. Je crois que j'étais réellement devenue une obsession pour lui. J'ai fini par le laisser m'embrasser. Il me disait qu'il m'aimait, que j'étais son soleil, sa raison de vivre. Il faut dire que les livres que je lisais à cette époque ne m'aidaient pas à ouvrir les yeux quant à sa vraie nature. Je me voyais comme l'un des personnages de mes romans. Je pensais vivre une belle histoire. Le jour des résultats du Bac, nous avons tous été fêter ça dans un pub. Rudy a insisté pour m'accompagner, lui qui ne sortait habituellement qu'avec moi. J'étais tellement heureuse d'avoir obtenu une mention que, pour une fois, je me suis lâchée. J'ai accepté qu'il m'offre des verres. Au fur et à mesure que la soirée avançait, j'ai commencé à me sentir mal. Tout tournait autour de moi, j'avais

envie de vomir. Il m'a proposé de me raccompagner. Il semblait si inquiet qu'Anna l'a laissé faire. Si elle avait su ses intentions, jamais elle n'aurait accepté qu'il me ramène. Elle ne s'est toujours pas pardonnée de m'avoir laissée entre ses mains. Et pour cause, ricané-je, amère. Figure-toi que je me suis réveillée le lendemain matin dans une chambre d'hôtel glauque, désorientée, nue, dans un lit miteux. J'avais très mal à la tête et dans le bas-ventre, il m'a fallu du temps pour rassembler mes idées. Lorsque j'ai compris ce qu'il s'était passé dans cette chambre, c'est comme si ma vie venait de s'arrêter. Les draps étaient tachés de sang. Car, je ne t'ai pas dit, mais j'étais vierge. Et je ne me souvenais que de quelques détails sordides que je m'efforce aujourd'hui d'oublier.

Je m'interromps pour l'observer. J'essaie de deviner ce qu'il ressent. Son visage est un masque d'impassibilité. Il est peut-être même trop immobile, comme s'il se contenait. Ses poings serrés sont le seul signe extérieur des sentiments qui l'animent. Il ne dit rien. Je décide de poursuivre et d'aller au bout de mon récit cauchemardesque.

— J'étais seule dans cette chambre – il avait pris la fuite sitôt qu'il avait eu ce qu'il désirait –, je me sentais perdue. J'ai appelé Anna pour qu'elle vienne me chercher. Je ne l'ai plus jamais revu après ça. Il avait obtenu ce qu'il voulait de moi. Et moi, je me sentais honteuse et tellement bête. Voilà. Fin de l'histoire.

Je me sens délivrée d'un poids. Je suis soulagée de lui avoir enfin tout révélé de cette histoire qui me poursuit depuis si longtemps. Les joues couvertes de larmes, j'attends sa réaction.

Maxime sort de son état second. Il me contemple, horrifié, puis il m'attire à lui et me serre très fort, me berçant comme un bébé.

— Tu comprends pourquoi je ne voulais pas t'en parler ? J'ai tellement honte,

je me sens tellement sale quand j'y repense.

Je me détache de lui et le fixe.

— Tu as toujours envie de moi en sachant ça ? Inutile de te dire que j'ai dû passer par tout un tas de tests de dépistage du SIDA et autres maladies sexuellement transmissibles ? Je peux au moins m'estimer heureuse qu'il ne m'ait rien transmis, si ce n'est une peur panique des relations amoureuses. Comme tu le sais, j'en suis ressortie plutôt traumatisée.

J'attends sa réponse tout en l'observant. Il semble déboussolé. Je ne sais pas pourquoi, mais sa réaction me met en colère. Il est trop calme, trop silencieux.

— Tu ne dis plus rien... Je te dégoûte, c'est ça ?

L'incrédulité remplace immédiatement son expression perdue.

— Quoi ?! Mais qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi tu me dégoûterais ? C'est lui qui me dégoûte. Ce sale fils de... Je suis en colère ! Tellement désolé, aussi... Imaginer que tu aies pu endurer un jour un truc pareil. J'en suis malade. Ce type mérite la prison ! Il a abusé de toi alors que tu étais dans les vapes. Il t'a soulée pour obtenir de toi ce qu'il voulait. Tu aurais dû aller chez les flics ! Pourquoi tu l'as laissé s'en sortir sans rien faire ?

— Et pour leur dire quoi, hein ? Ça aurait servi à quoi de porter plainte ? À rien. Il m'est arrivé ce qui arrive à des tas de femmes tous les jours. Je n'ai pas été assez maligne pour saisir ses intentions. Point.

— Je ne suis pas d'accord avec toi. Il aurait dû être puni pour ce qu'il t'a fait. C'est un violeur ! Un criminel !

— Mais qu'est-ce que ça aurait changé ? Le mal était fait. Le dénoncer n'aurait rien effacé. Moi, tout ce que je voulais, c'était pouvoir revenir en arrière.

Mais malheureusement, on ne modifie pas le cours du temps. J'ai appris à vivre avec. Mais, comme tu le sais, j'en garde certaines séquelles.

— Marion... Je ne sais pas quoi te dire. Pour moi, c'est comme si le ciel venait de me tomber sur la tête. T'imaginer endurer une telle souffrance. Ma Marion si douce et si fragile. Je crois que je serais capable de tuer ce type de mes propres mains s'il se trouvait dans cette pièce, sans aucun remords. Ce genre de gars ne mérite pas de vivre.

Il se passe la main dans les cheveux, désespéré.

— J'étais loin de m'imaginer... Je pensais que tu avais eu une déception amoureuse, c'est tout. Pas que tu avais été abusée. Je comprends mieux ton comportement aujourd'hui... Jamais je ne te ferais subir ça. Tu en es consciente, n'est-ce pas ? Je t'aime. Tout ce que je veux, c'est que l'on construise une relation à deux. Ce que tu viens de me raconter ne change rien à mes sentiments pour toi, bien au contraire. J'ai encore plus envie de t'aimer, de prendre soin de toi.

Maxime entoure mon visage de ses mains. Il colle son nez au mien.

— Tu me crois ?

Je le contemple quelques instants puis acquiesce. Raviver toute cette boue m'a épuisée, mais je sais que Maxime n'est pas comme lui. Simplement, le seul acte sexuel que j'ai connu a été un tel traumatisme que je panique rien qu'à l'idée de revivre l'expérience.

— Bon. Je vais te poser une dernière question, reprend-il, quelque peu anxieux. Après je te laisse tranquille. Tu es d'accord ?

J'appréhende sa question vu la tête qu'il fait, pourtant, je hoche la tête en

signe d'assentiment.

— Éprouves-tu des sentiments pour moi ? Je veux dire... Je ne te laisse pas indifférent, ça je le sais, mais j'aimerais savoir ce que tu ressens exactement pour moi.

Il s'écarte légèrement de moi pour me donner un peu d'espace. Je le sens anxieux. Je lui souris pour le rassurer, lui caresse la joue du revers de la main avec tendresse.

— Imbécile ! Tu ne le sais pas ?

— Eh bien, j'en ai bien une petite idée, mais j'ai peur de me faire des films. J'ai besoin de te l'entendre dire, poursuit-il pour une fois peu sûr de lui.

Mon cœur fond. Je suis décontenancée de le voir si inquiet. Lui qui, habituellement, est l'incarnation de l'assurance. J'inspire profondément, le regarde droit dans les yeux.

— Je t'aime, Maxime. Quand je te vois, j'ai l'impression que mon cœur va exploser tellement il déborde d'amour. Tout chez toi me plaît. Ton humour à toute épreuve, ton corps, ton visage, tes yeux, ta personnalité. Tout. Depuis que je t'ai rencontré, je revis. Tu as rétabli la lumière dans mon quotidien si obscur.

Je m'interromps pour lui offrir le plus beau des sourires. Je me sens libérée. Il sait tout sur moi désormais et il ne semble pas vouloir s'enfuir à l'autre bout de la planète.

— Waouh ! lâche-t-il dans un immense élan du cœur.

Il se passe la main dans les cheveux.

— En fait, tu es folle de moi !

Je lève les yeux au ciel, mais ne peux m'empêcher de glousser.

— Ça fait quelque temps que je te fais confiance. C'est juste que...

Je rougis malgré moi.

— Continue, s'il te plaît. N'aie pas peur de me parler. Tu peux tout me dire.

— Eh bien. Je n'ai plus peur que tu me quittes dès que tu auras eu ce que tu veux. Mais... Disons que la seule expérience que j'ai eue a été un vrai désastre. J'ai vraiment peur de recommencer.

— Mon amour, s'il y a bien une chose dont je suis certain, c'est que quand toi et moi on le fera, tu seras à mille lieues d'avoir mal. Mon énergie sera employée uniquement à te donner du plaisir.

Il m'offre un regard lourd de sous-entendus qui me plonge dans un embarras total, tout en déclenchant une série de réactions en chaîne dans mon corps. Une chaleur intense me parcourt, me faisant suffoquer. Je ressens comme des papillons dans le bas-ventre, une sorte de manque qui a besoin d'être comblé. Jamais aucun homme ne m'a mise dans pareil état. Je me dis qu'il est grand temps de surmonter mes réticences.

— Alors, montre-moi, murmuré-je alors.

Tout d'abord, Maxime semble avoir mal compris. Sceptique, il me scrute, mais ne semble pas vouloir bouger d'un pouce. Je me lève et le saisis par la main.

— Conduis-moi à ta chambre, lui intimé-je d'une voix sans équivoque.

— Tu es sûre ? Après la discussion qu'on vient d'avoir ? Ce que tu m'as raconté... Tu ne veux pas attendre un peu ? me demande-t-il, incertain.

Je fronce les sourcils.

— Nous avons déjà bien trop attendu. Et cette histoire remonte à très longtemps. Laissons-la au passé et concentrons-nous sur le présent.

Il m'observe, indécis.

— Dépêche-toi, sinon je risque de changer d'avis, le menacé-je alors, un grand sourire sur les lèvres.

Il ricane puis me prend dans ses bras et court jusqu'à sa chambre. Il claque brusquement la porte d'un coup de pied puis me repose délicatement sur mes jambes. À l'image de l'immense appartement, cette pièce respire l'opulence. Pensée dans des tons chauds, aménagée avec un mobilier coûteux et constituée uniquement de matières soyeuses, de tapis moelleux, elle est l'incarnation du confort. Une étagère recouverte de livres anciens recouvre un pan entier de mur. Le lit immense occupe une place centrale. De discrètes appliques murales diffusent un éclairage tamisé. Maxime m'offre un sourire irrésistible qui me met dans tous mes états. Il me saisit le menton et embrasse ma mâchoire avec douceur.

— Depuis le temps que j'attends ça, tu peux me croire, je vais prendre tout mon temps.

Je suis secouée d'un délicieux frisson. Maxime saisit une télécommande posée sur la commode en face de son lit. Il appuie sur un bouton puis revient à moi. Une musique douce envahit la pièce, créant une ambiance intime. Il pose ensuite ses mains sur mes hanches et m'entraîne dans un slow lascif.

— Je rêve de faire ça depuis que je t'ai vue danser avec le frère de ton amie à la soirée d'Halloween, me murmure-t-il à l'oreille.

— Ah oui ?

— Tu ne peux pas savoir à quel point j'étais jaloux ce soir-là. Je rêvais de danser avec toi tout en caressant ton corps. Il faut dire que la robe que tu portais faisait carrément travailler l'imagination ! Et je pense ne pas avoir été le seul dans ce cas-là ! ajoute-t-il, quelque peu agacé.

— C'est pour ça que tu m'avais couverte de ta cape ?

— Oh que oui ! Je ne supportais pas que d'autres se rincent l'œil. Je te voulais rien que pour moi.

J'ai les mains enroulées autour de sa nuque et j'ondule tout contre lui. Maxime se baisse pour m'embrasser avec une lenteur délibérée. Je frissonne, dans l'expectative. Maxime ressent mon trouble. Il accentue la pression de ses mains sur mes hanches, me plaquant tout contre lui, comme s'il voulait fusionner son corps avec le mien. Ses mains se déplacent ensuite, parcourant mon dos, me caressant langoureusement. J'halète, incapable de réguler les battements de mon cœur. J'ai l'impression de vivre un moment clé de l'existence. Tous mes sens sont exacerbés. L'odeur sensuelle du parfum de Maxime, la douceur de sa peau, sa plastique parfaite. Tout à coup, il s'écarte de moi et fait passer mon top par-dessus ma tête, me laissant en soutien-gorge. Il se débarrasse de sa chemise à son tour en quelques secondes puis colle sa peau contre la mienne, reprenant possession de ma bouche, tout en continuant de bouger au rythme de la musique et de s'approprier mes courbes. Plusieurs titres s'enchaînent ainsi alors que nous nous découvrons mutuellement.

Quelques instants plus tard, n'y tenant plus, Maxime me soulève avec douceur pour me déposer sur son lit. Il s'allonge à côté de moi tout en me couvant du regard.

— Tu es si belle... J'ai beaucoup de chance.



Il m'offre alors un sourire radieux qui le rend tout simplement irrésistible.

— Je n'ai pas à me plaindre, tu n'es pas mal non plus.

Je pose une main derrière sa nuque et l'attire à moi. Il m'observe un instant avec fascination puis s'empare de nouveau de mes lèvres, incapable de retarder plus encore l'inévitable. Nos souffles se mêlent et deviennent rapidement saccadés. Je l'interromps alors dans un sursaut de lucidité. Une question me taraude.

— Maxime ?

— Oui, ma chérie ?

— Tu as connu beaucoup de filles avant moi ?

Il me dévisage quelques secondes, surpris.

— Euh... Tu es sûre de vouloir qu'on ait cette conversation maintenant ?

— Excuse-moi... C'est juste que je ne suis pas très expérimentée, comme tu le sais, et j'aimerais en apprendre plus sur toi de ce côté avant que nous allions plus loin.

— Ah.

Il semble méditer mes paroles, puis il hoche la tête.

— Oui, je comprends. Eh bien, comme je te l'ai déjà dit, j'ai connu pas mal de filles, mais ça n'a jamais été très sérieux.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? Ne parle pas à mots couverts, s'il te plaît.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il s'agissait surtout de relations physiques,

mais je n'ai jamais été amoureux avant toi.

— Et depuis notre rencontre, poursuis-je, pas entièrement satisfaite, tu l'as fait avec d'autres ?

— Tu veux dire, fait l'amour ? hasarde-t-il.

J'acquiesce, mal à l'aise. Il ricane discrètement dans sa barbe, mais cesse immédiatement lorsque je fronce les sourcils.

— Non, rassure-toi. Et cela n'a pas été facile tous les jours, tu peux me croire ! Ça fait un moment que je te cours après...

J'expire brusquement, soulagée. Puis, à nouveau, une pensée vient contrarier ma bonne humeur.

— Qu'y a-t-il ?

Je me mets à triturer les draps. Je ne vois pas comment aborder ce sujet. Maxime sourit.

— Tu sais ? J'ai remarqué que quand tu étais nerveuse ou inquiète, tu te saisissais toujours d'un truc pour le malmener.

Je souris à mon tour puis pose sagement les mains devant moi.

— Je me disais juste que tu vas me trouver bien empotée. Tu sais, dans l'intimité ? Je n'y connais pas grand-chose.

Maxime hausse les sourcils, amusé. Le sourire carnassier qu'il affiche à cet instant me fait perdre tous mes moyens.

— Ne t'inquiète surtout pas pour ça, m'assure-t-il d'une voix suave, tout en me dévorant des yeux, je te guiderai. Tu n'auras qu'à me laisser mener la danse.

J'ai la sensation que mon corps va se liquéfier. Ma bouche s'assèche subitement. Il s'approche à nouveau de moi, rampant tel un félin. Je suis dans tous mes états. Ses muscles roulent sous sa peau. Son visage, à quelques millimètres à peine du mien, s'avance encore. Il m'embrasse alors soudain avec possessivité, comme affamé, me forçant à m'allonger sous la force de ses assauts. Il se place au-dessus de moi et se met à parcourir mon corps avec fièvre, de ses mains expertes, écartant mes jambes à l'aide de l'un de ses genoux. Ne lâchant pas mes lèvres, il saisit la fermeture de ma jupe qu'il jette sur le sol. Je me retrouve en petite tenue. Il glisse ensuite ses doigts dans mon dos et fait sauter les agrafes de mon soutien-gorge pour s'en débarrasser d'un geste. Il se relève alors pour me contempler, le regard lourd de désir. Nos respirations s'accélèrent encore.

— Ça valait la peine d'attendre, chuchote-t-il comme pour lui-même. Tu es époustouflante.

Je rougis jusqu'aux oreilles et me cache le visage de mes mains. Maxime les écarte immédiatement.

— Ne sois pas gênée, mon amour. Tu n'as pas à avoir honte.

Je me racle la gorge, mal à l'aise.

— C'est juste que je n'ai pas l'habitude qu'on me voie nue.

— Tu m'en vois ravi ! rétorque-t-il avec sérieux.

Je l'observe un instant, pensive. Il s'est toujours montré possessif avec moi depuis que nous nous connaissons. Je ne devrais peut-être pas, mais j'aime assez cette idée. Comme si je lui appartenais.

— Rassure-toi, tu vas vite prendre l'habitude, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

Je glousse.

— Tous les deux, on va mettre le feu, murmure-t-il avec ferveur, tout en me contemplant avec voracité.

Je ferme les yeux, puis suis happée dans un tourbillon des sens. Maxime se fait un devoir d'ôter le dernier petit lambeau de tissu qui recouvrait mon intimité. Je retiens ma respiration. Il me détend alors avec dévotion. Chaque partie de mon corps est caressée, embrassée. N'y tenant plus, je finis par me cambrer, instinctivement, contre lui. Lorsque nos corps s'entremêlent, j'ouvre brutalement les yeux tout en poussant un doux gémissement et rencontre son regard triomphant. Nous échangeons un sourire complice alors qu'il poursuit ses mouvements avec une lenteur délicieuse et torturante. À ma grande surprise, je n'ai pas mal. C'est même tout l'inverse. Jamais je n'aurais imaginé ressentir de telles sensations, me sentir un jour si femme, si vivante. C'est le début d'une nuit emplies de délices. Maxime me fait découvrir le plaisir véritable.

Au petit matin, épuisés, en nage, nous nous blottissons l'un contre l'autre sous les draps. Maxime ne m'a jamais paru aussi heureux. Je me dis, avant de sombrer dans un sommeil lourd, que je me rappellerai cette nuit comme étant ma première fois.

Car la première ne compte déjà plus.



Lorsque j'ouvre les yeux, je ressens tout d'abord une peur panique. Et s'il n'était plus là ? Et s'il m'abandonnait, maintenant qu'il a eu ce qu'il voulait ? Que deviendrais-je ? Je n'ai pas la possibilité d'aller plus en avant dans mes noires interrogations que deux bras costauds se referment sur moi. Je souris alors, soulagée, puis sens un torse se presser contre moi. Il pose sa bouche contre mon oreille, me chatouillant au passage.

— Bonjour.

Je me retourne et tombe nez-à-nez avec deux yeux superbes.

— Bonjour, réponds-je avec douceur. Tu as bien dormi ?

— À ton avis ? rétorque-t-il de sa voix sensuelle.

Je ris.

— Je dirais que oui.

— Et tu as raison. Et toi ?

— Moi, j'ai dormi comme un bébé.

— Tant mieux... Parce qu'il va te falloir beaucoup d'énergie pour survivre à ta matinée...

Je n'ai pas le temps de répliquer, Maxime s'est déjà emparé de mes lèvres et parcourt mon corps de ses mains, tel un loup affamé. Jamais je n'aurais cru possible de me sentir aussi comblée. Le beau gosse me procure encore plus de

plaisir cette fois-ci, se faisant un devoir de me guider. Je découvre enfin mon corps, tout étonnée de laisser s'échapper des gémissements aussi sensuels, sous les assauts répétés de mon soupirant. Nous nous unissons de nouveau, et je trouve cette sensation fabuleuse.

Environ deux heures plus tard, nous gisons tous deux, essoufflés, couverts de sueur, sur nos oreillers. Tout à coup, je suis prise d'un fou rire irrésistible. Maxime ouvre un œil étonné puis se tourne vers moi.

— Euh... C'est ma performance qui te fait rire comme ça ?

Je secoue la tête et ris de plus belle. Il attend patiemment que mon hilarité soudaine se calme.

— Tu aurais pu me dire avant à quel point c'est agréable ! lui reproché-je avec malice. Si j'avais su, nous aurions fait l'amour depuis un bail !

— Quoi ?!

Je reçois un oreiller en plein visage. J'éclate de rire.

— Tu n'as pas honte de me sortir un truc pareil ? Moi qui ai attendu sagement des mois durant que madame daigne s'offrir à moi ?! Ça mérite une punition...

— Ah, non !

— Ah, si !

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Très bien. C'est quoi ta punition ?

Il me susurre à l'oreille d'un ton sans équivoque :

— Devine.

Je glousse à nouveau.

— Encore ! Dis donc, tu comptes rattraper le temps perdu en quelques heures à peine ?

— Hum... oui, c'est un peu ça l'idée. Tu m'as fait trop souffrir. Je mérite bien une petite compensation.

— Ben, tiens...

Je lui offre un sourire ingénu et me colle à lui. Miraculeusement, en quelques secondes à peine, Maxime est à nouveau opérationnel. Ma punition est terrible.

Vers la fin de la matinée, j'émerge d'une sorte de coma bienheureux. Maxime dort paisiblement à mes côtés. Je le contemple quelques instants, attendrie, puis, affamée et prise d'une envie pressante, je me lève. Je sors du lit à pas de loup, pour ne pas le réveiller et m'approche de l'une des trois portes attenantes. La première que j'ouvre donne sur un vaste dressing. Je n'en crois pas mes yeux. Je suis verte de jalousie qu'il possède plus de fringues que moi ! Je m'approche des différents compartiments et me retrouve face à une penderie emplies de chemises, pantalons, vestes, jeans. Il possède tout un tas de tiroirs que j'ouvre pour découvrir, parfaitement rangés dans leurs emplacements respectifs, des cravates, des boxers en quantité impressionnante, des tee-shirts, des chaussettes. Quand j'aperçois le nombre de paires de chaussures et de baskets dans un compartiment spécifique, je n'y tiens plus : je pousse un cri de surprise. Le bruit d'un soupir arrive jusqu'à moi. J'ai réveillé Maxime ! Quelques secondes plus tard, deux bras m'entourent la taille.

— Tu visites mon antre ? me demande-t-il, d'une voix ensommeillée.



— Oui. À vrai dire, je n'ai pas de vêtements de rechange et il m'en faut d'urgence. Je cherchais la salle de bains, mais je suis tombée sur ton dressing. Comment se fait-il que tu possèdes autant de vêtements ?

— Mais pourquoi tu veux t'habiller ? Tu es très bien comme ça.

Il me détaille de haut en bas avec gourmandise.

— Je te remercie, mais je n'ai pas envie de me promener toute nue dans ton appartement.

— Quel dommage...

Je ricane.

— Ne t'en fais pas, mon amour, reprend-il, plus sérieux. Je vais passer tes vêtements à la machine et au sèche-linge. Va prendre une douche en attendant. Tu les récupèreras propres et secs tout à l'heure.

Il sort l'une de ses chemises de la penderie et me la tend.

— Tu n'auras qu'à enfiler ça après ta douche, le temps que tes affaires soient prêtes.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Quoi ? Alors, tu serais vraiment le prince charmant ?

Il me fait un clin d'œil craquant.

— À ce qu'il paraît.

Maxime dépose un léger baiser sur mon nez et sort. Je pousse la deuxième porte pour découvrir la salle de bains et retiens *in extremis* un autre cri. Maxime

va finir par me prendre pour une arriérée ! Cette pièce est aussi impressionnante que la précédente. Une immense douche italienne en marbre noir attire immédiatement le regard. Un jacuzzi occupe un coin de la pièce. Deux superbes vasques en bois exotique se trouvent sous un gigantesque miroir. Lorsque j'y aperçois mon reflet, je me trouve changée. J'approche timidement. Déjà, je n'ai pas l'habitude de me voir nue. C'est très troublant pour moi. Ensuite, mon visage respire le bonheur. Mes joues sont roses, mes yeux brillent. J'aime beaucoup la Marion qui m'observe. L'amour me transfigure. Jamais je n'aurais pensé un jour être aussi heureuse. Je jette un coup d'œil à la douche et décide que, finalement, je mérite bien un bon bain. Je fais couler l'eau et, le temps que le jacuzzi se remplisse, je me mets à la recherche d'une brosse à dent. J'en déniche une sous emballage dans l'armoire sous les vasques, ainsi que du dentifrice. Rien de tel que des dents propres et une haleine fraîche pour se sentir requinquée ! Non loin des vasques se trouvent des toilettes qui me permettent de soulager mon envie pressante. Puis, je pénètre dans l'eau chaude, ferme les yeux et profite des bienfaits du jacuzzi. Pour la toute première fois de ma vie, je me sens bien dans mon corps et dans ma tête. Jamais je n'ai ressenti un tel état de félicité.

Je savoure l'instant, barbotant dans les bulles, lorsqu'un raclement de gorge se fait entendre. Je sursaute.

— Tu as opté pour un bain finalement ? me demande une voix chaude.

— Oui... ça ne te dérange pas ? J'avais envie de me prélasser.

— Pas du tout. Mais tu ne m'en voudras pas de te rejoindre ? Te voir dans mon jacuzzi, je prends ça comme une invitation.

Je hoche la tête, intimidée de le voir se débarrasser de son caleçon et de son tee-shirt juste devant moi. Il pénètre dans l'eau, ne lâchant pas mon regard et vient à ma rencontre. Je lui souris timidement. Il y répond puis me soulève par la

taille pour m'installer sur lui. Nous restons ainsi de nombreuses minutes.

— Alors, comment te sens-tu ?

— Je vais bien. Je me sens épanouie.

— Sûre ?

— Juré, craché !

Il rit. Je caresse sa joue à la barbe naissante.

— Marion.

— Oui ?

— Tu sais, je pensais à ce que tu m'as raconté hier.

— Oui...

Bizarrement, je me sens mal à l'aise. Je sais que je ne vais pas aimer ce qu'il s'apprête à me dire. Il prend trop de précautions et sa voix est trop calme.

— Ce type, ce Rudy, tu sais ce qu'il est devenu ?

C'était donc ça. Pourquoi revient-il sur le sujet ?

— Non. Je te l'ai dit hier. Je n'aurais pas supporté de le revoir.

— C'est quoi son nom, déjà ?

— Pourquoi tu me poses cette question ? Tout ça appartient au passé. Je ne veux plus y penser.

— Je te comprends, mais je veux juste m'assurer qu'il est loin d'ici et que tu

ne le croiseras plus jamais.

Je lui réponds avec réticence :

— Rudy. Rudy Ménard.

— Tu penses qu’il habite toujours dans ta ville natale ?

Je réfléchis.

— Non. Je sais qu’il a déménagé. Depuis que c’est arrivé, Anna a toujours gardé espoir que je porte plainte contre lui et elle demande régulièrement à son oncle – qui est commandant dans la police – de mener sa petite enquête sur lui. La dernière fois qu’elle m’a parlé de lui, il me semble qu’il vivait à Nantes. Tu vois ? Je ne risque pas de le croiser.

— OK. Excuse-moi d’avoir remué le couteau dans la plaie. Je te promets que je n’aborderai plus le sujet.

Il resserre ses bras autour de moi. Je me sens si bien, en sécurité, que je somnole à nouveau plusieurs minutes durant.

— Maxime ?

— Hum ?

— Je tenais à te remercier d’avoir été aussi patient avec moi.

— Ne me remercie pas.

— Pourquoi ?

— Parce que c’était intéressé. Je savais que quand tu cesserais de me repousser, tous les deux, on atteindrait des sommets. Et tu sais pourquoi ?

— Non.

— Parce que je t'aime tellement que je pense que j'aurai toujours faim de toi. Comme si mon besoin n'était jamais assouvi.

— Je vois.

Je suis aux anges.

— Dans ce cas, je ne te remercie pas.

Il me sourit puis me dévisage avec gourmandise.

— Tu as bien raison. D'ailleurs, pas besoin non plus de me remercier pour ce que je m'apprête à faire.

J'ouvre la bouche pour lui demander ce qu'il s'apprête à faire, mais n'ai pas le temps de prononcer un mot qu'il s'empare déjà de mes lèvres. Maxime prend ensuite possession de tout ce qui lui fait envie, m'initiant aux bienfaits du milieu aquatique. Plusieurs dizaines de minutes plus tard, il se sèche rapidement et me laisse tremper, amorphe. Je ferme les yeux durant un temps indéterminé. Je suis si bien que je voudrais que ces instants ne finissent jamais. L'eau chaude, les bulles qui m'enveloppent, l'odeur de bain moussant, la vapeur environnante me procurent un bien-être total et, intérieurement, mon cœur déborde de bonheur. Comblée. C'est le terme. Je suis comblée.

C'est mon estomac qui me rappelle à l'ordre. Je quitte mon bain avec regret. Il est grand temps que je mange quelque chose ! Je rejoins Maxime à la cuisine, lavée des pieds à la tête, les cheveux séchés, vêtue uniquement de la chemise blanche qu'il m'a prêtée et qui m'arrive au-dessus des genoux.

— Tu es ravissante comme ça.

— Je suis surtout affamée !

— Message reçu cinq sur cinq.

Les cheveux en bataille et un sourire craquant sur les lèvres, il dépose sur la table devant moi un mug rempli de thé brûlant ainsi qu'un assortiment de biscuits sucrés, tous plus appétissants les uns que les autres. Je me jette dessus comme si je n'avais rien avalé depuis des jours. Maxime trouve très distrayant de m'observer alors que je m'empiffre. Mais ça ne me gêne pas.

— Je dois te prévenir, déclare-t-il lorsque je ne peux plus rien ingérer, mon cousin souhaiterait savoir s'il peut rentrer ?

Je le regarde avec des yeux ronds.

— C'est-à-dire ?

— Tu ne te souviens pas ? Simon vit avec moi.

— Et pourquoi n'est-il pas rentré cette nuit ? lui demandé-je de plus en plus perplexe.

Maxime se moque franchement de moi.

— Tu sais, ma chérie, avec ce qu'il s'est passé dans cet appart depuis que tu y as mis les pieds, il ne valait mieux pas qu'il soit présent entre ces murs. Hier soir, je lui ai envoyé un message lui demandant de se trouver un autre endroit pour la nuit. Depuis, il n'ose plus rentrer.

— Mais pourquoi ça ? C'est chez lui aussi, non ?

— Eh bien, pas vraiment. Cet appartement appartient à mes parents. Il n'habite avec moi que depuis un an et demi. Et comme je ne lui avais encore

jamais demandé de quitter les lieux, il ne sait pas trop comment il doit réagir. Pour lui, c'est un peu la quatrième dimension en ce moment.

Je souris, plutôt ravie de ces révélations.

— Le pauvre... Dis-lui de rentrer.

— Tu es sûre ? S'il revient, il va falloir que tu te tiennes correctement et que tu arrêtes de me brancher en permanence !

Je manque m'étouffer en avalant une gorgée de thé de travers.

— Quoi ? Moi ? Je te branche ? Moi !?

Maxime rigole franchement. Il se lève du tabouret et vient me prendre dans ses bras.

— Quand Simon reviendra, reprend-il, plus sérieux, je ne veux pas que tu partes.

Il prend mon visage dans ses mains pour avoir toute mon attention.

— Tu me rends heureux. Je ne veux plus que tu me quittes.

— Mais...

— Mais quoi ?

— Tu me proposes quoi exactement ?

— Installe-toi ici.

Il me couve d'un regard amoureux.

— Vivons ensemble. Je ne supporterai pas qu'on se quitte chaque soir.

— Mais... tu es fou. Tu n'as pas l'impression de précipiter un peu les choses ?

— Non. Tu m'aimes ?

— Mais oui, bien sûr, là n'est pas la question.

— Et moi aussi, je t'aime. Alors ? Où est le problème ?

— Eh bien, je ne sais pas moi. Et ton cousin ?

— Lui aussi a fini son année. Il est censé rentrer chez lui à Toulon dans quelques jours. En attendant, tu pourrais apprendre à le connaître ? Tu aimeras beaucoup Simon.

Je réfléchis un moment. Les cours ont pris fin. Je suis censée retourner vivre chez mes parents dans quelques jours. Ce qui signifie que, si je rentre, je ne le verrai pas aussi souvent que je le voudrais. Je plante mes yeux dans les siens.

— J'accepte.

Quelques secondes plus tôt anxieux, Maxime est soudain au paradis. Il m'offre l'un de ses sourires à se damner.

— Mais à une condition.

Il hausse les sourcils, méfiant.

— Laquelle ?

— J'aimerais d'abord que tu rencontres ma famille et ma meilleure amie. C'est très important pour moi.

— OK, ça marche.



— Super !

De joie, je lui saute au cou.

— Dis-moi ? enchaîne-t-il, tout en profitant du fait que je suis tout entière collée à lui. Tu veux que je rencontre tes proches. Je vais te présenter mon cousin. On va vivre ensemble. Notre relation est en train de prendre un virage à cent quatre-vingts degrés !

— C'est mal, tu crois ?

Sa remarque me rend légèrement inquiète.

— Tu plaisantes ? Depuis le temps que j'attendais ça ! Le seul hic, c'est que je vais devoir remplir plus souvent le frigo parce que, dis-donc, tu m'as l'air d'être une sacrée gourmande !

Il ricane devant ma mine offusquée. Je lui fais une belle grimace.

Aux alentours de midi, j'enfile mes vêtements de la veille, propres et secs, après les avoir soigneusement repassés. Comme nous sommes tous deux affamés, Maxime me propose de m'emmener déjeuner à l'extérieur.

— Tu feras la rencontre de Simon quand on rentrera. Si tu veux, ensuite, on passera chez toi chercher des affaires pour que tu ne sois pas sans rien ce soir ?

Je réfléchis.

— Non... je ne préfère pas.

— Quoi ? Tu ne veux pas de vêtements de rechange ?

— Ce n'est pas ça. Ton cousin réintègre ton appart, ce soir. Donc, en attendant, je continue de dormir à la résidence. Excuse-moi, mais je ne me

sentirais pas à l'aise. Considère-moi comme vieux jeu si tu veux. Mais je ne changerai pas d'avis.

Il semble abattu par ma décision, ce qui me fait chaud au cœur.

— En revanche, toi, tu peux venir chez moi, si tu veux ?

— C'est une invitation ?

Il est à nouveau tout guilleret. Je ne peux m'empêcher de sourire. J'acquiesce avec enthousiasme. Il s'agit d'un nouveau départ. Mes années de célibat sont derrière moi désormais. Je suis étonnée de n'en ressentir aucune appréhension. Bien au contraire !

— Dans ce cas, j'accepte avec grand plaisir. Quand dois-tu rendre les clés de ton studio exactement ?

— Généralement, je quitte la résidence à la fin du mois de mai. J'avais déjà commencé à faire mes cartons pour rentrer à la maison. Mes parents vont avoir un choc, les pauvres.

— Appelle-les dans la voiture ? Au plus tôt ce sera fait, au mieux ce sera.

— Oui, tu as raison.

— Sache, mon amour, que j'ai toujours raison.

Je ricane.

— Je vois qu'on a attrapé la grosse tête ? C'est la faim qui te fait dire des âneries ?

— Sûrement ! Chinois, ça te dit ?

— Tu veux me faire manger des trucs aphrodisiaques, c'est ça hein ?

— Sorcière !

Nous sortons en riant comme des gamins. Je préfère appeler Anna en premier. Je redoute un peu l'annonce à mes parents. Ma meilleure amie me perce pratiquement un tympan. Elle veut à tout prix connaître les détails de cette relation dont elle ignorait tout la veille encore. Mais surtout, elle a hâte de rencontrer celui qui a organisé la soirée de l'année uniquement pour séduire sa copine ! Je lui propose de passer à la résidence en début de soirée, ce qu'elle s'empresse d'accepter. Vient ensuite l'appel tant redouté. Ma mère n'en croit pas ses oreilles. Sa fille ? Un petit ami ? Il est décidé que Maxime et moi leur rendrons visite dès le lendemain. Ma mère ne veut pas attendre une semaine avant de rencontrer l'élue de mon cœur. Heureuse coïncidence, mes parents avaient tous deux posé leur lundi pour pouvoir se reposer. Mon père ne semble pas aussi enthousiaste. Il s'est toujours montré très protecteur envers moi. J'espère que tout se passera bien.

Je n'en peux plus. Je vais exploser. La faute à ces sushis, tous plus délicieux les uns que les autres ! Ça m'apprendra à avoir les yeux plus gros que le ventre ! J'aurais bien fait une petite sieste, mais, malheureusement, c'est hors de question. Maxime se gare à sa place attitrée, dans le parking privé sous son immeuble, puis pivote vers moi. Il entoure l'une de mes mèches autour de son index et emprisonne mon regard, comme il sait si bien le faire.

— Prête ?

Je hoche la tête, mais ressens un certain trac. Maxime a l'air de beaucoup apprécier son cousin. J'espère que je saurai lui faire bonne impression.

— Ne t'inquiète pas, me dit-il avec douceur, comme s'il pouvait lire dans mes pensées. Il va t'aimer, je n'ai aucun doute là-dessus.

Nous gravissons les escaliers. Je maudis une nouvelle fois ces traîtres sushis qui me donnent en cet instant l'impression de peser une tonne. Maxime déverrouille la porte et me laisse galamment entrer la première. Simon nous attend, assis sur l'un des tabourets de la cuisine, tout en suivant un programme sur l'écran plat dernier cri en face de lui. Il se tourne vers nous, un sourire accroché aux lèvres. Je dois dire que je suis agréablement surprise. Le cousin de Maxime est un grand blond très mince – peut-être un peu trop – aux doux yeux rêveurs. Il me plaît immédiatement. Il se lève et vient à notre rencontre.

— Salut, Marion. Je suis très heureux de te rencontrer enfin.

Sa voix est amicale. Il me fait une bise sur chaque joue.

— Bonjour, Simon. C'est très gentil à toi. Moi aussi, je suis ravie.

Je suis définitivement sous le charme. Maxime croit bon d'intervenir.

— Eh, calme-toi, mon vieux.

Il prend une voix sévère que démentent ses yeux rieurs.

— Je t'ai déjà dit : c'est chasse gardée !

— Elle va beaucoup leur plaire, ajoute le grand maigre, énigmatique, à voix basse.

— Plaire à qui ? lui demandé-je, quelque peu intriguée.

Simon interroge son cousin du regard. Ce dernier hoche imperceptiblement la tête.

— À ses parents. J'ai comme idée que tu vas bientôt faire leur connaissance. Figure-toi que, pour la première fois de sa vie, Maxime veut leur présenter quelqu'un. Sa mère, surtout, est très curieuse de te rencontrer.

Je suis quelque peu déstabilisée par ces confidences. Maxime n'a pas été aussi loquace avec moi au sujet de sa famille. Quoi qu'il en soit, je suis touchée d'apprendre qu'il a parlé de moi à ses parents et qu'il envisage de me les présenter.

— Eh bien, merci, c'est très gentil à toi. Mais nous sommes deux dans ce cas car, demain, c'est la première fois aussi que j'amène un homme à la maison.

Simon sourit, comme si ce que je venais de dire était hautement spirituel. Je ne le prends pas mal car, de toute évidence, il ne voulait pas se montrer désagréable. Une chose est sûre, je passe à côté de quelque chose.

Le cousin de Maxime est de très bonne compagnie. Il me pose des questions sur ma vie, mes études, mes centres d'intérêt. Je ne suis pas en reste. J'apprends qu'à tout juste 27 ans, il vient de terminer un cursus en finances internationales qui va lui permettre d'obtenir une place au sein de l'entreprise familiale.

— Ah, tes parents possèdent un commerce lucratif ?

Étrangement, ma question le fait ricaner.

— Euh, non, mon père est dentiste et ma mère, infirmière. Ce sont les parents de Maxime qui possèdent un commerce lucratif, poursuit-il, à la fois amusé et énigmatique.

Alors là, il pique ma curiosité. Je vais peut-être réussir à lui tirer les vers du nez parce que son cousin est resté volontairement très évasif sur le sujet.

— Et que font-ils ? Maxime n'a jamais cru bon de répondre à mes questions concernant l'activité de ses parents. Il m'a raconté tout un tas d'anecdotes sur son enfance, me parle régulièrement d'eux, mais il ne me dit jamais ce qu'ils font dans la vie.

— Ah, ça, ce n'est pas à moi de t'en parler ! Mais tu risques d'être pas mal secouée ! me prévient-il.

Une heure plus tard, je quitte l'appartement en compagnie de mon prince charmant. Je suis ravie d'avoir fait la connaissance de Simon, mais j'ai la tête pleine de questions. Pourquoi Maxime fait-il tant de mystères au sujet de ses parents ? Exercent-ils une activité répréhensible ? Ou bien travaillent-ils dans un domaine plutôt « spécial » ? Y a-t-il quelque chose de honteux dans leur entreprise qu'il n'ose pas me révéler ? Cette tête de mule refuse avec obstination de répondre à mes questions sur le chemin de mon studio. Pour la énième fois, il me demande de patienter encore un peu, prétextant que j'en saurai plus très

bientôt. Il me dépose, non sans difficultés, chez moi, après m'avoir promis de me rejoindre très vite. Il doit préparer des affaires et régler quelques trucs. Je profite du temps dont je dispose pour mettre de l'ordre dans mon bric-à-brac et dans mes idées, tout en poursuivant mes cartons.

Incroyable comme, en seulement vingt-quatre heures, les choses peuvent changer de façon si radicale. Jamais je n'aurais cru emménager un jour chez Maxime ! Moi qui n'avais plus voulu y mettre les pieds depuis cette première fois. Tant de bouleversements dans ma vie, en si peu de temps. Je regrette d'avoir été si longue à lui accorder ma confiance. Il doit être sérieusement accro pour avoir attendu des mois durant que je lui tombe dans les bras. Je l'aime et trouve tellement naturel, en fin de compte, d'avoir des relations intimes avec lui que je me giflerais bien pour la peine !

Après avoir rangé le studio et fini d'emballer les affaires dont je n'aurai plus l'utilité, je prends une douche express et enfile un jean slim rouge ainsi qu'une chemise ample bleu marine. Ainsi vêtue, je me sens plus à mon aise et libre de mes mouvements. Maxime et Anna ne vont pas tarder à arriver. Aussi, je décide de m'accorder un peu de repos bien mérité et m'installe dans le canapé en les attendant avec le polar que je voulais absolument poursuivre la veille, plutôt que me rendre à la soirée. En y repensant, je me mets à glousser. Ce que j'aurais raté !

Une vingtaine de minutes plus tard, alors que je débute un passage clé, la sonnette me fait sursauter. Je pose mon livre et me lève. C'est Anna, accompagnée de Paul.

*Bon sang ! Qu'est-ce qu'il fiche là ?*

J'ouvre la porte pour faire face à deux tornades. Anna hurle après son frère. Lui n'a d'yeux que pour moi. Il m'assaille à la fois de reproches et de questions.

Je ne sais plus où donner de la tête. Excédée par leurs lamentations, j'émetts un sifflement retentissant qui force le frère et la sœur à se taire pour se couvrir les oreilles. Ils sont tellement interloqués qu'ils me dévisagent, les yeux écarquillés. Je peux enfin en placer une.

— Temps mort, leur ordonné-je sèchement. Anna. Tu me dis ce qu'il se passe ?

— Il se passe que mon abruti de frère, quand il m'a entendue annoncer à maman que tu avais enfin un copain qui n'avait pas hésité à organiser une méga fête juste pour te déclarer sa flamme, est devenu fou !

— Je suis surtout fou de rage, l'interrompt-il. Comment tu as pu me faire ça, Marion ?

Je l'observe, médusée. Ai-je manqué quelque chose ?

— Mais tu vas lui foutre la paix ? Tu ne l'as jamais intéressée, Paul ! Il va bien falloir que tu finisses par te faire une raison, bon sang ! Marion ne t'aime pas. En quelle langue faut-il te le dire ?

Le visage de Paul est fermé. Il ne me lâche pas des yeux.

— C'est qui ce type ? Il sort d'où ?

La moutarde me monte au nez. Je me décide à lui répondre, un poil énervée. Tant pis pour lui.

— Écoute-moi bien, Paul. Ça ne te concerne pas. Je sors avec qui je veux. Jamais je ne t'ai laissé croire qu'il se passerait quoi que ce soit entre nous. J'ai toujours essayé de me montrer gentille envers toi parce que tu es le frère de ma meilleure amie. Ça s'arrête là.



— Et moi ? Je n'ai pas mon mot à dire ?

— Comment ça ?

— Je t'aime, Marion. Depuis des années. Alors, j'estime avoir droit à un minimum d'explications et à un peu plus d'égards de ta part !

Il a l'air vraiment triste. Je pousse un soupir. Que puis-je faire ? Je risque un coup d'œil à Anna qui secoue la tête en signe d'impuissance.

— Je suis désolée, Paul. Je n'ai pas vraiment d'explications à te fournir. C'est arrivé, c'est tout. Je suis tombée amoureuse. Ça fait plusieurs mois que je le connais. J'avais très peur de m'investir dans cette relation, mais j'ai eu tort car c'est quelqu'un de bien. Il m'aime et je l'aime. Fin de l'histoire.

Anna glousse. Elle semble ravie de m'entendre me dévoiler de cette façon. Elle s'approche de moi, les larmes aux yeux, et me serre dans ses bras. Mais pas Paul. Il a l'air désabusé. La sonnette retentit de nouveau.

— Oh non.

Je suis comme tétanisée. C'est Maxime. Que dois-je faire ? La sonnette me rappelle à l'ordre. Je ne peux pas ouvrir ! Ils risquent de saccager mon studio.

— Attendez-moi là, ordonné-je au frère et à la sœur. Je reviens.

Je descends les marches quatre à quatre, évitant de justesse de me rompre le cou à plusieurs reprises. Que vais-je lui dire ? Je débouche dans l'entrée de la résidence pour tomber sur l'homme au charme le plus dévastateur de la planète. Pour un peu, j'en oublierais ce pour quoi je me suis précipitée à sa rencontre. Il sourit dès qu'il m'aperçoit.

— Ce que tu m'as manqué, murmure-t-il juste avant de me prendre dans ses

bras et de m'offrir un baiser de retrouvailles digne de ce nom. Tu es venue m'aider à porter mes affaires ? poursuit-il non sans humour. Il ne fallait pas te donner cette peine, je suis un grand garçon.

Je lui offre un pauvre sourire contrit. Maxime réalise alors que quelque chose cloche. Il s'écarte légèrement, les sourcils froncés, pour pouvoir m'observer.

— Qu'y a-t-il ?

— S'il te plaît, ne monte pas.

Il retrouve immédiatement son sérieux. Je le trouve encore plus irrésistible.

— Pourquoi ?

Je n'ai pas le temps de répondre. La voix de Paul s'élève dans mon dos, sarcastique :

— C'est lui, l'heureux élu ?

— Il n'est pas mal du tout, renchérit sa sœur, sous le charme.

Je me retourne, les bras croisés, excédée par la tournure que prennent les événements.

— Je ne vous avais pas dit de rester là-haut, tous les deux ?

— Il a bien fallu que je suive cet imbécile, se défend Anna. Je n'allais pas rester plantée dans ton studio toute seule à attendre.

— Tu aurais pu l'empêcher de descendre ! lui reproché-je.

— Tu sais bien qu'il est plus têtu qu'une mule.

— Oh oui ! Pour ça. J'en sais quelque chose !

L'air est tout à coup rempli de testostérone. Les deux hommes se jaugent avec animosité. Maxime semble détendu, mais l'éclat de ses yeux ne présage rien de bon.

— Il y a un problème ? demande-t-il à celui qui le défie du regard.

— On dirait bien, répond ouvertement Paul.

Alarmée, je m'immisce entre eux.

— Non, il n'y a aucun problème. Arrêtez ça, tous les deux. Je ne veux pas d'histoires.

— Tu veux régler ça ici ? reprend Maxime qui ne semble pas avoir entendu mon avertissement.

— Non ! Personne ne va rien régler du tout !

J'ai adopté un ton sans réplique qui reste sans effet. Je m'accroche au bras de Maxime, ne pouvant m'empêcher de détailler physiquement les deux jeunes mâles qui s'apprêtent à jouer les coqs de combat. Indiscutablement, Maxime est plus grand et plus massif. Mais Paul est très sportif. Il peut donc salement l'amoher.

— Tu te caches derrière ta petite amie ? Ça, c'est un homme, le provoque Paul.

C'est le mot de trop. En moins de deux secondes, Maxime s'est débarrassé de moi. Il saisit Paul par le col de sa veste, et l'entraîne vers le parking, poursuivi par les piaillements suraigus d'une belle paire d'affolées. Paul tente de se dégager en envoyant un direct du droit en plein dans l'estomac de son

adversaire. Tout ce qu'il obtient, c'est de l'énerver encore plus. Il se retrouve étalé sur le sol après avoir reçu un coup de poing en plein dans l'œil gauche qui le met KO. Maxime le relève sans ménagement.

— Bon, maintenant qu'on est tombés d'accord, tous les deux, tu vas pouvoir repartir par où tu es venu. Marion ne t'aime pas. C'est moi qu'elle aime. Si, à l'avenir, tu veux de nouveau discuter de ça, viens me voir. Je me ferai un plaisir de t'expliquer encore une fois la situation. Ciao, l'ami !

Il le retourne et le pousse brusquement des deux mains dans le haut du dos, provoquant la perte d'équilibre du pauvre Paul. Anna accourt aider son frère, quelque peu sonné, pour le raccompagner chez eux. Elle lance un dernier regard appréciateur à Maxime puis reporte son attention sur moi.

— Malgré cette situation surréaliste, je suis réellement heureuse pour toi, ma blondinette. Il était grand temps. Appelle-moi dès que tu auras un moment pour tout me raconter en détail. Nous n'avons pas vraiment eu la possibilité de discuter.

— Merci, Anna. Je t'adore. On se voit très bientôt.

Elle installe son frère sur le siège passager de sa Mini Cooper et démarre après m'avoir adressé d'énergiques signes de la main.

Sitôt partis, Maxime se tourne vers moi. Je dois dire que je n'en mène pas large. Il se met à rire tout en m'assenant un léger revers de la main sur le menton. J'ouvre de grands yeux étonnés.

— Je vais devoir en refaire encore combien des portraits de gars amoureux de toi ?

— J'espère bien que c'était la dernière fois ! Même si c'est valorisant pour

moi, je n'aime pas te voir te battre.

— Tu appelles ça se battre, toi ? s'esclaffe-t-il. Moi, j'appelle ça une correction en bonne et due forme.

Je ricane.

— Vantard !

— Allumeuse !

Je lui tire la langue. Maxime pose une main possessive sur ma taille. Nous gravissons les marches, serrés l'un contre l'autre, et passons toute la soirée et une bonne partie de la nuit à oublier ce petit incident dans mon lit. Avant de sombrer dans les bras de Morphée, je me dis que la vie avec lui s'annonce passionnante.

Je m'éveille le lendemain matin, inexplicablement anxieuse. Impossible de me défaire de ce sentiment ! Maxime dort à mes côtés comme un bienheureux. À cette vue, mon cœur se sert dans ma poitrine. Il semble tellement paisible, tellement vulnérable, ainsi. Il est si beau ! Ses traits délicats, ses longs cils noirs ourlant ses paupières, ses lèvres pleines, ses pommettes hautes, sa barbe naissante, sa belle peau hâlée, ses épais cheveux bruns en bataille, tout chez lui est un appel aux baisers. Et il est à moi... Je ressens un besoin viscéral de me blottir contre lui, mais je me retiens malgré tout, de peur de le réveiller. Je me contente donc de l'observer.

Quel secret me cache-t-il ? Il fait tellement de mystères au sujet de ses parents. Peu importe. Je me dis qu'ils peuvent bien avoir fait fortune dans les serviettes hygiéniques, les cure-dents ou encore les pastilles à la menthe, je m'en fiche bien ! Je l'aimerai toujours autant. On ne peut pas en vouloir à quelqu'un pour l'activité exercée par ses proches. Et puis, en l'instant présent, j'ai d'autres chats à fouetter. Il faut que je me prépare pour rendre visite à ma famille. Maxime pousse un soupir de bien-être, s'étire tel un chat. Avant même d'ouvrir les yeux, il se colle à moi et fourre son nez dans mon cou. Je sens alors, tout contre moi, qu'il est en forme et ravi de m'avoir à ses côtés. Il murmure tout contre mon oreille :

— Bonjour, belle blonde. J'espère que tu as bien dormi.

— Très bien, lui réponds-je, perdant déjà pied alors qu'il se met à me caresser.

— Tu m'en vois ravi.

— Et toi ?

— Je dors toujours bien près de toi.

Il prend possession de mes lèvres puis glisse vers ma gorge. Ce geste me perd. À vrai dire, je me suis rendu compte, tout récemment, que j'étais très sensible de cette partie du corps.

— Si tu es d'accord, reprend Maxime tout en poursuivant son examen anatomique, je connais un moyen de commencer une journée de la meilleure façon qui soit.

Je ne cherche même pas à me dérober. Mon corps est déjà prêt à l'accueillir...

Nous prenons la route pratiquement deux heures plus tard. J'ai couru dans tous les sens pour me doucher, m'habiller, me maquiller et me sécher les cheveux, tandis que Maxime m'observait, hilare, depuis le lit. Je me dis que c'est injuste. Il faut à peine un quart d'heure à un homme pour être prêt alors que j'ai besoin, en temps normal, d'une bonne heure pour me préparer. J'ai réussi l'exploit de réduire ce laps de temps à quarante-cinq minutes. Ce dont je suis très fière ! Maxime est à tomber. Il porte pourtant un simple polo bleu marine qui fait ressortir ses yeux, ainsi qu'un jean foncé qui lui va à la perfection. Ses cheveux, coiffés de façon indisciplinée, lui donnent un style *bad boy* qui n'est pas pour me déplaire. De mon côté, je dois dire que j'ai mis le paquet. Je porte une ravissante robe rose pâle en mousseline dont l'étoffe légère tourbillonne autour de mes jambes à chaque pas. De plus, j'ai pris le temps de lisser mes cheveux. Vu la tête du beau gosse lorsque je suis sortie de la salle de bains, je pense être pas trop mal.

Maxime a tenu à conduire. Il ne veut plus jamais occuper le siège de co-pilote lorsque je tiens le volant. Une fois lui a suffi. Nous avons donc pris l'Audi. Je lutte pour ne pas me ronger les ongles tout en contemplant le paysage d'un œil

distrait. Cela fait des années que j'ai abandonné cette mauvaise habitude. Je ne vais tout de même pas m'y remettre maintenant ! Je me contente de jouer le rôle de GPS tout en anticipant en pensée les réactions des uns et des autres. Je sais d'ores et déjà que mes grands-parents seront présents. Ma mère m'a envoyé un SMS la veille au soir pour me prévenir. J'espère que papi ne titillera pas trop Maxime au sujet de sa voiture plutôt tape-à-l'œil, lui qui ne jure que par Citroën. Mon père également risque de procéder à un interrogatoire en règle de mon petit ami. En revanche, je ne risque rien du côté des femmes de la famille. Tout ce que je peux craindre de la part de ma grand-mère, ce sont des coups d'œil attendris ainsi que quelques questions indiscrètes.

Nous arrivons enfin à destination. Maxime a roulé pied au plancher, aussi nous n'accusons aucun retard. Il se gare devant la maison puis prend ma main dans la sienne. Il semble ému.

— Tu es prête ?

J'apprécie qu'il considère cet instant à sa juste valeur. Moi-même, je me sens fébrile. Présenter quelqu'un à sa famille, ce n'est pas rien. C'est assumer, de façon officielle, une relation jusqu'à présent intime.

— Prête ! Et toi ?

— Moi, ça fait des mois que je le suis, réplique-t-il, le sourcil relevé.

Je lui offre mon plus beau sourire puis pose spontanément mes lèvres sur les siennes, sans aucune retenue. Maxime est surpris par cette effusion inattendue, mais il y répond avec empressement. Je me perds un instant dans ce baiser, savourant le goût sucré de sa bouche, humant son odeur qui me rend folle. Pourtant, je reviens très vite à la réalité et mets fin malgré moi à notre étreinte.

— Allons-y. Ils doivent déjà être en train de nous espionner !



— Bah, qu'ils se rincent donc l'œil.

J'essaie de prendre un air sévère, mais je n'y arrive qu'à moitié.

— Maxime...

— C'est moi.

— Je t'aime.

— Je t'aime encore plus !

Nous quittons la sécurité de l'habacle pour pénétrer dans l'antre du lion.

Sitôt le pas de la porte d'entrée franchi, quatre paires d'yeux se braquent sur Maxime. Le hall d'entrée paraît tout petit ainsi occupé. Je coule un regard en direction de mon voisin. Son assurance habituelle semble l'avoir quitté. En général plutôt décontracté en public, Maxime ne fait pas le malin. Les deux femmes de la famille ont l'air tout excitées de le voir. Elles gloussent entre elles tout en nous lançant des regards attendris. Mon père et mon grand-père, en revanche, ne sont pas aussi enthousiastes. Ils le détaillent des pieds à la tête se demandant probablement ce que le magnifique fruit de leurs entrailles lui trouve. Ils n'ont jamais été très objectifs en ce qui me concerne. Je me mets à ricaner. Lorsque mes yeux rencontrent ceux de Maxime, je cesse immédiatement. Son regard est tellement explicite des menaces qu'il me fera subir si je continue à rire à ses dépens que je retrouve mon sérieux. Je me racle la gorge de façon théâtrale.

— Papa, maman, mamie, papi, je vous présente Maxime. C'est, euh... mon...

— Ton petit ami ? minaudes ma grand-mère, aux anges.

— Oui, c'est ça, réponds-je, un brin embarrassée.

— Bienvenue chez nous, Maxime, lui lance chaleureusement ma mère.

Elle s'approche de lui et lui dépose une bise sur chaque joue. Elle me prend ensuite dans ses bras et me glisse à l'oreille :

— Bravo, ma chérie ! Il est parfait.

— Merci, maman, chuchoté-je, ravie.

Ma grand-mère s'avance également. Elle offre une poignée de main à la fois chaleureuse et tout en retenue, éducation oblige, à celui qui la dépasse de trente bons centimètres. Il doit réaliser en cet instant de qui je tiens ma petite taille.

— Bonjour, madame, lance-t-il avec amabilité à cette petite chose qui le détaille, mine de rien, de son regard acéré.

— Oh, pas de madame qui tienne entre nous. Appelle-moi Émilienne, minaude-t-elle avec coquetterie.

Mon grand-père lève les yeux au ciel, apparemment excédé par son comportement. Maxime ne perd pas une miette du spectacle car je le vois retenir le sourire en coin qui menace de surgir. Il ne devrait pas se relâcher de la sorte. Le plus dur reste à venir. Il affiche son plus charmant sourire.

— D'accord, Émilienne.

Ça m'amuse de le voir déployer tout son charme sur ma grand-mère. Mon papi s'approche ensuite, le visage fermé. Il tend une main ferme à Maxime.

— Jeune homme.

— Monsieur.

— J'espère que vos intentions envers ma petite-fille sont honnêtes et que vous

vous comporterez comme il faut avec elle.

— Papi ! Tu exagères...

— Edmond ! l'interpelle aussitôt mamie d'une voix sévère. Conduis-toi correctement s'il te plaît.

Il n'a plutôt pas intérêt à répliquer vu le regard acéré qu'elle lui lance. Fort à propos, Maxime décide d'intervenir :

— Ne vous en faites pas, Émilienne, c'est tout à fait normal. Mes intentions envers votre petite-fille sont très claires, monsieur. N'ayez aucune crainte. Je ferai tout mon possible pour la rendre heureuse.

— Eh bien, je l'espère.

Papi répond avec toute la fierté qu'il lui reste, ne se laissant pas décontenancer par l'air courroucé du dragon.

C'est au tour de mon géniteur d'intervenir.

— Tu fais quoi dans la vie, mon garçon ?

Il s'approche et lui tend une main assurée en guise de salutations.

— Je termine actuellement un cursus en histoire.

— Tu te destines à l'enseignement ?

— Eh bien, peut-être. Je ne suis pas encore fixé.

— Tu as quel âge ?

— Vingt-six ans, monsieur.

— Appelle-moi Marc.

— Marc.

— Jeune homme, toi et moi, on devrait bien s'entendre, à condition que tu traites bien ma fille. Ceci sera mon unique avertissement.

Je déglutis péniblement. Je ne m'attendais pas à ce que les présentations soient si tendues, même si je me doutais que Maxime subirait un interrogatoire en règle. Quelque part, cela me fait chaud au cœur que les miens se sentent aussi impliqués par ma relation avec Maxime. Mon regard se pose sur lui. Il me sourit, comme s'il se sentait confiant.

— Message reçu, Marc. Mais ne vous inquiétez pas trop. Avec moi, elle est en sécurité.

— Alors, tant mieux.

Mon père lui donne une petite tape amicale dans le dos.

— Maintenant, entrez, tous les deux, enchaîne ma mère. Ne restez pas dans l'entrée. Nous prenions justement un verre à la cuisine.

Tout le monde prend le chemin de la pièce la plus chaleureuse de la maison.

— Je t'offre quoi, Maxime ? s'enquiert mon père tout en ouvrant le buffet bar.

La journée se déroule dans une ambiance conviviale et bon enfant. Contre toute attente, papi se trouve des points communs avec mon prétendant. Maxime, qui a beaucoup voyagé étant jeune avec sa famille, a expérimenté tous types de pêche en compagnie de son père, ce qui passionne mon grand-père. Pêche à la ligne, au lancer, à la mouche, en haute mer ou dans des lacs. Il lui raconte avoir attrapé des prises monstrueuses. Après le repas, les barrières sont déjà toutes

retombées. À mon plus grand désespoir, papi s’amuse à raconter de vieilles anecdotes.

— Oh, pour ça, tu verras, mais elle a un sacré tempérament la petite !

— Edmond ! Laisse Marion tranquille ! l’admoneste ma grand-mère. Ne l’écoute pas, Maxime, ma petite-fille est un ange descendu du ciel.

Mon grand-père s’offusque.

— Des clous, oui ! Et la fois où elle a failli m’assommer avec sa canne tout ça parce que je ne voulais pas relâcher le poisson qu’elle venait de pêcher dans le lac. Tu ne t’en souviens pas ? Mon crâne, si ! Elle avait 6 ans à l’époque. C’était déjà une coriace.

Maxime me jette des regards mi-horrifiés, mi-moqueurs tandis que j’écoute mon papi discourir, les sourcils froncés.

— Tu n’avais qu’à le relâcher ce pauvre poisson, rétorqué-je sur la défensive.

— Ah ! Tu vois qu’elle a un fichu caractère ? se moque-t-il en prenant son nouveau meilleur ami pour témoin. Moi je dis qu’il est pas né celui qui lui rabattra le caquet ! De la graine de bourrique ! Méfie-toi, mon garçon, si elle est comme sa grand-mère, elle va te mener une vie infernale !

— Edmond, Jean, Yves Bardoin ! Tu vas arrêter de dire des âneries ? Ne l’écoute pas, mon grand, poursuit-elle sur un tout autre ton. Tu veux une autre part de tarte ?

— Non, merci, Émilienne. Elle était excellente, mais je ne peux plus rien avaler. Merci encore pour ce repas et bravo aux cuisinières. Je me suis régalé.

— Flatteur ! l’apostrophe-t-elle gentiment.

— Pour ça, il sait y faire avec les gens, reprend mon grand-père. Que font tes parents dans la vie déjà ?

Je décide d'intervenir.

— Ah ça, c'est la question à un million !

— Comment ça ? demande mon père qui semblait somnoler quelques instants plus tôt.

— Maxime est très mystérieux sur le sujet. Je n'ai encore jamais réussi à lui faire cracher le morceau.

Cinq paires d'yeux sont soudain braquées sur lui. Il va bien être obligé de livrer son secret. Eh bien, non. Stoïque, il s'en tire d'une simple pirouette.

— Mais pas du tout, réplique-t-il très à l'aise, c'est juste que si je vous le dis, je devrai tous vous tuer l'instant d'après.

Nous l'observons, ahuris, puis, devant son air malicieux, nous éclatons de rire.

Le reste de l'après-midi passe très vite. Nous partons en promenade dans la campagne environnante pour nous dégourdir les jambes après le délicieux, mais néanmoins gargantuesque déjeuner servi par les cordons bleus de la famille. Pour moi, c'est le paradis de me balader en compagnie de mes proches, main dans la main avec Maxime. Je n'aurais pu rêver plus belle journée. Il peut être fier de lui. Il a su se mettre toute ma famille dans la poche en seulement un après-midi.

Lorsque nous reprenons le chemin du retour, nous nous chamaillons tels deux enfants dans la voiture :

— Comme ça, tu as failli tuer ton papi ?

— Comme ça, tu vas tous nous tuer après nous avoir révélé le métier de tes parents ?

— Comme ça tu vas me mener une vie infernale comme ta grand-mère avec ton grand-père ?

Je lui tire la langue. Il ricane. Il vient de gagner ce set.

— Ne te fie pas aux apparences. Mes grands-parents s'aiment comme au premier jour. Ils pimentent juste leur vie tranquille de quelques joutes verbales.

Il me répond d'un simple petit sourire en coin qui me fait craquer. Je lui passe une main dans les cheveux.

— Comment tu les trouves alors ? lui demandé-je d'une voix inquiète.

— Ta famille ?

— Non, les tartes de ma grand-mère bien sûr !

— Excellentes.

— Maxime !

— Excuse-moi, je te taquine. Je les trouve vraiment fantastiques. Tes grands-parents, je les adore. Ils sont un peu barrés, juste ce qu'il faut. Et tes parents sont des gens très bien. Je n'avais aucun doute sur ce point quand on voit la fille qu'ils ont élevée.

Je rosis de plaisir. Satisfaite de sa réponse, je ne dis plus rien, me contentant de regarder le paysage défiler. Quelques minutes plus tard, j'ajoute :

— J'ai hâte de rencontrer la tienne.

Il m'observe à la dérobée.

— Ne t'inquiète pas pour ça, tu subiras cette épreuve plus vite que tu ne le penses...

Il prononce cette phrase d'un ton mystérieux qui n'est pas fait pour me rassurer.

Une fois au studio, je réalise que j'ai reçu un SMS de Carole Dujardin me disant de passer chercher mon chèque dès que je le souhaite. Il est à peine 18 heures, aussi, je me dis que je pourrais y faire un saut vite fait pour leur dire au revoir. Ça me ferait plaisir de les voir une dernière fois avant la pause estivale.

— Pas de problème, mon amour. Je dois passer vite fait à l'appartement régler quelques trucs de toute façon. On se retrouve juste après. Ça te va ?

— Ça me va !

— Et si l'autre abruti a le malheur de te regarder de travers, tu m'appelles et je me ferai une joie d'avoir une nouvelle entrevue avec lui.

Il affiche un air de sale gosse qui me fait lever les yeux au ciel.

*Les hommes...*

Je lui donne un baiser qui manque compromettre mon départ en réveillant certains besoins primaires chez Maxime. Il me lance à présent un regard carnassier. Je me dis que si je laisse les choses aller plus loin, je ne quitterai pas les lieux de la soirée. Je prends alors la fuite sous son air consterné tout en m'esclaffant.

— À ce soir ! lui lancé-je, taquine, en refermant la porte derrière moi.



Le restaurant ne se trouve qu'à dix minutes de marche. Je décide donc de m'y rendre à pied. Ça me fera le plus grand bien vu la quantité astronomique de nourriture que j'ai ingurgitée au cours de la journée et, surtout, je pourrai me dégourdir un peu les jambes après la longue route que nous venons de faire. Je hume avec plaisir l'air doux printanier de début de soirée. Ma robe légère se prête parfaitement à cette petite balade car elle virevolte à chacun de mes pas, me permettant d'adopter une démarche assez rapide. Je me félicite également d'avoir chaussé des sandales roses, assorties à ma robe, mais surtout, hyper confortables. Je pourrais trotter des heures ainsi. Rennes est vraiment agréable à cette période de l'année. Partout où mon regard se pose, je ne vois que verdure, arbres, fleurs à foison. Des odeurs enivrantes de nature me chatouillent les narines. Les rues sont animées. Heureuse comme je ne l'ai encore jamais été, je me sens en phase avec ce lieu empli de vie.

J'arrive au Pain d'antan et pousse l'une des deux portes battantes. Personne. Ils doivent tous se trouver dans les cuisines ou l'arrière-salle à cette heure-ci. J'observe la pièce avec nostalgie. J'aime beaucoup cet endroit. Les propriétaires ont vraiment réussi à lui conférer une âme. Les tables, la décoration, le bar, tout a été pensé dans l'unique but de satisfaire la clientèle. Chaleureux, accueillant, voilà les mots qui reviennent régulièrement dans la bouche des habitués. Un lieu à l'image de ses propriétaires. Je me revois y pénétrer pour la première fois, quelques années plus tôt, tout intimidée. J'avais été accueillie à bras ouverts. Quel chemin parcouru depuis...

Je m'approche des cuisines, des voix s'en échappent. Je reconnais immédiatement celle d'Omar. J'entrouvre la porte.

— Le gars n'était vraiment pas content. J'étais dans la file, derrière lui, j'attendais patiemment mon tour. Il disait à cette pauvre caissière qu'il voulait parler au responsable, que c'était inadmissible et que de toute façon le client est roi. Alors la caissière, qui n'en pouvait plus, lui a répondu : « Monsieur, en

France, depuis la Révolution, les rois trop cons, on leur coupe la tête ! »

Deux éclats de rire fusent. M. et M<sup>me</sup> Dujardin écoutent Omar raconter ses histoires. Il y a des choses qui ne changent pas. C'est assez réconfortant.

— Le type était tellement abasourdi qu'il l'a dévisagée, avec des yeux comme des soucoupes. Alors je me suis mis à applaudir, et là, tous les gens qui attendaient derrière moi m'ont imité. Le gars était furax. Il est reparti sans ses courses et la pauvre caissière nous a remerciés. Y a vraiment des emmerdeurs quand même !

Je ne peux retenir mes ricanements. Trois paires d'yeux convergent vers moi.

— Omar, tu devrais vraiment réfléchir à écrire tes mémoires ! lui lancé-je en riant. Il t'arrive toujours des trucs incroyables.

— Ma petite Marion ! s'écrie Carole. Comment vas-tu ?

J'entre dans la pièce et me dirige vers elle pour la saluer. Elle me serre très fort contre elle.

— Je vais très bien, Carole.

— Mais oui, je vois ça, tu es rayonnante.

Je lui offre mon plus beau sourire puis m'approche de Jacques Dujardin qui me donne une petite tape affectueuse sur l'épaule.

— Alors comme ça, tu nous abandonnes, jeune fille ? me dit-il d'un ton faussement bourru censé cacher ses émotions.

— Mais non, vous savez bien que je reviens en octobre, comme les années précédentes.

— Ah... bon, tant mieux !

Vient ensuite le tour d'Omar. La grande asperge s'est transformée en bœuf au cours des derniers mois. Il s'est étoffé, a pris quelques bons kilos depuis qu'il s'est mis à la muscu et suit un régime protéiné. Il possède désormais un physique d'armoire à glace qui lui va comme un gant, mais il a conservé son âme d'enfant. Égal à lui-même, il affiche son éternel sourire de jeune bien dans ses baskets. Ses yeux marron rieurs brillent toujours de cette étincelle de gaieté qui le rend aussi attachant. Nous nous dévisageons quelques instants, heureux de nous voir. Puis je me réfugie dans ses bras, instinctivement. Les larmes me montent aux yeux.

— Alors, ma grande ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça y est ? Tu as enfin pris conscience de tes sentiments pour moi ?

Il ricane. Je l'imites. Je me sens étrangement émue. Omar est un peu le frère, le confident de ces dernières années. Jamais il ne m'a déçue. J'ai l'impression qu'une page de ma vie vient de se tourner et que je le verrai moins souvent désormais. Je chasse ces idées noires.

— Ne rêve pas, le bodybuildé ! La gonflette, c'est pas trop mon truc.

Il pousse un cri scandalisé. J'ai visé juste.

— Tu charries là. J'ai un succès d'enfer depuis que je fréquente la salle de sport. Elles me tombent toutes dans les bras.

— Je suis contente pour toi, répliqué-je en riant.

— Tu sais quoi ? me chuchote-t-il à l'oreille.

— Quoi ? réponds-je sur le même ton de conspiratrice.

— L'autre abruti. Il a donné sa lettre de démission. Tu n'auras plus jamais à le supporter.

— Ah oui ?

— Han han.

— Il a dit pourquoi ?

— Raisons personnelles. Et puis on s'en fout.

— Mais vous allez faire comment sans Cédric ? lancé-je aux Dujardin tout en m'écartant d'Omar.

C'est Carole qui me répond :

— Oh, ne t'en fais pas pour ça, ma belle. Nous attendons deux petits nouveaux dès ce soir. Des jeunes gens très comme il faut.

— Vous êtes sûrs ? Si vous avez besoin que je revienne quelques jours, dites-le-moi surtout.

— Tu es très gentille, ma petite Marion, mais tu peux profiter tranquillement de tes vacances. Reviens-nous en pleine forme à la rentrée.

Je m'attarde un petit moment à discuter avec Carole dans la grande salle, M. Dujardin et Omar étant occupés aux fourneaux. Puis, je repars avec mon chèque quelques minutes plus tard après leur avoir promis de revenir très bientôt. Inexplicablement, je me sens nostalgique.

De retour à la résidence, je passe par la salle de bains pour me rafraîchir, enfile un short de coton ainsi qu'un débardeur puis m'allonge sur le canapé, éreintée. Maxime ne va sûrement pas tarder à arriver. Aussi, je ferme les yeux en

l'attendant et finit par m'assoupir. Il est environ 20 heures lorsque je suis réveillée par l'interphone. Je me précipite gauchement sur le combiné pour ouvrir et me prends les pieds dans tous les obstacles que je rencontre. Miraculeusement, je parviens à lui ouvrir sans trop de bobos.

— Dis donc, c'est une trace d'oreiller que je vois sur ta joue ? me taquine Maxime tout en me soulevant pour me porter vers la chambre.

Il en profite pour couvrir mon visage de baisers sonores.

— C'est ta faute, rétorqué-je, bougonne, tu m'épuises !

— Ce que tu m'as manqué, souffle-t-il tout contre mon oreille.

Je lui réponds en resserrant la pression de mes bras autour de ses épaules et en enfouissant mon nez dans son cou. Maxime soupire d'aise. Il me dépose avec douceur sur le lit.

— Ça s'est bien passé au restaurant ?

— Oui, ça m'a fait beaucoup de bien.

— Tant mieux. Devine quoi ? me dit-il tout bas.

— Quoi ? réponds-je dans un bâillement.

— Dis donc tu n'es pas déjà en train de me faire le coup de la fatigue hein ?

Je glousse.

— Je SUIS fatiguée.

— Je connais un moyen de te réveiller...

— Tu n'avais pas quelque chose à me dire ?

— Si ! Excuse-moi, la proximité de ton corps tout chaud me fait perdre la tête.

Nouveau gloussement.

— À partir de demain, tu peux quitter ton studio et emménager chez moi.

Il a réussi à capter mon attention. Je suis désormais parfaitement réveillée : j'ai ouvert un œil à moitié. Il poursuit :

— Simon rentre chez lui demain.

— Il ne part pas à cause de moi, j'espère ?

— Noooooon... À cause de moi plutôt ! Je lui ai dit que j'avais certains besoins et qu'il fallait vite qu'il décampe. Qu'il était un frein à l'épanouissement de ma vie sexuelle.

— Tu as fait quoi ?! hurlé-je en m'asseyant brutalement.

Maxime ricane comme un gamin.

— J'adore te faire sortir de tes gonds. Une vraie lionne !

Le regard assassin que je lui lance lui fait passer l'envie de se marrer.

— Je te taquine... Il m'a prévenu tout à l'heure qu'il rentrait au bercail. Je n'y suis absolument pour rien, rassure-toi.

— Sale gosse !

— Autre chose.

Je pousse un soupir à fendre l'âme.

— Que vas-tu m'annoncer encore ?

— Non seulement tu emménages chez moi demain, mais en plus, tu rencontres mes parents.

De stupeur, j'ouvre grand la bouche, mais ne réussis à émettre qu'un faible couinement.

— Bon, maintenant que tu es complètement réveillée, autant en profiter...

Il s'abat sur moi, tel un prédateur sur sa proie. Je suis bien trop hébétée pour émettre une quelconque protestation. Heureusement, Maxime a à cœur de me détendre. Il embrasse chaque centimètre de mon corps et se charge lui-même de me dévêtir. Je n'ai qu'à le laisser faire. Lorsqu'il promène ses lèvres dans mon cou, je suis perdue.

Il passe les deux heures suivantes à me donner du plaisir, jusqu'à ce que je finisse par sombrer, heureuse et définitivement épuisée.

Mardi matin. L'aube commence à poindre à travers les nuages. L'obscurité de la chambre s'éclipse, peu à peu. J'ouvre les yeux et ne parviens plus à les refermer. Trop de pensées se bousculent dans ma tête. Je lève les yeux puis souris. Maxime dort paisiblement à mes côtés.

Tant de changements en si peu de temps. Comment est-ce possible ? Ma vie est en train de prendre un sacré tournant. Je vais vivre avec Maxime et quitter mes parents ainsi que mon petit studio d'étudiante. Il a déjà été décidé, de concert avec Anna, que je poursuivrais un master à la rentrée. Même si je n'ai pas encore reçu les résultats de mes examens, je suis pratiquement certaine d'obtenir ma licence car j'ai travaillé d'arrache-pied tout au long de l'année. Après mon master, j'envisage de travailler dans l'interprétariat ou l'édition, en tant que traducteur. Il me faudra d'ailleurs chercher un stage d'ici la rentrée car je suis censée passer plusieurs mois à l'étranger pour perfectionner ma maîtrise de l'anglais. J'espère parvenir à concilier vie à deux, études et mon job au restaurant.

Autre petit sujet d'inquiétude. Les parents de Maxime. Cette rencontre m'effraie tellement que j'en ai limite la nausée.

*Et s'ils ne m'aimaient pas ? Et si je ne les aimais pas ?*

J'espère que je saurai leur faire bonne impression. Perdue dans mes pensées, je ne réalise pas que deux yeux m'observent.

— Tu as l'air soucieuse.



Je sursaute puis lui souris.

— Bien dormi ?

— Comme un bébé ! Qu'est-ce qui ne va pas, mon amour ? reprend-il, têtue.

Je fourre une main dans ses cheveux épais. J'adore sentir leur texture soyeuse sous mes doigts.

— Je réfléchissais, c'est tout. Mais je vais bien, tenté-je de le rassurer.

— Alors pourquoi cet air inquiet ?

— Je ne sais pas... La peur de l'inconnu, peut-être ?

— Je vois... C'est de vivre avec moi qui t'effraie ?

— Entre autres.

Maxime se relève sur un coude puis pose sa tête sur une main tout en m'observant.

— Alors, sois rassurée. Tout se passera très bien. Je suis un grand garçon, j'ai l'habitude de vivre seul. Ce qui implique que je lave mon linge tout seul, comme un grand, que je sais me préparer à manger aussi, et faire le ménage. Contente ?

Je glousse.

— Tu es vraiment l'homme parfait dis-donc ! C'est bon à savoir, mais ce n'est pas pour ça que je m'inquiète...

— Alors quoi ?

— Eh bien. Imaginons que toi et moi on se dispute et que tu ne veuilles plus

me voir. Ou que tu finisses par te lasser et à en avoir ta claque de moi. Alors, je fais quoi ? Je n'aurais plus nulle part où aller. Je serais entièrement dépendante de toi.

Maxime fronce les sourcils. Il est contrarié.

— Tu penses vraiment que je serais assez salaud pour te virer de chez moi, comme ça ? me demande-t-il avec un claquement de doigt.

— Tu dis ça maintenant, mais je n'ai aucune assurance de ce que tu avances. Tu pourrais très bien changer d'avis. Tous les deux, on sort ensemble, on n'est pas mariés.

— Ne dis pas de bêtises. Tu es bien plus qu'une petite amie. Mon cœur t'appartient. Et le tien est à moi. *Tu* es à moi. Ce n'est pas un jeu pour moi. Je veux passer le reste de ma vie avec toi. Je t'ai attendue si longtemps que maintenant que tu t'es offerte à moi, je ne te laisserai plus partir. Je t'aime. Tu m'entends ?

Il m'entoure de ses bras et me plaque contre lui. Le baiser qu'il me donne alors me rassure définitivement sur ses intentions. J'en ai le vertige.

Lorsqu'il me relâche enfin, haletante, de longues minutes plus tard, je ne ressens plus aucune inquiétude.

— Comment je ferai en octobre pour me rendre au restaurant ? Il faudra que je prenne ma voiture. Ton appartement n'est pas tout près.

Il semble perplexe.

— Pourquoi tu veux continuer à travailler ? Tu n'en as plus besoin.

Je le dévisage, pas tout à fait sûre d'avoir compris.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais dépendre de toi pour tout, Maxime ?

— Et pourquoi pas ? Je t'ai déjà dit que l'argent n'est pas un problème pour moi.

— Et que veux-tu que ça me fasse ? rétorqué-je sur la défensive. Je ne veux pas vivre à tes crochets.

— On s'en fout de l'argent, Marion ! Notre histoire est bien plus importante.

— Mais, j'aime travailler pour les Dujardin ! Et puis, je ne verrais plus Omar...

— Ah, ce cher Omar, me répond-il d'une voix où pointe le sarcasme.

Je me suis rendu compte au cours des derniers mois que Maxime était quelque peu jaloux de ma relation avec le jeune cuisinier. Je prends un air sévère.

— Maxime ! Tu ne vas pas recommencer avec ça ? Je t'ai déjà expliqué qu'il est comme un frère pour moi.

Il change immédiatement d'attitude.

— Oui, excuse-moi. On pourrait s'y rendre régulièrement pour dîner ? Comme ça tu n'aurais plus à faire le service et tu les verrais malgré tout.

— Ce ne serait plus pareil.

— Écoute, si ça te tient à cœur, tu feras comme tu voudras, finit-il par me concéder bon gré mal gré. Sache juste que tu n'es plus obligée de travailler.

— Très bien, j'en prends bonne note et je te remercie.

— Promets-moi que tu vas y réfléchir.

Je lève les yeux au ciel puis les plonge dans les siens.

— Je te le promets.

— Bon. Maintenant, il faudrait peut-être qu'on se lève, petite tête de mule. Mes parents nous attendent en fin de matinée.

— Quoi ? Tu veux dire que, non seulement je vais les rencontrer, mais en plus je vais visiter leur demeure ? Ô joie !

— Arrête de persifler, grosse maligne !

— Excuse-moi, répliqué-je en riant. C'est juste que je ne m'attendais pas à ça. Va savoir pourquoi, j'ai cru qu'ils iraient à ton appartement. Où habitent-ils exactement ? Tu n'as jamais cru utile de me le dire, ajouté-je quelque peu sarcastique.

— À Angers. Donc il vaudrait mieux qu'on s'active car il faut compter deux petites heures de route pour s'y rendre. On reviendra chercher tes affaires en fin d'après-midi. On se chargera du reste dans les prochains jours.

— Chef, oui, chef ! lancé-je avec un salut militaire.

Le beau gosse me fait une belle grimace.

— Ah ah ah !

Sur le trajet, je n'en mène pas large. Je me mets à la place de Maxime qui a vécu l'expérience la veille. Il s'en est plutôt bien sorti. Aussi, je ne vois pas pourquoi je ne passerais pas cette étape avec brio.

*Peut-être parce que je suis beaucoup plus maladroite et empotée ?*

Mince ! C'est fichu d'avance. Je me mets à triturer la lanière de mon sac à main. Maxime ricane.

— Je vois qu'on est nerveuse ?

— Pourquoi tu dis ça ? réponds-je sur la défensive.

Il porte un regard éloquent en direction de mes doigts. Je cesse immédiatement. Un sourire moqueur apparaît sur son visage. Il pianote sur les commandes du lecteur MP3 placées sur le volant et choisit un CD des Black Eyed Peas. Sous l'assaut des mélodies rythmées, je commence à me détendre. Impossible de cogiter parce qu'impossible de réfléchir. La route est plutôt monotone. Nous roulons principalement sur une autoroute vallonnée aux paysages qui varient très peu. Aux alentours de 11 heures, Maxime emprunte la sortie d'autoroute direction Angers.

— Nous ne sommes plus très loin, m'annonce-t-il après avoir baissé le volume. D'ici un petit quart d'heure, nous y serons.

— Super, réponds-je d'une toute petite voix qui provoque les ricanements de mon voisin.

Il cesse lorsqu'il croise le regard noir que je lui lance. Une dizaine de minutes plus tard, Maxime emprunte un petit chemin de terre privé entouré d'une pineraie. Je baisse ma vitre pour respirer l'air qui sent divinement bon. Mélange de terre et de résine. Nous arrivons à un vaste portail en fer forgé. Maxime baisse sa vitre à son tour pour appuyer sur un boîtier, à sa gauche. La grille s'ouvre. Nous roulons à vitesse réduite le long d'une allée de graviers et parvenons en face d'une magnifique demeure à colonnes, en pierre sombre, érigée sur deux étages. Plus impressionnant, tu meurs ! J'avale ma salive avec difficulté à la vue de l'énorme édifice. Aussitôt garé, Maxime se tourne vers moi, le sourcil froncé.

— Tout va très bien se passer. Arrête de gamberger !

— Tu en as de bonnes, toi. Ce n'est pas toi qui as mal au cœur en ce moment.

— Souviens-toi que je suis passé par-là il n'y a pas si longtemps. Et je suis vivant, ajoute-t-il triomphalement.

— Ah ah ah !

Je détache ma ceinture, m'approche de lui et pose mon front contre son épaule pour y chercher du réconfort. Le simple fait de respirer son odeur m'apporte ce dont j'ai besoin. Il caresse mes cheveux avec douceur puis relève mon menton de l'index.

— Ne t'inquiète pas, mon amour. Même si tu leur faisais une horrible impression, que ma mère ne pouvait pas te blairer et que mon père te trouvait bête à en mourir, je n'y prêterais aucune attention. Et tu sais pourquoi ?

— Pourquoi ? réponds-je dans un immense sourire.

— Parce que je suis fou de ton corps.

J'éclate de rire et lui file un bon coup de coude dans les côtes qui le fait tousser. Nous sortons de la voiture. Maxime s'empare de ma main et doit pour ainsi dire me traîner jusqu'à la porte d'entrée puisque mes pieds semblent inexplicablement soudés au sol. Il a l'air de s'amuser comme un fou. Il compose ensuite un code sur le boîtier placé sur l'impressionnante porte en chêne massif. Un bruit lourd de mécanisme se fait entendre, déverrouillant l'accès.

*Mais je suis où ? Au siège de la CIA ?*

Il s'éclipse pour me laisser le passage.

Ma première impression reflète un ébahissement total. Je me sens toute petite face à l'opulence du grand hall d'accueil. L'appartement de Maxime n'est rien à côté de cette demeure majestueuse. Le mobilier en acajou, l'énorme lustre en cristal, les lourdes tentures de part et d'autre de gigantesques vitres, le tapis oriental posé sur un parquet en chêne, tout ce que mes yeux rencontrent crie l'opulence. Mon voisin surprend mon regard émerveillé.

— Ça craint ici, hein ?

Impossible de rester de marbre. Je glousse nerveusement malgré moi. La vie avec lui promet d'être tout sauf monotone ! Un bruit se fait entendre au niveau d'un couloir qui donne sur le hall. L'instant de la rencontre est arrivé. Je déglutis péniblement. Maxime emprisonne fermement ma main dans la sienne.

— Ne t'inquiète pas, chuchote-t-il d'un ton rassurant, tout va très bien se passer.

Lorsqu'ils apparaissent, ma réaction est la stupéfaction la plus complète. Je n'aurais su dire pourquoi, mais, vu la réticence de Maxime à me parler d'eux, j'imaginai des personnes exubérantes, à l'apparence inhabituelle, dont il aurait pu avoir honte. Pas ça. On peut dire que leur demeure est à leur image. Une impression de luxe, d'assurance, mais avant tout de raffinement, se dégage du couple. Rien d'ostentatoire. Sobriété, chic et élégance tout à la fois. Une chose est sûre : les parents de Maxime en imposent. Mais alors, pourquoi ne veut-il jamais me parler d'eux ? Ils ont l'air de gens très bien. Je suis encore plus mal à l'aise. Ils sont comme ces stars qui semblent hors d'atteinte. Contre toute attente, ils pénètrent dans la pièce en me souriant, moi qu'ils rencontrent pour la première fois. Ils saluent tout d'abord leur fils et l'embrassent chaleureusement.

La mère de Maxime, dont le visage est la copie conforme de celui de son fils, s'approche de moi. Elle possède les mêmes yeux bleus incroyables et la même

chevelure brune magnifique.

— Je suis très heureuse de te rencontrer, enfin, ma chère Marion, m'avoue-t-elle d'une voix agréable. Tu es telle que je me l'imaginais. Mon fils a beaucoup de goût.

— Je vous remercie, madame. C'est aussi un honneur de vous rencontrer. Votre fils est très secret quand il s'agit de ses parents.

Elle me sourit. Ses yeux pétillent de malice.

— Appelle-moi Rachel. Pas de formalisme entre nous.

— Très bien, Rachel.

— Notre fils n'aime en effet pas trop s'attarder sur ses parents. Il a honte de nous.

— Maman... Je n'ai pas honte de vous.

Maxime semble embarrassé. Il glisse ses mains dans ses poches et évite leur regard. Je suis dans la quatrième dimension. Pourquoi aurait-il honte d'eux ? C'est ensuite au tour du père de Maxime d'approcher. Je constate que Maxime tient sa carrure de son paternel. Il est très grand et large d'épaules. Je me sens minuscule à côté de lui. Il ressemble à un guerrier malgré le complet qu'il porte, qui doit coûter une petite fortune. Je ne saurais dire pourquoi, mais, en cet instant, je me dis que cet homme doit être un homme d'affaires redoutable. En dépit de l'air aimable qu'il affiche tout en m'observant, je comprends instinctivement que c'est quelqu'un de puissant. Il ressemble à Sébastien Chabal en encore plus impressionnant ! Et il m'observe de ses yeux perçants. Je déglutis.

— Bonjour, Marion, articule-t-il d'une voix forte. Depuis le temps que notre



fils nous parle de toi, j'ai déjà l'impression de te connaître.

— Eh bien, tant mieux. Ça va nous faire gagner du temps.

*Mais pourquoi j'ai dit ça, moi ?*

Mon interlocuteur est pris d'une hilarité soudaine. Il se tourne vers sa femme et lui lance un regard entendu.

— Pour sûr, il ne va pas s'ennuyer avec elle.

Il revient à moi. Je viens apparemment de marquer des points avec lui. Il semble aimer les gens directs.

— Ne te laisse pas impressionner par ce frimeur surtout. Il a besoin de quelqu'un qui a du tempérament !

— Oh, pour ça, elle en a, le rassure son fils.

— C'est bien ce qu'il me semblait, acquiesce le père.

— Je peux vous poser une question, monsieur ?

— Pas avant que tu ne m'aies appelé Charles.

— Très bien. Alors, Charles, puis-je vous poser une question ?

— Je t'écoute. Mais je pense déjà savoir ce que tu vas me demander.

— Ah ?

— Pose-la. Nous verrons bien.

— Est-ce que vous accepteriez de me dire ce que vous faites dans la vie ?

— C'est bien ce que je pensais.

Charles m'observe, les yeux amusés. Il se tourne vers sa femme et lui lance un clin d'œil.

— Qu'en penses-tu, Rachel ? On la met dans la confidence ?

Cette dernière hoche la tête, impassible. Le père de Maxime pose une main gigantesque sur mon épaule. J'aurais pu me sentir en danger, mais j'y vois un signe de familiarité qui me plaît.

— Marion ?

— Monsieur ?

Un raclement de gorge se fait entendre.

— Euh... pardon. Charles ?

— C'est beaucoup mieux. Nous allons te montrer. Ce sera plus simple.

J'acquiesce, bien que je me demande pourquoi ils font tant de mystère au sujet de leur source de revenus. Ça doit vraiment être quelque chose !

— Suis-nous, jeune fille !

Je lance un regard interrogateur à Maxime. Il se contente de hausser les épaules sans rien laisser paraître de ses pensées. J'emboîte le pas aux jeunes quinquagénaires. Charles est un hôte exceptionnel. Il me fait visiter l'habitation tout en m'expliquant son histoire. J'apprends ainsi que cette magnifique résidence a été construite par son grand-père qui a fait fortune dans la fabrication d'armes durant la Seconde Guerre mondiale. Je visite tout d'abord le rez-de-chaussée qui comprend toutes les pièces à vivre. La cuisine high-tech, le grand

salon abritant une cheminée énorme, la salle à manger avec, en son centre, une table pouvant accueillir une vingtaine de convives, tout est décoré et équipé avec goût. Nous empruntons ensuite un escalier richement sculpté pour accéder au premier étage. Ce niveau est réservé aux chambres et leurs salles de bains attenantes. La chambre des parents de Maxime est une véritable suite digne des plus grands palaces. Nous ne nous y attardons pas car je comprends qu'il s'agit de leur sphère privée. Nous passons ensuite devant trois chambres d'amis puis, au bout du couloir, atteignons la chambre de Maxime. Cette pièce dénote un peu avec le reste de la maison. Il s'agit d'une chambre d'adolescent avec ce que cela implique d'affiches subversives collées sur les murs, de bazar organisé, de boîtes de CD qui traînent un peu partout et d'équipements sportifs divers et variés. Je repère également quelques coupes et médailles sur une étagère. Apparemment, il s'est essayé à bon nombre de sports dans sa jeunesse. Je lui lance un regard amusé. Il me répond d'un clin d'œil. Nous sortons de sa chambre et empruntons un virage au bout du couloir. Une porte blindée interdit l'accès au deuxième et dernier étage. Charles compose un code sur un nouveau boîtier numérique disposé sur le mur et pousse la lourde porte, me faisant signe de le précéder. Je dois avouer qu'à cet instant précis, je n'ai aucune idée de ce qui m'attend derrière, mais les pensées les plus folles surgissent dans mon cerveau débordant d'imagination.

— Avant que tu ne pénètres dans cette partie de la maison, il faut que tu saches que ce niveau est réservé à notre activité.

— Entendu.

Je me décide à avancer, à la vitesse d'un escargot. Charles ricane. Après avoir grimpé les marches d'un escalier, enceint de murs blancs, je débouche dans une gigantesque salle futuriste aseptisée, genre laboratoire, emplies de machines, de croquis, plans, modèles affichés aux murs, ou encore de vitrines exposant des armes à feu. D'autres appareils s'y trouvent également, dont je n'ai pas la

moindre idée de l'utilisation. J'avance dans l'immense pièce, observe minutieusement tout ce qui s'y trouve et laisse mon cerveau faire le travail. Sur les croquis, je repère divers schémas de revolvers, d'armes plus volumineuses. Deux ou trois minutes passent.

— Vous fabriquez des armes ? les questionné-je, complètement ébahie.

— C'est un peu plus compliqué que ça, mais, oui, on peut dire ça, me répond Charles.

— Mais, rassurez-moi... Tout cela est légal ?

Les parents de Maxime éclatent de rire, puis me tranquilisent sur ce point.

— Je t'ai expliqué tout à l'heure que mon grand-père avait fait fortune en fabriquant des armes pendant la guerre 39-45 pour notre pays. Ça ne s'est pas arrêté là.

Charles m'explique que son père a ensuite repris la propriété ainsi que les fonctions qui allaient avec. Il a encore développé l'entreprise familiale qui a pris une telle ampleur qu'elle possède désormais une dimension internationale. Charles, à son tour, a diversifié l'activité première et propose de nos jours, aussi bien à de riches clients qu'à des groupuscules gouvernementaux ou encore, à des clients un peu spéciaux, de créer toutes sortes de prototypes d'armes, et de fabriquer sur demande, que ce soit en très grosse quantité ou en exemplaire unique. Lorsque Charles a repris l'entreprise familiale avec sa femme, il y a de cela une dizaine d'années, suite au décès prématuré de son père, il n'avait pour objectif que de répondre à l'offre et la demande. Leur petite entreprise est devenue, au fil du temps, un groupe reconnu mondialement et considéré comme central sur le marché de l'arme.

— Tu te trouves dans le laboratoire privé des entreprises Lafarge. Chaque

prototype d'arme est auparavant évalué ici avant toute mise sur le marché.

— Je vois.

Je ne sais pas quoi penser de tout ça. Les parents de mon petit ami sont des fabricants d'armes. Ils ont toute l'apparence de gens normaux et semblent très gentils. Mais ils créent et vendent des objets mortels.

— Ne nous juge pas trop sévèrement, reprend-il d'une voix adoucie.

— Non... pas du tout... bredouillé-je, rougissante.

— Tu dois nous prendre pour des monstres car, d'un certain point de vue, nous vendons des machines à tuer.

Avec diplomatie, je choisis de ne pas répondre, car ce sont exactement les pensées qui me traversent l'esprit.

— Pourtant, tu dois savoir que nous aurions pu faire le choix de revendre l'activité au plus offrant, plutôt que de la reprendre. Seulement, nous ne voulions pas car nous ne savions pas entre quelles mains elle tomberait. Et ça, c'était pour nous hors de question. Avec nous à sa tête, nous savons à qui nous vendons car nous sommes les seuls décisionnaires, nous choisissons nos clients. Et je peux t'assurer que nous ne collaborons avec aucune entreprise terroriste de quelque genre que ce soit.

— Mais pourquoi tant de mystères ? Je veux dire, je suis consciente que ça ne semble pas très reluisant au premier abord, mais après tout, c'est votre choix. Vous ne l'assumez pas ?

— Ce n'est pas ça. Il faut que tu comprennes que, dans ce genre d'activités, nous sommes parfois confrontés à des gens peu recommandables. Je te parle, entre autres, du crime organisé. Aussi, nous devons faire preuve de la plus

grande discrétion pour préserver notre famille. Je dois t'avouer qu'en refusant certains clients, nous nous sommes fait un paquet d'ennemis, au fil du temps. Nous nous devons de protéger notre anonymat.

— Je vois.

— Nous te demanderons donc de ne pas trop parler de notre activité autour de toi. C'est une question de sécurité.

— Oui, bien entendu. Ne vous en faites pas.

— Nous ne nous en faisons pas, déclare Rachel tout en me souriant chaleureusement. Sinon, nous ne t'en aurions pas parlé. Désormais, tu fais partie de notre cercle intime.

Je hoche la tête puis cherche le regard de Maxime. Il semble attendre une réaction de ma part, comme s'il redoutait que je prenne mal toutes ces révélations. Je comprends mieux pourquoi il veut être historien ! Avoir ce lourd fardeau familial sur les épaules ne doit pas être chose aisée. Je lui souris pour le rassurer. Nous quittons le deuxième étage. Cela fait beaucoup d'informations à assimiler. Je me sens vidée de toute énergie.

Nous retrouvons la quiétude du rez-de-chaussée puis passons à table. J'ai quelques difficultés à trouver l'appétit, mais, à la vue des plats, tous plus alléchants les uns que les autres, je rends les armes –sans mauvais jeu de mots ! Le cuisinier des Lafarge a préparé une assiette de crudités et crevettes grises en entrée, une daurade royale à se damner et ses petits légumes confits en plat de résistance et un incroyable fondant au chocolat pour le dessert

Leur entreprise insolite mise à part, les parents de Maxime sont des gens charmants. Rachel me raconte bon nombre d'anecdotes sur l'enfance de Maxime. J'apprends ainsi que le rejeton de la famille sait se servir d'une arme

depuis l'âge de 8 ans et qu'il est un tireur hors-pair. Il a gagné de nombreux prix grâce à son adresse et sa maîtrise des armes à feu. Je comprends alors d'où lui viennent tous les trophées et médailles présents dans sa chambre. Charles me parle ensuite de leurs nombreux voyages dans diverses parties du globe, et des rencontres singulières qu'ils ont pu y faire. Ils renvoient l'image d'une famille normale et très intéressante. Mais tout de même, des fabricants d'armes... De toutes les hypothèses que j'ai pu faire, jamais je n'aurais imaginé une chose pareille. Ça fait très scénario à l'américaine !

En fin d'après-midi, il est temps pour nous de prendre congé.

— Reviens vite nous voir, jeune fille, murmure Rachel en me serrant contre elle.

— Avec plaisir. Je suis vraiment contente de vous avoir enfin rencontrés.

— À la bonne heure ! Tu as vu, mon fils ? Elle n'est pas traumatisée par tes parents, ces êtres bizarres.

Maxime lève les yeux au ciel. Tout le monde ricane. Le temps de s'installer dans la voiture et nous quittons les lieux. Le début du trajet est plutôt calme. L'un et l'autre sommes plongés dans nos pensées. Je suis exténuée. J'ai appris beaucoup de choses sur Maxime et comprends mieux le caractère qu'il s'est forgé. Même si ses parents l'aiment et qu'il n'a manqué de rien, ça n'a pas dû être facile tous les jours d'être l'unique descendant d'un empire qui pèse beaucoup d'argent, mais dont il ne peut parler à personne. Je me demande ce que je vais bien pouvoir raconter à mes parents. Je me vois mal leur annoncer que mon cher et tendre est l'héritier d'une famille de marchands de mort. Et puis, de toute façon, ce secret ne m'appartient pas. Charles m'a demandé la plus grande discrétion sur leur activité. Que vais-je bien pouvoir inventer ?

De son côté, Maxime est plongé dans une intense réflexion. À un moment

donné, au cours de l'après-midi, il a reçu un appel. Il s'est éclipsé quelques minutes et, lorsqu'il est revenu, il semblait soucieux. Il se décide finalement à briser la glace.

— Tu es bien silencieuse. Ça ne te ressemble pas, ajoute-t-il un brin sarcastique.

Je souris puis presse une main sur la sienne, posée sur la boîte de vitesse.

— Oui... je suis un peu fatiguée.

— Beaucoup d'émotions, hein ?

— Ça, c'est sûr !

— Alors ? Qu'en penses-tu ?

Il est concentré sur la route, mais je le sens tendu. Ses mains sont crispées sur le volant, son visage est figé.

— De tes parents ou de leur activité ?

— Eh bien, on va dire les deux.

— Tes parents sont très gentils. Ils sont intéressants, sympathiques. Bref, je les aime beaucoup. Bon, je ne vais pas te dire que je saute de joie en pensant à votre petite entreprise familiale, ajouté-je avec juste ce qu'il faut d'ironie, mais il va bien falloir que je m'y fasse.

— Ce n'est pas mon entreprise. C'est la leur. Je ne veux pas reprendre l'activité. Et ils le savent. Ils devront se résoudre à la céder lorsqu'ils ne pourront plus s'en occuper. Tu sais que je veux être historien. Ce n'est pas ça mon rêve.

— Oui... j'imagine. Ça doit être très lourd à porter comme responsabilité. Je



n'aimerais pas être à ta place.

— Je te remercie, rétorque-t-il, railleur.

Je hausse les épaules.

— Quoi qu'il en soit, je te soutiendrai, peu importe le métier que tu choisis, ajouté-je avec conviction.

Il me lance un regard à la dérobée et sourit de toutes ses dents.

— C'est très gentil ce que tu viens de me dire. Ça me fait du bien de savoir que tu me soutiendras, peu importe le choix que je ferai. Mon père... tu sais, il n'est pas d'accord avec ça. Il dit que j'ai de lourdes responsabilités sur les épaules et que je ne peux pas simplement tourner le dos à mon héritage familial.

— Ah.

— Tu l'as dit !

Nous nous replongeons tous deux dans nos pensées.

— Maxime ?

— Oui, ma chérie ?

— Cet après-midi. Tu as reçu un appel. Tu avais l'air soucieux. Il n'y a rien de grave ?

Il semble mal à l'aise.

— Non, ne t'inquiète pas. Il faut juste que je règle certaines choses. Mais tout va rentrer dans l'ordre.

Je sens qu'il me cache quelque chose, mais je ne réponds rien. Je lui fais confiance. Lorsque nous arrivons aux abords de Rennes, en début de soirée, Maxime me tire de ma léthargie.

— On passe chez toi pour que tu récupères quelques affaires puis on rentre à l'appartement ?

Je suis soudain intimidée.

— Euh, oui. Si tu veux.

Il me caresse la joue du revers de la main. Je frissonne.

— Qu'y a-t-il, mon cœur ? Je vois bien que quelque chose te perturbe.

— C'est de me dire que je vais emménager avec toi. Je n'arrive toujours pas à réaliser.

— Eh bien, autant t'habituer tout de suite car, à partir de ce soir, tu intègres mes quartiers. Toi et moi, on ne se quitte plus d'une semelle.

— Génial ! lancé-je, faussement excédée. J'emménage avec un pot de colle.

Maxime éclate de rire. Je glousse, contente de ma petite répartie.

— Un pot de colle hein ? Très bien...

Je respire avec difficulté, alarmée par le ton qu'il vient d'employer.

— Quoi ?

— Eh bien, puisque je suis un pot de colle, répond-il d'un ton doux et menaçant, je vais te montrer, lorsque nous serons rentrés, à quel point je peux être un vrai pot de colle. Pire qu'une sangsue. Tu ne pourras pas t'échapper.

Il quitte la route des yeux un instant pour les braquer sur moi. Les menaces que je peux y lire me mettent dans tous mes états. Ma bouche s'assèche inexplicablement. Une faim surgit au creux de mon ventre, me faisant à la fois redouter et espérer le moment où il me fera payer mes paroles. Il faut dire que, depuis ce fameux soir où je me suis offerte à lui, quelques jours plus tôt, Maxime me comble au-delà de mes espérances, ne me laissant aucun répit, n'étant jamais rassasié de moi.

J'ouvre la porte du studio et me fais un devoir d'empaqueter quelques affaires en un temps record. De retour dans l'Audi, quelques instants plus tard, Maxime appuie sur le champignon jusqu'à son appartement. Une tension palpable règne dans l'habitacle, augmentant ma chaleur corporelle. Ma respiration s'envole. Je jette un coup d'œil à mon voisin, entièrement absorbé par sa conduite, le visage affichant une concentration extrême. Sitôt le frein à main enclenché dans sa place de stationnement privée, il s'empare de ma main et m'entraîne dans une course folle jusqu'à la porte d'entrée qu'il déverrouille avec une rapidité surprenante.

En deux temps trois mouvements, il me débarrasse de mes affaires et me porte jusqu'à la chambre, ses lèvres déjà collées aux miennes. Nos respirations deviennent rapidement saccadées. Dès que mes pieds touchent le sol, il malmène mes vêtements pour les envoyer s'éparpiller un peu partout dans la pièce. Aussitôt déshabillée, il se débarrasse ensuite de ses propres entraves en quelques secondes à peine. Nous nous dévorons des yeux. Une chaleur intense prend possession de tout mon être. Maxime saisit ma taille pour me faire reculer jusqu'à ce que je sois plaquée contre le mur. Très lentement, il se met à me caresser, à embrasser certaines zones sensibles de mon corps, provoquant mes gémissements incontrôlés. Le feu me consume. Je me sens à la fois intimidée et fébrile. Maxime se presse contre moi avec sensualité, émettant des sons rauques puis, n'y tenant plus, il me soulève, place mes jambes de part et d'autre de ses

hanches. Je suis emportée dans un monde de volupté, tandis que nos souffles emmêlés laissent échapper de douces plaintes. Nos corps, recouverts d'une fine pellicule de sueur, bougent en rythme. Nous sommes alors happés par un flot de plaisir qui nous submerge et qui monte, crescendo, par vagues énormes, tel un raz-de-marée emportant tout sur son passage, de plus en plus rapidement, de plus en plus profondément, jusqu'à ce que je finisse par atteindre le point de non-retour et que mes sens explosent en un million d'étincelles. N'y tenant plus, Maxime atteint, à son tour, le paroxysme du plaisir. Tout son corps est secoué de spasmes et de frissons. Il me prend dans ses bras, puis me dépose sur le lit.

— Je t'aime, murmure-t-il.

— Je t'aime.

Tous deux épuisés, nous nous endormons ainsi, enchevêtrés l'un dans l'autre.



## Épilogue

Le mois de juin est déjà bien entamé. La ville s'est parée de ses atours d'émeraude et de jade avec, de-ci, de-là, des touches de couleur dans les parterres fleuris qui jonchent les rues. Il fait particulièrement doux en cette saison. Aussi, Maxime et moi passons une bonne partie de notre temps à flâner et à parler avenir. Cela fait maintenant plusieurs semaines que nous vivons dans son appartement cosy, en plein centre de Rennes. Rendre les clés de mon studio n'a pas été chose aisée car j'y ai laissé tout un tas de souvenirs. Mais c'est les yeux fermés que j'ai emménagé avec lui. C'est incroyable à quel point nous nous sommes tous deux rapidement faits à cette vie. Nous sommes faits l'un pour l'autre.

Maxime a pris la décision de poursuivre ses études d'histoire en master 2, ce qui implique que nous nous rendrons ensemble à la fac à la reprise des cours en octobre. Son père n'a pas paru ravi par la nouvelle, mais il n'a pas exprimé verbalement son opinion. En attendant, nous avons prévu de passer quelques jours de vacances bien méritées en Corse. Je saute littéralement de joie, moi qui ai toujours rêvé de visiter l'île de Beauté.

J'appelle et vois toujours régulièrement Anna. La pétillante rouquine sort depuis quelques semaines avec le fameux étudiant de la soirée, celui qui l'y avait invitée. Il s'appelle Romain, possède un tempérament plutôt introverti ainsi qu'un humour à toute épreuve. Il semble avoir la tête sur les épaules. C'est quelqu'un de réfléchi qui sait canaliser l'exubérance d'Anna tout en la couvant perpétuellement d'un regard adorateur. Et, cerise sur le gâteau, cette fois-ci, ça n'a pas l'air d'être un coureur. À plusieurs reprises, Maxime et moi avons bavardé avec lui lors de dîners à quatre, au Pain d'antan ou ailleurs, et Anna

semble vraiment mordue. Il est étudiant en sociologie, tout ce qu'il faut à Anna ! Qui plus est, lui et Maxime s'entendent à merveille, ce qui n'est pas pour nous déplaire.

C'est la veille de notre départ en vacances. Alors que la journée s'est avérée particulièrement éprouvante, Maxime et moi nous apprêtons à nous rendre au restaurant pour dîner en compagnie d'Anna et Romain. Dans la voiture, l'ambiance est tendue. Nous venons d'avoir notre première dispute depuis mon emménagement chez lui. Cela fait deux jours que je le trouve inhabituellement silencieux et taciturne. À plusieurs reprises, j'ai tenté de connaître les raisons de son humeur maussade, mais, à chaque fois, il a changé de sujet ou simplement refusé de me répondre. Je sais bien que quelque chose cloche, mais il refuse de s'ouvrir à moi. Aussi, un peu plus tôt dans la journée, j'ai insisté sur mon besoin de savoir ce qui n'allait pas et Maxime s'est mis en colère. Depuis, je ne lui adresse plus la parole.

Il me lance un bref coup d'œil, mal à l'aise.

— Puisque je te dis que tout va bien, articule-t-il avec douceur. Je ne comprends pas pourquoi tu t'entêtes.

Je ne prends même pas la peine de le regarder. Je suis vexée par son entêtement à ne pas s'ouvrir à moi et mon attitude renfrognée traduit mon état d'esprit actuel. Je lui réponds simplement, d'un ton sec :

— Tu peux économiser ta salive. Toi et moi savons tous les deux que quelque chose ne va pas. Tu ne veux pas m'en parler, soit. Mais ne viens pas me raconter des histoires. Tu insultes mon intelligence.

Je me tourne dans sa direction lorsque je l'entends ricaner. Lorsque je croise les bras et le dévisage, les sourcils froncés, il rigole franchement.

— Je peux savoir ce qui te fait rire ?

Maxime hausse un sourcil, amusé.

— Toi, mon amour. J'adore quand tu prends cet air obstiné. Ça me rappelle des souvenirs.

Maxime me lance un clin d'œil. Je lève les yeux au ciel, mais ne peux lui en vouloir plus longtemps.

— C'est notre départ en vacances demain qui te met dans cet état ? Tu appréhendes de prendre l'avion ?

Il ne répond rien, concentré sur la route, le visage impassible. Je pousse un soupir à fendre l'âme, mais n'ajoute rien puis pose une main apaisante sur la cuisse de mon voisin, prenant le parti de me radoucir. Nous ne disons plus un mot, observant une trêve tacite jusqu'à notre arrivée au restaurant chinois.

Lorsque j'ouvre ma portière, Maxime se précipite à ma rencontre. Il me tient fermement serrée contre lui plusieurs secondes durant, au point que j'en éprouve quelques difficultés à respirer. Il s'écarte ensuite de quelques centimètres et m'emprisonne fermement le menton de son index pour capter mon regard.

— Je n'aime pas qu'on se dispute. Je suis fou de toi. Tu le sais. Alors fais-moi confiance. Je ferai toujours tout ce qu'il faudra pour nous.

Je tente de lire dans son regard dans le but de décrypter ses paroles, mais il demeure malheureusement indéchiffrable. Je me contente d'acquiescer d'un hochement de la tête.

Nous entrons dans l'établissement aux couleurs chaudes et à la décoration typique : dragons, bonsaïs, sculptures en jade et aquariums énormes ravissent l'œil de la clientèle. Je repère immédiatement la crinière rousse de ma meilleure



amie qui a sorti l'artillerie lourde pour l'occasion. Le vert satiné de sa robe tranche avec sa chevelure cuivrée et son teint de porcelaine. Anna doit vraiment en pincer pour son voisin de table pour soigner autant son apparence. Elle est à tomber ! Je ne l'ai jamais vue aussi épanouie. Nous nous dirigeons vers la table où les deux tourtereaux nous attendent. Ils se lèvent lorsqu'ils nous aperçoivent. Dès que mon regard rencontre celui d'Anna, je comprends que quelque chose ne va pas. Nous nous saluons puis Anna, qui n'a pas pour habitude de s'embarrasser de paroles inutiles, annonce immédiatement la couleur :

— Excusez-nous, les garçons. Discussion entre filles. Marion, accompagne-moi aux toilettes.

J'interroge Maxime du regard, mais il ouvre grand les yeux et secoue la tête en signe d'ignorance. Je reporte donc mon attention sur la belle mystérieuse et acquiesce, décontenancée. Anna me prend la main et me traîne pratiquement jusqu'aux cabinets, agacée par la lenteur de mes pas. Irritée par son comportement, je fronce les sourcils, mais ne dis rien. Qu'a-t-elle à la fin ? Une fois la porte franchie, elle se tourne vers moi, la mine sérieuse.

— Quoi ? Que se passe-t-il, Anna ? Tu n'as pas l'impression d'en faire un peu trop là ?

— Tu n'as pas lu le journal ? chuchote-t-elle. Celui d'aujourd'hui.

— Euh... le journal ? Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi ?

Anna se triture les mains. Les mots peinent à sortir de sa bouche. Elle commence sérieusement à m'inquiéter.

— Mais parle, bon sang ! Tu vas me rendre chèvre.

— C'est que... ce n'est pas facile. Je vais te montrer. C'est préférable.

Je suis en train de perdre patience. Entre Maxime qui s'est enfermé dans sa bulle depuis deux jours et maintenant Anna qui ne parvient pas à me parler, ça fait beaucoup !

Elle se met à fourrager dans son sac à main, en sort un quotidien tout chiffonné et me le présente. Elle n'ose même pas me regarder. Je m'empare des feuilles froissées, réticente. Que vais-je y découvrir de si horrible ?

— C'est à la page 4, me précise-t-elle tout en fixant ses chaussures.

Je me dirige vers les lavabos afin d'y déployer aisément le journal. Fébrile, je tourne les pages et me mets à lire. Un nom attire mon attention au beau milieu d'un article. Rudy Ménard. Mes jambes menacent de céder. Mon cœur s'emballe, je manque d'air. Mais il faut que je lise, que je sache ce dont il s'agit. Une main réconfortante se pose sur mon épaule. Je tente de me calmer, de contrôler ma respiration et lis le titre :

*Règlement de compte ou crime crapuleux ?*

Quelques minutes plus tard, je m'adosse au mur et me laisse glisser sur le sol. Tant pis pour ma robe. J'ai besoin de m'asseoir. Anna me rejoint, sans dire un mot. Elle me prend la main et attend. Une frêle dame d'une soixantaine d'années entre à ce moment-là et nous observe avec curiosité.

— Vous allez bien, mes petites ? demande-t-elle déconcertée.

— Oui, madame, ne vous en faites pas, nous avons bu un peu trop d'alcool de riz, répond Anna avec légèreté.

— Oh, très bien.

Elle ajoute à voix basse, d'un ton de conspiratrice :

— Ça m'est déjà arrivé. Vous vous sentirez mieux dans une petite heure. Elles sont traîtres ces boissons asiatiques.

Elle nous sourit d'un air entendu puis se dirige vers l'une des portes des toilettes. Je réfléchis à ce que je viens de lire. Le garçon qui m'a violée trois ans plus tôt s'est fait tuer l'avant-veille au soir, dans une ruelle sombre et peu fréquentée de Nantes. Il n'y a aucun témoin et la police n'a aucun suspect en vue. Tout ce qu'ils savent, c'est qu'il a été tué par arme à feu. D'après le journaliste qui a rédigé cet article, celui ou celle qui a commis ce crime doit être un tireur expérimenté car, d'après ses sources, Rudy a été abattu en plein cœur depuis une distance assez conséquente. Il opérerait pour un sniper embusqué.

Je suis dans un état second, choquée. Mais je sens que je dois réfléchir. C'est capital. Des idées se mélangent dans mon esprit. Arme à feu. Tireur expérimenté. Rudy. Maxime. Les armes. Maxime qui a remporté de nombreux prix lors de concours de tir. Une pensée horrible surgit alors dans mon esprit. Maxime a un comportement étrange depuis deux jours. Il a dû s'absenter l'avant-veille en fin d'après-midi et n'est rentré à l'appartement que très tard. Il m'a dit qu'il avait dû régler un problème avec ses parents. Et depuis... depuis, il se comporte de façon étrange.

C'est impossible ! Je pousse un hurlement. Un voile recouvre mes yeux. Puis, c'est le trou noir.

**À suivre...**

[\[1\]](#) Blaise Pascal, *Pensées*, 1669.